Gabriel Escalmel

Colonialisme et catholicisme

La honte et l'oubli

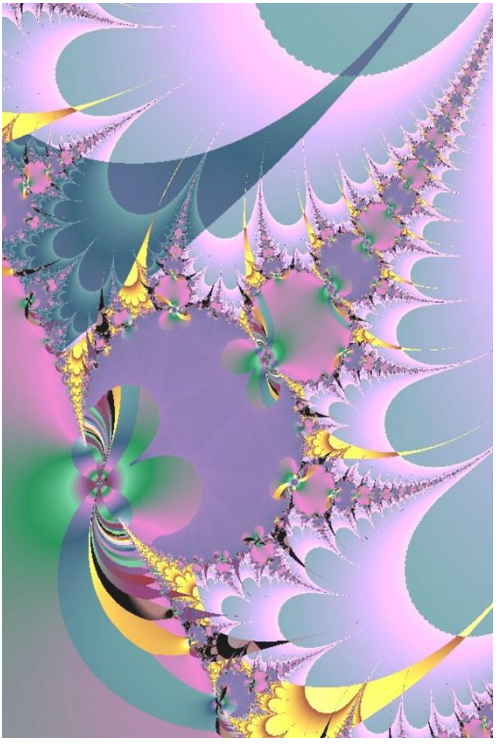
Réflexions personnelles sur les 16e et 19e siècles

Fondation littéraire Fleur de Lys

Gabriel Escalmel

Colonialisme et catholicisme

La honte et l'oubli



Réflexions personnelles sur les 16e et 19e siècles

Fondation littéraire Fleur de Lys

Fondation littéraire Fleur de Lys

Colonialisme et catholicisme,
La honte et l'oubli,
Réflexions personnelles
sur les 16e et 19e siècles
Histoire, Gabriel Escalmel,
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, juillet 2020, 260 pages.

Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme sans but lucratif, éditeur libraire québécois en ligne sur Internet.

Adresse électronique : contact@manuscritdepot.com

Site Internet : http://manuscritdepot.com/

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Disponible uniquement en version numérique PDF.

ISBN 978-2-89612-589-0

© Copyright 2020 Gabriel Escalmel

Illustration en couverture : © 2020 Gabriel Escalmel

Dépôt légal – 3e trimestre 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Nouvelle édition

Le titre de « Nouvelle édition » n'est pas vraiment exact puisque le présent document, le 6e et dernier essai publié, n'a jamais été publié auparavant.

J'ai écrit cet essai durant les années 2008 à 2011 à l'époque où je préparais mon premier essai, *Pourquoi… moi ?*, et mon second essai, *La spiritualité du Carmel*.

À ce moment-là, je n'ai pas pensé que je pourrais ou que je devrais le publier ; la raison était simple : étant donné que je n'avais pas une formation académique en Histoire, je me disais qu'il était plutôt prétentieux de publier mes réflexions d'ordre historique, surtout sur les 16e et 19e siècles.

Quelque dix ans plus tard, au crépuscule de ma vie, mon point de vue a changé. J'ai réalisé que mes six essais formaient un tout extrêmement cohérent, mis en lumière très progressivement au cours de ma vie, depuis mon enfance jusqu'à ma vieillesse. Alors, j'ai opté pour la publication à la condition de la présenter comme une œuvre très personnelle, très libre de diverses contraintes intellectuelles, très ouverte

à des questionnements, à des réflexions susceptibles d'intérêt pour d'autres personnes.

Donc, dans cette « nouvelle édition », j'ai préservé le texte original, mais j'ai fait au besoin des mises à jour sous la forme de notes de bas de page ; ces notes débutent par « 2020 : ».

Prologue

L'écriture de mes deux premiers essais, *Pourquoi… moi ?* et *La spiritualité du Carmel*, m'a amené dans des sentiers que je n'avais pas prévus au départ. Il était important en toute honnêteté d'appuyer mes affirmations par des recherches approfondies sur l'histoire du Carmel et sur l'Histoire en général. Étant donné ma distance par rapport aux religions, il était essentiel que je vérifie s'il y avait effectivement un lien entre l'Histoire, les guerres et les religions. Même si j'avais une certaine intuition du résultat, j'ai fait de sérieux efforts pour combler mes lacunes en histoire et en géographie.

Mon objectif principal était de mieux comprendre le contexte socio-politique du Carmel en Espagne au 16e siècle et en France au 19e siècle. Ces recherches m'ont amené à faire une réflexion beaucoup plus large sur l'Histoire et la guerre, étant donné que ces deux siècles sont caractérisés par des comportements collectifs assez violents, des conquêtes, des colonisations, des commerces d'esclaves, etc.

En lisant et approfondissant au maximum les quatre auteurs du Carmel, cela m'a forcé à mieux comprendre les objectifs du monachisme, et aussi à préciser encore davantage mes propres objectifs, c'est-à-dire les objectifs de mon individualité, bref de mon histoire dans l'Histoire.

Ce qui est particulièrement fascinant avec les deux paires d'auteurs du Carmel, c'est que chaque paire coïncide avec un siècle de profondes transformations sociales, doublées comme d'habitude d'attitudes et d'actions guerrières. Les 16e et 19e siècles sont des siècles où les pays se définissant comme civilisés entreprennent des conquêtes colonisatrices de régions où vivent des peuples considérés comme plus ou moins barbares ou sauvages. D'ailleurs, la traite des esclaves noirs a légalement fonctionné durant les trois siècles qui séparent ces deux siècles révolutionnaires. La première paire, celle de *Thérèse de Jésus* et de *Jean de la Croix* au 16e, coïncide avec la découverte du Nouveau Monde et la fin en quelque sorte du Moyen Âge ; la seconde paire, celle de *Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face* et d'*Élisabeth de la Trinité* au 19e, alors que plusieurs courants dénoncent l'esclavage, correspond à un nouveau type de colonisation que les historiens ont appelé impérialiste.

PARTIE I

MON REGARD SUR L'HISTOIRE

Chapitre 01
L'Histoire et la guerre

En faisant cette recherche historique, je me suis surtout concentré sur les 16e et 19e siècles, les siècles des auteurs du Carmel. Cela aurait été une tâche impossible d'examiner d'autres siècles, mais je suis totalement convaincu que je serais arrivé aux mêmes conclusions à propos des comportements humains, surtout des mâles, qui façonnent ce qu'on appelle l'Histoire, une histoire de guerres incessantes, souvent religieuses[1]. Comme certains scientifiques pourraient le penser, les hommes n'ont pas de prédateurs au-dessus d'eux, et même les catastrophes naturelles et les épidémies semblent insuffisantes à freiner leur expansion ; alors les hommes, par un mystérieux phénomène d'apoptose collective, se détruisent régulièrement eux-mêmes. Si les mécanismes de la sélection naturelle continuent à s'appliquer en s'appuyant sur la force, peu importe sa nature et son raffinement, alors le futur sera

[1] 2020 : Je pensais que mes intuitions étaient peut-être exagérées, mais il n'en est rien ! La lecture de l'essai *Capital et idéologie* (Seuil, 2019) du génial et très scientifique auteur Thomas Piketty m'a plutôt confirmé que la réalité fut et est encore 100 fois, voire 1 000 fois, pire que je l'avais imaginée.

donc encore plus violent[2] ! Faudrait-il souhaiter une menace planétaire, comme les auteurs de science-fiction l'ont imaginée, par exemple un astéroïde plongeant sur la Terre, une pandémie, ou une invasion d'extraterrestres, pour que les hommes s'entraident ? C'est peu probable, car dès maintenant les nombreuses catastrophes naturelles, de même que les guerres, n'ont pas changé radicalement les comportements humains. Il faut donc attendre que les gens de pouvoirs et de richesses soient personnellement dépossédés de leurs biens !

Regarder en arrière ce qu'on appelle l'Histoire est à la fois passionnant et très déprimant ; et c'est malheureusement la même chose pour les religions. C'est peut-être pour cette raison que les gens préfèrent oublier ou rester dans l'ignorance.

« Histoire » et « guerre » sont pratiquement des synonymes. Toute l'Histoire est une suite sans fin de guerres, de conflits, d'alliances où chaque groupe essaie d'en dominer d'autres pour accaparer leurs ressources ; les guerres nourrissent des objectifs marchands, commerciaux ou financiers ; mais les guerres sont aussi l'occasion d'échanges culturels, de progrès technologiques, de mixités ethniques où la notion de « pureté du sang » est un concept abstrait irréalisable.

L'histoire de l'espèce humaine sur la planète me fait penser à une immense boîte de Petri où chaque groupe culturel occupe un certain espace en contiguïté avec tous les autres groupes ; il y a évidemment des groupes plus forts et dominants et d'autres plus petits et dominés. Mais c'est chacun son

[2] 2020 : Il apparaît, contrairement à mon pessimisme, que les violences guerrières diminuent lentement d'un siècle à l'autre ; il y a donc de l'espoir, mais il est dans un futur difficile à percevoir. C'est en tout cas le point de vue du brillant auteur Steven Pinker dans son essai *La part d'ange en nous* (Les Arènes, 2017) ; on peut dire qu'il est pratiquement impossible de contredire ses conclusions basées sur une démarche scientifique avancée.

tour ; dans cette boîte à l'espace fini tout bouge constamment ; lorsqu'un groupe diminue d'autres grandissent, et inversement. Cela n'arrête pas, tout ce qui naît finit par mourir. Toutes les grandes civilisations sont un jour remplacées par d'autres parce que chaque grande civilisation, qui avait comme objectif de conquérir le monde entier et qui se voyait au centre de l'univers, finit un jour par imploser et se détruire de l'intérieur. On peut encore aujourd'hui observer ce phénomène assez facilement.

Bien avant la sédentarisation des premières communautés culturelles, il y avait déjà des guerres entre tribus, et on a pu observer de tels comportements jusqu'au 21e siècle. Dès que les groupes ont commencé à se sédentariser, certains individus ont découvert qu'ils pouvaient survivre en exploitant les autres ; avec la création de classes sociales structurées en mode pyramidal (ce que j'appellerais la « maudite pyramide »), une minorité de personnes a pu moins travailler et accumuler nourritures et richesses en faisant travailler une majorité de personnes. On a donc des rois, des chefs, des empereurs, des nobles, des seigneurs… qui possèdent tout, y compris la vie des autres. Il me semble que c'est toujours comme ça aujourd'hui.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il y a toujours une minorité de personnes qui veut tout diriger, contrôler, posséder, et une majorité de personnes qui sont prêtes à obéir ; il est fascinant de voir comment une majorité de ces gens recherchent irrationnellement des chefs, des messies qui devraient en principe leur assurer la sécurité dans leur avenir. Je n'arrive toujours pas à comprendre comment à toutes les époques une minorité de personnes a réussi à diriger une majorité de personnes dans des guerres interminables, ou dans de grands travaux que l'on a appelés « merveilles du monde » : pyramides, statues géantes, villes, temples, cathédrales, mausolées, minarets, murailles, châteaux, tours… Je ne vois

qu'une seule explication vraiment valable : la très grande pauvreté résultant des inégalités sociales et menant à la violence ; les pauvres ont-ils eu d'autres choix, à part la misère, que le statut de paysan servile, de soldat ou d'esclave ?

Je me pose toujours la même question : pourquoi les hommes d'un groupe dans une situation de rencontre avec un autre groupe considèrent-ils *a priori* l'autre comme un ennemi ? L'étranger est toujours au départ un ennemi ! Pourquoi le premier geste d'un groupe n'est-il pas de collaborer ? Ainsi, la nature en évolution aurait trouvé que la meilleure chance de survie était la confrontation violente ! Il faut dire qu'il y a un troisième synonyme à « Histoire » et « guerre » : il s'agit de « testostérone »[3], l'hormone de l'agressivité surtout présente chez les mâles. L'Histoire, c'est l'histoire de toutes les guerres des mâles ; les mâles font la guerre pendant que les femmes restent à la maison, souvent pieusement, pour s'occuper des enfants, des mâles si possible pour qu'ils deviennent à leur tour de futurs guerriers. Est-il possible que toutes ces démonstrations de force et de pouvoir que l'on voit du côté des gouvernements, des grands propriétaires, des grands financiers, des multi-nationales… soient simplement une démonstration liée à la testostérone ? Il faut conquérir les autres, prendre leurs biens, leurs femmes et même leurs enfants pour en faire un butin de guerre ; oui, parfois, je pense que la réponse est aussi simple que ça ! Alors, où faut-il apercevoir un principe d'humanité ? Dans la spiritualité ? Dans la religion ?

[3] 2020 : Là où il y a un problème de testostérone chez les mâles, il y a automatiquement un problème de sexualité. J'aurais pu ajouter cette association, car on peut facilement observer les comportements sexuels déviants et agressifs dans les violences guerrières.

Chapitre 02
L'Histoire et la religion

S'il n'y avait pas un recoupement partiel entre la religion et les besoins spirituels pour combler le vide de l'angoisse existentielle, je serais porté à dire que la « religion » est le quatrième synonyme important avec « Histoire », « guerre » et « testostérone ». Dans les faits, depuis la plus lointaine antiquité jusqu'à nos jours, la religion s'est plutôt orientée vers le pouvoir et l'identité culturelle. Pour moi, la religion est entièrement intégrée à une culture pour apporter à ses adhérents une forme de sécurisation ; il n'est pas étonnant que la religion soit si près de la politique et que parfois les pouvoirs politiques et religieux soient totalement fusionnés. Plus une personne recherche la sécurité dans un groupe culturel, plus elle accepte de restreindre sa liberté individuelle. Certaines religions ont un nombre impressionnant de lois et de contraintes au point où l'individu n'a pas à penser par lui-même ; c'est la religion qui pense pour lui, du moins ce sont ceux qui contrôlent la religion qui pensent pour lui.

Le phénomène religieux est d'autant plus surprenant que l'existence de Celui-qu'on-appelle-Dieu n'a jamais été

démontrée et n'a jamais été évidente, même si sa présence présumée permet de calmer les angoisses existentielles et permet surtout aux pouvoirs politiques de contrôler une grande partie de leurs populations. Je suis toujours surpris de voir comment on a réussi à contrôler le cerveau des gens en brandissant les notions de ciel, d'enfer, de paradis, d'excommunication… alors qu'on ignore à quelles réalités ces mots correspondent.

Si les religions se tournaient vers leur spiritualité respective, elles retrouveraient au minimum un humanisme intégral universel qui impliquerait d'être honnête, et donc de ne pas voler son prochain, de ne pas tuer son prochain, de ne pas considérer l'autre comme un ennemi, de ne pas orienter toute sa vie autour de l'argent, du profit, des biens matériels. Comme certains sages l'ont déjà dit, il ne faudrait pas faire aux autres ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fasse ; mieux encore, il faudrait faire aux autres ce que l'on aimerait qu'on nous fasse. On est peut-être proche des exigences du monothéisme, mais on est encore assez loin du Celui-qu'on-appelle-Dieu-Amour de l'Évangile chrétien initial.

Dans toutes les religions, il y a plusieurs divisions internes autour des « révélations » et des textes sacrés ; il y a des schismes, des divergences théologiques, et des montagnes d'interprétations fort utiles à un clergé dominateur. Mais limitons-nous au christianisme.

Si les chrétiens de différentes allégeances respectaient l'essentiel de leur spiritualité, ils arrêteraient de s'entretuer ; dans les faits, ils ont participé à toutes les guerres et ont fait de leur religion une affaire de nationalisme.

Si les chrétiens réalisaient que beaucoup de divergences théologiques prennent racine dans des conflits socio-politiques

et militaires, ils feraient des efforts pour éliminer les différences entre eux. Pourquoi ne pas reconnaître les erreurs du passé ? On préfère donc conserver sa sécurité dans son enveloppe culturelle et religieuse !

Les guerres politico-religieuses entre catholiques et protestants sont tellement nombreuses et longues qu'elles illustrent parfaitement bien la déviation qu'a subie le meilleur de la spiritualité au profit de la politique et du militaire ; dire que la religion est un prétexte aux conflits guerriers ne suffit pas quand la religion est devenue une forme absolue d'identité culturelle.

Chapitre 03
L'Histoire et les guerres de religion

La religion a soutenu et accentué les différentes guerres entre les peuples ; pour moi, la religion n'a pas eu jusqu'à maintenant un effet positif sur l'évolution de l'humanité et sur l'avènement d'une culture universelle de la paix. Il est surprenant de voir que tous les chefs politiques qui ont déclenché et entretenu des guerres les ont justifiées au plan religieux ; dans la plupart des cas, ces chefs se sont donné des attributs divins, ou ils ont eu l'appui de la classe supérieure des prêtres. Dans tous les cas, le dieu dont il parle est un dieu guerrier, un grand seigneur de la guerre, capable de vaincre tous les ennemis. Pourtant, aucun de ces chefs n'a vraiment connu Celui-qu'on-appelle-Dieu qui est certainement un non-violent.

La « Guerre sainte » n'est pas une invention de l'islamisme ; elle a existé par exemple en Asie, en Chine, au Japon, en Russie, car les empereurs auto-déifiés pouvaient aisément justifier leurs guerres par la religion de l'État. La « Guerre sainte » apparaît dès les premiers siècles de l'ère chrétienne ; il faut dire que les premiers chrétiens ont été maltraités par certains empereurs romains, mais au 4^{e} siècle

la religion chrétienne est devenue la religion de l'État, et la communauté chrétienne s'est ainsi conformée aux structures sociales de l'Empire romain. À partir de là, on a pu justifier que la religion chrétienne pouvait être imposée à d'autres cultures. Ainsi, Augustin de la ville d'Hippone en Afrique du Nord, était d'accord avec la guerre pour contraindre les païens récalcitrants. Cet homme a eu à mon avis une grande influence, pas toujours heureuse, sur les nombreux siècles après son époque.

Il me semble que les premiers chrétiens n'ont peut-être pas compris très bien le message pour répandre la Bonne Nouvelle. S'ils devaient enseigner parmi toutes les nations, j'imagine que cela voulait dire qu'après s'être convertis, après avoir changé leur manière de vivre en fonction d'une morale supérieure basée sur l'amour, ils devaient enseigner par l'exemple et permettre l'avènement d'une plus grande justice sociale. Je ne peux pas croire qu'ils devaient imposer leur nouvelle foi aux autres cultures, y compris par la force militaire.

Dans l'islamisme, à partir du 7^{e} siècle, la « Guerre sainte » ou « Djihâd » existe dès les débuts de la nouvelle religion ; les Médinois considèrent les Mekkois comme des ennemis de Celui-qu'ils-appellent-Dieu ; après la défaite de La Mekke, les adeptes de la nouvelle religion considèrent comme un devoir religieux de conquérir d'autres peuples pour leur imposer la foi islamique.

Suivent alors de vastes campagnes militaires du côté des chrétiens pour reprendre les territoires occupés par les musulmans, en particulier la région de la Palestine avec son cœur, Jérusalem, ville « sainte » pour plusieurs cultures. On peut supposer qu'à l'époque des nombreuses Croisades les chrétiens-guerriers n'avaient pas comme premier objectif de convertir les musulmans, mais on peut comprendre que cela a

dû exacerber chez ces derniers le goût de la « Guerre sainte » ; les chrétiens ont donc eu une part de responsabilité dans ces guerres de religion.

Les Croisades s'étendent de la fin du 11e siècle jusqu'à la fin du 13e siècle ; cela fait deux siècles de guerres de religion ; il y en a eu entre six et douze selon leur importance. Il est évident que ces Croisades dévièrent de leur premier objectif pour devenir des combats contre des groupes jugés hérétiques, et ainsi devenir des guerres politiques entre divers pays. Ces guerres étaient menées par les papes qui avaient leurs armées ou des armées royales mises en vassalité à la disposition du Saint-Siège. Certains ordres religieux étaient explicitement militaires ; par exemple, c'est le cas de l'Ordre du Temple, devenu les Templiers, qui participèrent à la Reconquête (*Reconquista*) au Portugal et en Espagne. Les Croisades permettaient d'obtenir des indulgences, des protections juridiques, des salaires, et parfois des titres de propriété. Encore une fois, les soldats et les pèlerins-guerriers étaient souvent pauvres et parfois très jeunes. On a ainsi créé l'esprit de chevalerie, qui a influencé plusieurs fondateurs d'ordres religieux, mais aussi de nombreuses armées jusqu'à aujourd'hui. L'Église a ainsi instauré un vaste système de fiscalité pour financer les guerres, et de nombreux monastères ont participé à des transactions financières importantes avec des pouvoirs royaux.

L'Église a donc justifié ces guerres de multiples façons ; on pouvait se sanctifier en combattant les infidèles, mais en cas d'échec, car plusieurs Croisades ont subi la défaite, on pouvait se sanctifier par les souffrances endurées et liées aux souffrances du Christ mort en Croix.

Il est amusant de constater que l'on met des majuscules aux « grandes » guerres comme pour leur donner une valeur historique particulière, par exemple avec la Première

Guerre mondiale ou la Seconde Guerre mondiale. Toutes les guerres, que les participants voient comme « mondiales », ont des caractéristiques religieuses, parce que la religion est étroitement liée à la culture, aux régions, aux ethnies. Voyons quelques exemples.

Aux 14e et 15e siècles, la Guerre de Cent Ans a opposé les régimes féodaux de l'Angleterre et de la France ; à cette époque, l'Angleterre occupait à peu près la moitié supérieure de la France actuelle. Entre-temps, la peste a décimé les populations. Finalement, la France a remporté la victoire à Orléans grâce à cette invraisemblable histoire de Jeanne d'Arc. La guerre s'est poursuivie quelque peu jusqu'en 1475 où les deux pays sont devenus bien distincts.

Au 16e siècle, c'est le grand chambardement ! Avec la Guerre de Quatre-Vingts Ans, quelques provinces au nord de l'Europe dans les Pays-Bas se rebellent contre la monarchie espagnole et acquièrent leur indépendance pour former les Provinces-Unies aux 16e et 17e siècles ; celles-ci sont plutôt calvinistes, alors que l'Empire espagnol est catholique. Cette guerre s'inscrit à l'intérieur d'un grand bouleversement causé par la Réforme protestante. Cette guerre a été virulente et s'est propagée à travers toute l'Europe et au-delà. On a là un exemple parfait où la religion est complètement intégrée à la culture pour propulser des guerres d'une violence incroyable. Et dire qu'au départ les gens se sont tués pour des différences théologiques qui auraient pu être amenuisées avec le temps. Si l'Église catholique n'avait pas été si pourrie de l'intérieur, la Réforme protestante ne serait pas née, et la Contre-Réforme catholique n'aurait pas été aussi excessive.

Au 16e siècle, toujours en France, catholiques et protestants vont s'opposer pendant la Guerre de Trente Ans ; plusieurs protestants, appelés huguenots, émigreront plus

tard vers les États-Unis d'Amérique. Et puis, jusqu'au 17e, dans toute l'Europe, le « Saint » Empire Germanique est ébranlé parce que plusieurs pays adhèrent aux courants du protestantisme ; la grande dynastie des Habsbourg n'arrive plus à maintenir l'unité d'une Europe catholique. Avec les traités de Westphalie au 17e, des accords sont signés pour mettre fin à la Guerre de Quatre-Vingts Ans et à la Guerre de Trente Ans, mais en l'absence des opposants, catholiques et protestants, qui refusaient de se rencontrer.

La Réforme protestante va avoir d'autres impacts violents dans d'autres pays, comme la Suisse, encore à cause du calvinisme, mais je verrai plus tard la situation en Espagne.

Chapitre 04
L'Histoire et la laïcité

La notion de laïcité, ou de séparation des pouvoirs politique et religieux, n'est pas récente puisque des philosophes de l'Antiquité en ont parlé, mais je me méfie de ces gens qui prétendaient avoir créé la démocratie alors qu'une partie de la population, les serviteurs et surtout les esclaves, étaient considérés à l'égal des animaux comme des bêtes de somme.

C'est au 17e siècle que certains penseurs et humanistes reviennent sur le concept de laïcité parce qu'il touche aux notions de liberté et d'humanité. Du début de l'ère chrétienne jusqu'à la fin du Moyen Âge, et même en incluant le 16e qui a si bien développé la traite des esclaves, il n'y a aucune concrétisation sociale de la laïcité. Jusqu'à la fin du 18e, tous les États sont confessionnels, c'est vrai pour le judaïsme, le christianisme et l'islamisme. En fait, dans les États musulmans, la distinction entre les deux pouvoirs n'existe pas.

Ce n'est qu'à la fin du 18e que la réflexion sur la laïcité va déboucher dans les structures sociales quand les gouvernements vont voter des lois sur les deux pouvoirs, civil et religieux, ainsi que sur le statut de l'État ; ceci est assez évident avec l'indépendance des États-Unis d'Amérique et la Révolution française.

Les premiers États laïques n'apparaissent qu'au 19e, un siècle pourtant bien violent, avide de pouvoir, colonialiste, avec des nationalismes tellement excessifs qu'ils vont préparer les guerres mondiales du 20e siècle. La laïcité, vue à travers ses effets concrets sur la société, demeure donc un phénomène très récent ; encore une fois, nous sortons à peine de la barbarie, mais dans la mesure où la religion pourrait avoir une petite influence positive sur la politique et la guerre, alors ce serait un petit pas vers la paix.

Il y a ici une affirmation sous-jacente qu'il ne faut pas oublier. La laïcité suggère une séparation du civil et du religieux, et plus précisément un statut non confessionnel de l'État, mais cela n'implique pas pour autant la disparition du pouvoir religieux. C'est pourquoi on peut observer de nombreuses formes de collaboration ou d'opposition entre les deux pouvoirs. Les définitions et les applications de la laïcité suivent encore la multiplicité des cultures, des ethnies, des régions, des traditions, des besoins de sécurisation. Tout cela est très facile à observer aujourd'hui.

On est donc très loin d'un État athée ou d'une culture athée. Les réalisations laïques demeurent à l'intérieur d'une culture générale théiste. Par exemple, la nouvelle Constitution américaine (en 1791) reconnaît la liberté de religion, mais n'imagine pas la suppression de la religion. Encore aujourd'hui, on peut voir comment la religion est omniprésente dans la politique, par exemple avec certains groupes de pression qui se disent chrétiens (ou évangélistes). La Révolution

française a malmené son clergé et lui a donné un statut civil, mais étonnamment, il y avait à côté de la fête de la Raison une fête de l'Être suprême, malgré le profond gallicanisme de la France. En Angleterre, Henri VIII, qui n'aimait pas obéir au pape, a institué une religion anglicaniste d'État, et pourtant au début de la Réforme protestante il était considéré par le pape comme un défenseur de la foi catholique.

Le problème du pouvoir religieux est justement qu'il soit un pouvoir. La religion devrait s'en tenir à améliorer la justice sociale, ce qui peut impliquer des formes de dénonciation. La laïcité n'est donc pour moi qu'une étape qui sera sans doute assez longue ; ensuite, il faudra supprimer le pouvoir de la religion, disons son association malsaine avec le pouvoir politique.

On peut même dire que, dès le début de l'ère chrétienne, le christianisme a eu une influence importante sur la façon de concevoir la laïcité pour deux raisons. D'abord, on a effectivement séparé les pouvoirs civil et religieux ; les chrétiens ont développé leurs propres structures ecclésiastiques (diacres, prêtres, évêques, papes…) en imitant un peu la culture romaine. Ensuite, on a procédé à des formes de collaboration entre le pouvoir civil (empereurs, rois…) et le pouvoir religieux (papes, clergé, monastères, abbayes…). On n'a jamais nié l'existence d'un pouvoir religieux ayant une ascendance politique, bien au contraire ; cela même fut la source de nombreux conflits guerriers entre les deux pouvoirs pour près de vingt siècles ; lequel des deux aurait le plus de pouvoir ? Mais il faut être honnête, parfois le pouvoir papal a sauvé des royaumes, et parfois des royaumes ont sauvé le pape menacé. Et il y a toujours eu de nombreux concordats. Et cela est aussi vrai dans les Églises d'Orient que dans les Églises d'Occident, où finalement le schisme entre les deux n'a pas modifié la culture générale sur les deux pouvoirs.

PARTIE II

RELIGIONS DE L'EUROPE

Chapitre 05
La géographie des religions

Les trois « grandes » religions, le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, qui ont évolué dans ce qu'on pourrait appeler une « Europe étendue » ont les mêmes racines profondes dans l'ancienne Mésopotamie et le Moyen-Orient. La religion du judaïsme est la plus ancienne. La religion du christianisme débute à l'intérieur de celle du judaïsme en Palestine, mais s'est étendue rapidement autour de la Méditerranée. Si le christianisme s'est sérieusement développé en Italie, c'est évidemment à cause de l'étendue de l'Empire romain, mais il était presque prévisible qu'un schisme naîtrait entre les cultures arabe et gréco-romaine ; la distance est grande entre l'Italie et l'Arabie. L'islamisme apparaît au 7^{e} siècle en Arabie alors que le christianisme s'est déjà répandu dans les pays d'Afrique, d'Europe, et même au-delà, en Russie et vers l'Extrême-Orient, en Asie, en Inde… ; l'islamisme est dès le départ un mouvement fortement nationaliste où la culture arabe, et donc aussi la langue, occupent une place centrale.

Pour comprendre l'expansion de ces trois religions dans une « Europe étendue », il faut en fait considérer la

Méditerranée, une vaste mer au milieu de plusieurs continents, l'Europe, le Proche-Orient et le nord de l'Afrique, comme le cœur d'une intense diversité culturelle. Plusieurs grandes civilisations y sont nées, ont établi des échanges commerciaux en raison du développement du génie naval, mais ont aussi établi le commerce des esclaves et le piratage ; en fait, il y a des conflits et des guerres dans ces régions depuis des millénaires jusqu'à aujourd'hui.

« L'Europe étendue » est donc pour moi l'ensemble des régions qui encerclent la Méditerranée, mais les trois religions s'étendront jusque vers la Russie, l'Asie, l'Inde, et aussi le nord de l'Océanie. On peut en faire un tour rapide. Toutes ces régions seront influencées par les trois cultures-religions, mais seront surtout occupées, souvent militairement, par le christianisme et l'islamisme.

Chapitre 06
Le judaïsme

Un peuple dispersé

Je pense qu'il ne faut jamais prendre pour acquis qu'un peuple correspond à une entité ethnique bien unifiée ; au contraire, l'Histoire dévoile une fois de plus des oppositions et des guerres à l'intérieur de divers groupes géo-culturels. Si aujourd'hui le mot « juifs » est appliqué à des groupes culturels souvent très différents en raison d'une certaine unité religieuse conservée traditionnellement à travers le temps, le mot est sans doute encore plus impropre si l'on essaie de saisir les identités culturelles au début de l'ère chrétienne. Il n'est pas évident que les habitants de la région de Canaan, soient, en allant du nord au sud, à l'ouest du Jourdain, les Galiléens, les Samaritains, les Judéens, les Iduméens, se reconnaissaient à l'intérieur d'une entité politico-culturelle. On sait que les régions voisines de Samarie et de Judée étaient déjà en opposition depuis quelques siècles, et que de nombreux Samaritains furent tués peu avant l'ère chrétienne. Les allusions aux Samaritains dans le *Nouveau Testament* impliquent donc un sous-entendu plutôt raciste ; par exemple, on comprend mieux l'histoire du « bon

samaritain » dans un contexte culturel où les Judéens jugeaient les Samaritains comme « mauvais ».

En remontant davantage dans le passé, il est encore plus difficile de croire que les douze tribus d'Israël formaient une véritable unité ; l'*Ancien Testament* nous révèle plutôt des conflits importants entre ces tribus. Plus globalement, on peut facilement imaginer que de nombreuses tribus d'origines culturelles diversifiées occupaient de vastes territoires sur le côté est de la Méditerranée, depuis la péninsule du Sinaï, en passant par les terres de Canaan et de Mésopotamie, jusqu'au nord en Phénicie et en Syrie.

Ce n'est qu'aux 9e et 8e siècles AEC (avant l'ère chrétienne ou commune) qu'on assiste à une tentative pour créer deux États politico-religieux. Il s'agit justement dans la partie nord, qui est plus fertile et irriguée, de la Samarie avec sa capitale Schechem (Naplouse actuelle), qui correspond au royaume d'Israël fondé par Omri, et dans la partie sud, de la Judée avec Jérusalem comme capitale. À cette époque, les tribus « juives » sont polythéistes ; Yahweh a même, semble-t-il, une compagne du nom de Ashera.

Au 8e siècle AEC, les Assyriens envahissent la région d'Israël au nord, et les Samaritains fuient vers le sud ; voilà un bon exemple d'intégration culturelle forcée par un envahisseur ; la région se développe ainsi que sa capitale Jérusalem. Avec le roi Josias au 7e AEC, on passe progressivement au plan religieux d'une monolâtrie en Yahweh à un monothéisme plus affirmé où Yahweh, un dieu « jaloux » et protecteur, guidera son peuple vers la libération, avec un objectif d'unité culturelle et certes politique pour reconquérir les territoires perdus au nord et au sud.

Mais au 6e AEC le sud, où se trouve le royaume de Juda, est envahi à son tour par les Babyloniens d'origine

perse. La « diaspora » (un mot grec et non pas juif) juive débute alors et elle se poursuivra pendant des siècles ; je trouve que le terme « diaspora », la dispersion et l'exil de toute une population, n'est pas exagéré pour ce peuple, même si on peut l'appliquer à plusieurs autres peuples ou groupes ethniques. Une partie de la population juive est alors exilée vers Babylone en Mésopotamie dans la région des fleuves Tigre et Euphrate ; une autre partie se disperse dans toutes les régions avoisinantes. La religion juive de l'époque est alors confrontée à la religion du zoroastrisme, fondée par Zoroastre ou Zarathoustra qui a voulu réformer l'ancienne religion des Perses. Cette religion est plutôt dualiste, avec un dieu du Bien et un dieu du Mal ; il me semble possible que les croyances en l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps en soient issues.

Dans toute guerre, on attaque et on détruit les symboles ; c'est ainsi que durant cette invasion babylonienne Nabuchodonosor II démolit le Temple où les Juifs conservent leurs textes sacrés. Au retour d'exil, environ cinquante ans plus tard, les Juifs vont reconstruire leur Temple, le second, qui sera à nouveau détruit par les Romains en 70 (ère chrétienne ou commune).

Avec la reconstruction du Temple, qui a pris environ vingt ans, presque le temps d'une génération, les Judéens qui reviennent de leur exil en Babylonie, sous la gouverne de Zorobabel, Néhémie et Ezra (Esdras), constatent que les habitants de la Judée se sont éloignés de l'orthodoxie juive ; ils ont marié des femmes étrangères, dont des samaritaines déjà intégrées à la communauté. On assiste alors à un phénomène qui se répète trop souvent dans l'Histoire, celui d'une recherche de la « pureté du sang », celui d'une « purification ethnique ». Celle-ci est toujours un prétexte politico-militaire puisqu'il n'existe aucune ethnie vraiment pure ; dans certains cas, on sait que cela peut aller jusqu'à des violences

génocidaires. Dans un contexte de lutte de classes religieuses pour le pouvoir, des réformes incitent à un retour à une loi juive stricte, à la répudiation des épouses et même de leurs enfants ; des attitudes ségrégationnistes forcent ainsi les Samaritains à se regrouper en une communauté religieuse distincte. On oublie si facilement que l'homme est avant tout un animal qui a besoin d'un espace vital et communautaire à l'intérieur duquel il se sent en sécurité. Comme on le sait, les Juifs connaîtront à leur tour au 20e siècle les conséquences d'une telle attitude.

Depuis Néron jusqu'à Vespasien, plusieurs agitations juives incitent les empereurs à recourir à la répression militaire. En 70, la région de Canaan est envahie par les Romains et les rébellions sont durement réprimées ; le second Temple de Jérusalem, restauré sous le sanguinaire Hérode le Grand, est à nouveau détruit. Il y aura encore une résistance de type messianique avec Bar Kokhba, mais elle sera finalement étouffée au début du 2e siècle.

La destruction du Temple a évidemment comme conséquence une immense diaspora affectant les régions de la Palestine et de la Mésopotamie. Des juifs sont vendus comme esclaves, d'autres sont déplacés, enfin plusieurs autres se dispersent dans toutes les régions avoisinantes ou dans les pays où il y avait déjà des juifs exilés.

Deux faits concernant le peuple juif m'impressionnent fortement :

Le premier fait est l'ampleur de la dispersion à travers tous les siècles jusqu'au 20e. Bien que de nombreuses communautés juives se soient parfaitement intégrées dans leurs nouveaux pays d'accueil, la religion juive est demeurée à travers le monde un facteur essentiel d'identité culturelle, malgré de nombreuses divergences. Il y a des juifs arabes

qui ont vécu en Afrique du Nord et au sud de la péninsule arabique ; il y a des juifs en Irak, au Kurdistan… ; il y a des juifs de culture perse en Iran… ; il y a des juifs de culture turque en Turquie, en Ukraine… ; il y en a en Éthiopie ; il y en a en Inde ; il y en a en Europe, comme en Allemagne, mais surtout en Europe de l'Ouest, comme en Pologne, en Ukraine, en Lituanie ; les juifs originaires d'Espagne, où ils furent pourchassés au 15e siècle, se retrouvent en Afrique du Nord, en Italie, dans la région des Balkans, où il y a aussi des juifs originaires de la Grèce, en Hollande, en Angleterre, en France… ; il y a même des juifs en Chine dans la province de Henan ; il y a enfin des juifs de culture anglo-saxonne ou française en France, en Angleterre, en Afrique du Sud, en Australie, au Canada et aux États-Unis d'Amérique ; il y en a aussi en Amérique du Sud ; et je suppose qu'il y en a d'autres que j'ignore.

Le second fait est l'ampleur de l'immigration qui s'est effectuée à partir des divers pays où il y avait des juifs vers l'État d'Israël créé au milieu du 20e siècle. Cela me surprend d'autant plus que plusieurs groupes juifs n'étaient pas nécessairement d'accord avec la création d'un État en Palestine, ni avec l'idée d'une émigration massive. Des juifs, pourtant très bien intégrés dans leurs communautés culturelles d'accueil, ont quand même opté pour un changement radical de vie pour des raisons d'identité religieuse ; j'en déduis donc, malgré mon ignorance, que les Juifs d'Israël constituent une communauté très diversifiée. Mais tous les juifs n'ont pas émigré ; il y en a dans le monde, en excluant les ÉUA et Israël, plus de 2 000 000 ; les juifs aux ÉUA sont presque aussi nombreux qu'en Israël, soit plus de 5 000 000 de part et d'autre, ce qui a certes un impact sur les relations socio-politiques.

L'antijudaïsme

Bien que la xénophobie et le racisme soient des comportements universels dans le temps et l'espace, l'antijudaïsme mérite une attention particulière puisqu'il est à la base de la diaspora juive. Si les peuples juifs ont réussi à survivre grâce à leur religion, ils ont conséquemment été critiqués pour leur intransigeance et leur difficulté à adopter ou partager les coutumes de leurs pays d'accueil.

À chaque fois qu'il y a eu de graves crises économiques qui sont cycliques, ou de grandes épidémies comme la peste noire, on a accusé et pourchassé les Juifs.

Le christianisme est en partie responsable de l'antijudaïsme puisque dès les premiers siècles de l'ère chrétienne les Juifs ont été considérés comme ceux qui avaient refusé Jésus le Christ comme Messie. Des écrivains chrétiens, des théologiens aussi, ont développé cet aspect que l'on observe dès les débuts du Moyen Âge, par exemple dans la liturgie. Toute la période des Croisades pour délivrer le Saint-Sépulcre a aussi servi de prétexte pour pourchasser les Juifs.

L'islamisme aussi a poursuivi les Juifs dès sa naissance au 7e siècle alors que le christianisme s'était déjà largement répandu et que les Juifs s'étaient déjà dispersés ; il y en avait donc en Arabie.

Les expulsions massives ont été fréquentes. Il y en a du 11e au 13e, à cause des Croisades dans plusieurs pays d'Europe ; il y en a au 13e en Angleterre, au 14e en France, aux 14e et 15e en Allemagne, au Portugal, et en Espagne, mais il faudra examiner de plus près ce dernier cas ; il y en a eu en Sicile et en Sardaigne, en Italie, en Lituanie…

L'antijudaïsme dans la « catholique » Espagne correspond à une autre grande vague de chasse et de dispersion des Juifs à la fin du 14e siècle, soit environ un siècle avant la fin de la Reconquête (*Reconquista*) par les chrétiens des territoires musulmans. Encore une fois, les objectifs militaires des chrétiens ont un effet pervers sur les Juifs. Un archidiacre du nom de Ferran Martinez incite la population à pourchasser les Juifs et à piller leurs propriétés. Des synagogues sont détruites ou converties en églises. Il y a des massacres, des exils, et aussi des conversions forcées ; on désigne ces nouveaux chrétiens de marranes (pseudo-convertis comparés péjorativement aux porcs !). À la fin de la *Reconquista*, à la fin du 15e, alors qu'une unification se fait entre la Castille et l'Aragon, la violence est à son maximum ; la royauté crée même l'Inquisition espagnole pour surveiller les marranes qu'on soupçonne de pratiquer la religion juive en secret. Une fois de plus, on assiste à un mouvement politico-religieux où l'on recherche la « pureté du sang » (« *limpieza de sangre* »), un concept totalement abstrait et irréaliste. Bizarrement, cela correspond à la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb (certains historiens pensent qu'il était originaire de Gênes et un « *converso* », un juif converti de force !), alors au service des rois « catholiques ». On peut noter qu'à la fin du 16e, Gênes était un centre financier important pour toute l'Europe et les diverses colonies ; des juifs, sans doute convertis, y travaillaient avec leur compétence dans les domaines bancaires ou connexes.

Avec la fin du 19e siècle vont naître encore de grandes vagues de persécution des Juifs. On parle alors d'antisémitisme, mais je n'aime pas ce terme qui m'apparaît tout à fait inapproprié ; en effet, cela supposerait l'existence d'un peuple juif très ancien et bien unifié d'origine sémite ; or les Sémites (dont le nom est associé à un conte biblique), qui peuplent les régions autour de la Méditerranée (surtout

au sud et à l'est), au minimum mille ans avant l'ère chrétienne, regroupent des populations ethniques très diversifiées ; les juifs issus des Sémites ne constituent donc qu'un sous-ensemble très restreint. C'est pourquoi je préfère le terme antijudaïsme. De plus, si les Sémites désignent des peuples, le mot « juifs » que j'utilise désigne plutôt l'appartenance à une religion (le judaïsme).

La fin du 19e siècle prépare dans un contexte de nationalismes extrêmes en Europe la Première Guerre mondiale et même la Seconde. Je suis d'accord pour dire qu'il y a un lien entre l'affaire Dreyfus et la montée du sionisme.

On a beaucoup écrit sur l'affaire Dreyfus, qui a divisé en deux clans toute la France, parce qu'elle illustre tellement bien un comportement collectif raciste ; les Juifs ont, paraît-il, servi de « bouc émissaire », une pratique qui remonte d'ailleurs à un judaïsme très ancien. À la fin du 19e, des documents militaires secrets de l'armée française ont été divulgués à l'ennemi ; on arrête un officier du nom d'Alfred Dreyfus qu'on soupçonne du crime. Il est en fait innocent, mais tout le monde l'accuse parce qu'il est juif ; quand son innocence sera connue, on fera tout pour maintenir l'inculpation et étouffer la vérité. Le pauvre est dégradé et déporté. Le général Marie-Georges Picquart est convaincu de son innocence en soupçonnant le commandant Ferdinand Walsin Esterházy ; Picquart est envoyé au loin et même emprisonné, tandis que Esterházy est acquitté. Il y aura un second procès pour réhabiliter Dreyfus, mais la défaite des nationalistes aux élections au début du 20e mène à la création de l'Action française qui persiste à condamner Dreyfus.

On peut comprendre que les Juifs chassés de plusieurs pays d'Europe, dont la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, la Russie… aient songé à un mouvement nationaliste,

tel le sionisme, et même à un territoire qui leur soit propre. Mais en Histoire, les grands événements se préparent petit à petit. Le journaliste juif et autrichien, Theodor Herzl, va créer un fonds pour l'achat de terres en Palestine appartenant alors à l'Empire ottoman. À la déclaration Balfour de 1917, l'Angleterre reconnaît le mouvement sioniste et l'assignation d'un territoire pour les Juifs en Palestine ; au même moment, l'Angleterre, qui a des intérêts économiques évidents en Palestine, vainc et démantèle l'Empire ottoman. En 1922, elle reçoit de la Société des Nations le mandat d'administrer la Palestine. On sait que l'État d'Israël sera officiellement créé en 1948 avec l'appui entre autres des États-Unis d'Amérique.

Cette période est aussi celle où on a emprunté et déformé les découvertes géniales de Darwin sur l'évolution pour fonder des idéologies eugéniques. Après la défaite de l'Allemagne à la Première Guerre, Hitler reprend à la Seconde Guerre le concept abstrait de « pureté de la race » d'une race aryenne qui n'a jamais existé[4] ; les Juifs sont les plus impurs et doivent être éliminés ; un autre prétexte pour conquérir le monde européen.

Il faut attendre le 20e siècle pour que plusieurs États accordent une citoyenneté complète aux Juifs. Les Juifs ont désormais un État ; malheureusement, jusqu'à aujourd'hui, c'est encore une aventure de violences extrêmes dans une région où la paix a été plutôt rare depuis des millénaires. Les populations locales ont été bousculées ; on aurait pu faire des ententes pour respecter les cultures arabes, mais la

[4] 2020 : La notion d'une race aryenne demeure un sujet de recherches plutôt flou ; certains ont examiné l'origine des langues, d'autres ont tenté de l'associer à des groupes ethniques bien précis. Chose certaine, l'association « race » et « aryen » ne permet pas de dire qu'une « race aryenne » a existé, et comme certains l'ont mentionné, on est plutôt loin de la « pureté de la race ». Cette notion a d'ailleurs été exploitée à des fins politiques et militaires, pas seulement dans le nazisme.

vengeance a pris le dessus sur le pardon, surtout alimentée par des partis extrémistes.

Les Juifs et le monde financier

La haine contre les Juifs s'explique effectivement par le rapport qu'ils entretiennent avec le monde financier, où ils ont acquis au cours des siècles une compétence évidente.

L'esclavage et le prêt à intérêt existent depuis des millénaires, ce qui caractérise avec évidence les comportements humains. Un homme incapable de rembourser une dette, ou à la suite d'un décès, pouvait appartenir à son créditeur qui « profitait » de lui ; il perdait non seulement des biens matériels, en saisie, mais les membres de sa famille pouvaient devenir des esclaves.

Il y a toutefois sur le prêt à intérêt des restrictions qui sont indiquées dans le Pentateuque de la Torah. Mais c'est surtout du 4e siècle au 6e que les rabbins ont précisé dans le Talmud certaines règles sur les emprunts, les lettres de change, le prêt à intérêt et un « juste profit » (est-ce possible ?). On peut supposer que les règles n'étaient pas exactement identiques quand il s'agissait d'un débiteur juif ou d'un débiteur étranger. Chose certaine, les Juifs ont pris une avance considérable sur ces questions financières par rapport au christianisme et à l'islamisme. Pour eux, il n'y a pas d'opposition entre la richesse et la religion ; par contre, il y a un devoir de justice sociale. C'est là un profond dilemme, constant pour tous les peuples jusqu'à aujourd'hui.

Il n'y a pas de règles explicites dans le *Nouveau Testament* des chrétiens sur le prêt à intérêt ; par contre, on y voit clairement que l'argent et la richesse en général ne sont pas des fins en soi, mais doivent être partagés. Le partage

avec les pauvres, l'hospitalité, le soutien de « la veuve et l'orphelin » sont des valeurs morales anciennes qui continueront à avoir de l'importance, du moins en théorie, dans le christianisme et l'islamisme.

L'Église catholique romaine, dès les débuts, se démarque du droit romain et interdit le prêt à intérêt. Cette situation va durer au-delà du Moyen Âge jusqu'au 20e siècle. Par contre, signe de la Réforme au 16e, Calvin va considérer que le capital est « productif » ; il ouvre alors la voie à une réforme du monde du travail sans opposition avec la religion, ce qui permet à certains historiens de penser que le protestantisme, en avance sur le catholicisme, a préparé la révolution industrielle.

Il ne faut pas être trop naïf par rapport à l'Église catholique ; elle avait plusieurs moyens alternatifs pour acquérir des richesses : titres de propriétés foncières, prélèvements de taxes ou dîmes, butins de guerre, ententes avec les royautés, vente d'indulgences, dons… Au Moyen Âge, il était donc normal que des juifs s'occupent des finances puisque cela était interdit aux chrétiens ; mais quand ils sont pourchassés, alors les grandes transactions financières et militaires sont récupérées par des monastères et des marchands. Les Juifs garderont les petits prêts à des individus, ce qui amènera à une association péjorative avec le prêt usuraire.

Du côté de l'islamisme, selon le Coran, le prêt à intérêt est aussi interdit jusqu'à aujourd'hui, mais là encore inutile d'être naïf puisque l'on détermine des formules financières, comme les tables d'amortissement ou d'annuité, en intégrant l'intérêt sans utiliser le terme lui-même, mais plutôt des substituts (avantage, quote-part, bénéfice…).

Chapitre 07
Le christianisme

La première communauté chrétienne

On a tendance à idéaliser la première communauté chrétienne parce qu'enfin un groupe de citoyens formé à partir de toutes les classes sociales aurait réussi à créer une nouvelle société basée sur l'amour et la justice. Il est vrai qu'un vent nouveau de changement et de révolution a dû souffler fortement parmi ces nouveaux convertis, d'autant plus que leur nouvelle foi religieuse était fondée sur la conviction que le nouveau « Seigneur », qui avait été crucifié, était toujours présent et vivant parmi eux.

À travers les siècles, il y a eu plusieurs tentatives pour refaire le monde en vivant en petites « communes » ; elles n'ont pas toutes réussi pour la simple raison que chaque individu transporte avec lui ses limites, ses désirs, ses frustrations, ses besoins… ; la faiblesse, l'impatience, la colère, le « mal »… sont toujours présents. Et puis, tout le monde vieillit, y compris les « communes » et leurs rêves. On peut observer que certaines petites communautés ou petits villages vivent en marge de la société, mais on constate que

leur survivance s'appuie sur de lourdes traditions, pleines de sévérités, codifiées en de nombreuses règles ou commandements. Dans les courants monachistes, et même dans plusieurs clergés, où les règles sont très sévères, on a tout simplement éliminé les rapports affectifs et sexuels que l'on considère comme des sources de problèmes ; l'individu devait se sanctifier en se rapprochant de la vie des « anges », des êtres mystérieux, plus près de Celui-qu'on-appelle-Dieu et ayant en principe une vie plus intéressante que celle des hommes.

J'aurais bien aimé être là parmi ces nouveaux chrétiens pour voir comment les riches et les pauvres partageaient effectivement leur existence dans le quotidien. Jusqu'à quel point les riches donnaient-ils tous leurs biens à la nouvelle communauté, et comment les pauvres en profitaient-ils ? Il est évident qu'il y a certainement eu une effervescence générale, un sentiment d'exaltation, une conscience d'accéder à une nouvelle liberté intérieure face aux contraintes sociales, une impression de fin du monde, une nouvelle approche pour être sauvé après la mort… Et ces gens ont dû faire des choix les amenant à désobéir à des obligations civiles, et parfois à se cacher ; ils ont subi des formes de ségrégations et ont été pourchassés. Les activités religieuses avaient donc lieu dans les maisons de l'un ou de l'autre, lieux symboliquement idéaux pour partager le pain et le vin, et aussi pour décider des engagements pratiques. Là encore, il ne faut pas trop idéaliser ; on ne visait pas à changer les structures sociales influencées par les cultures juive, grecque et romaine ; par exemple, les femmes et les enfants étaient toujours soumis à l'autorité des maris, des hommes, d'où par exemple le récurrent problème des veuves (sans nouveau mari) et des orphelins (sans père).

Un tel idéal social est en fait possible quand la communauté regroupe un très petit nombre de personnes, où

tous les membres se connaissent et se considèrent responsables des autres ; c'est comme une grande famille où les relations sont idéalement égalitaires, et où chacun a des droits, mais aussi des devoirs. Toutefois, avec le besoin de répandre la nouvelle foi, il semble évident aussi que l'organisation des communautés a rapidement posé plusieurs problèmes d'ordre pratique : collecte d'argent et de biens, aide aux membres, enseignement, formation, lieux de culte… Quand une organisation sociale s'agrandit, on voit apparaître une malheureuse hiérarchie avec sa gênante bureaucratie. Un clergé s'est formé en s'inspirant des structures administratives romaines : diacres, prêtres, évêques, pontifes… On a déjà là la naissance de deux organisations parallèles : une première, religieuse et judéo-chrétienne, intégrant les structures de la religion romaine, et une seconde, civile et romaine. Il aurait été inimaginable qu'on en arrive à un État « laïc » ; au début du déclin de l'Empire romain, l'État a opté à son tour pour l'intégration de la « religion » chrétienne, alors que celle-ci n'avait pas été éliminée et s'était déjà répandue dans une bonne partie de l'Empire romain.

Il faut réaliser que les chrétiens n'étaient pas si nombreux au départ ; ils étaient plus concentrés dans les villes, comme Rome, que dans les campagnes. Ils ne se cachaient pas tous, et ils n'ont pas tous été pourchassés ; tous les empereurs n'ont pas eu la même sévérité à l'égard des chrétiens, et globalement, il n'y a pas eu de persécutions de masses, comme cela s'est produit plus tard. Cependant, il y avait un climat de méfiance, de peur et d'inquiétudes ; cela a certainement joué sur la décision d'adhérer à la nouvelle foi, et surtout de la conserver. Durant les périodes où les persécutions et les martyres ont été extrêmes, le climat de violence a influencé l'appartenance des nouveaux croyants et a sans doute exagéré le sens de la nouvelle foi ; c'était un idéal de mourir martyrisé, c'était comme un baptême, d'autant plus que certains apôtres avaient déjà subi un tel sort. On

comprend mieux pourquoi on a mis l'accent sur la crucifixion de cet Homme-là, comme modèle de recherche et d'imitation, alors qu'il devait être Celui-qu'on-appelle-Dieu, cet Homme-là, Jésus de Nazareth, vivant et ressuscité.

Il faut bien admettre que les persécutions, souvent d'une violence extrême avec ces spectacles dans le Colisée (combats, bêtes féroces, tortures, chaise en métal rougie par le feu, bûcher…), construit à la fin du premier siècle, ont commencé dès le premier siècle de l'ère chrétienne sous le regard des premiers apôtres et témoins de la naissance du christianisme pour se poursuivre jusqu'au 4e siècle ; il y a des persécutions, par exemple, au premier siècle sous Tibère et Néron, au 2e sous Trajan, Antonin dit le Pieux et Marc Aurèle ; mais les répressions ont été très sévères au 3e sous Dèce, et au début du 4e sous Dioclétien. L'Église d'Orient aussi a eu ses martyrs, malgré le schisme. La situation s'est stabilisée quand la religion chrétienne est devenue la religion de l'État romain.

Bien des gens, dont des chrétiens, considèrent que ce fut une erreur de la part de Constantin, avec son édit de tolérance religieuse en 312, d'instituer la religion chrétienne comme la nouvelle religion d'État de l'Empire romain. Je pense que le processus a été progressif, sur au moins une cinquantaine d'années, bien que Constantin ait effectivement ouvert la porte à une reconnaissance juridique de l'Église. S'il y a eu une erreur, c'est que désormais l'Église pouvait légalement acquérir des richesses alors que sa spiritualité initiale était plutôt du côté des pauvres. L'édit de Milan en 313 permet à l'Église et au clergé de gérer des fonds et de la main-d'œuvre puisque débute alors la construction du Saint-Sépulcre et de Saint-Pierre-de-Rome. Encore une fois, Constantin n'aurait sûrement pas pris une décision à l'encontre de la majorité de la population. Il était tout à fait normal à cette époque pour les chrétiens et les non-chrétiens que la

religion soit identifiée au pouvoir civil, ici impérial. Les chrétiens, en tout cas, ont approuvé la démarche ; et s'il y a eu une erreur, ceux-ci ont eu leur part de complicité.

La démarche de l'empereur Constantin en 312 demeure d'ailleurs assez floue ! En effet, les chrétiens étaient quand même minoritaires, mais ils étaient déjà présents dans plusieurs provinces de l'Empire. Ses conseillers ont-ils fait des « sondages » et l'ont-ils influencé pour préserver une paix dans un Empire un peu fragile ? A-t-il fait un pacte avec le dieu des chrétiens (un dieu guerrier !) pour remporter une guerre (une légende sur sa victoire au Pont Milvius) ? Il me semble exagéré de parler de la « conversion de Constantin » ; il n'était pas nécessairement attiré par la nouvelle foi chrétienne. Il a peut-être agi en opportuniste puisqu'il a voulu à travers un nouveau calendrier faire coïncider la fête de la naissance de Jésus avec celle du dieu-soleil (« invaincu », sans doute militairement). On sait aussi qu'il s'est fait baptiser juste avant sa mort ; il faut comprendre que bien des gens pensaient de cette façon parce que le baptême était considéré comme un passage pleinement garanti vers le « ciel-paradis-salut ». De plus, on pense que ce serait un prêtre arien qui l'aurait baptisé ; et l'on sait que son fils Constance II était arien.

Il ne faut pas s'étonner si dès les premiers siècles les chrétiens ont de la difficulté à comprendre la notion de Trinité divine, puisque c'est encore comme ça aujourd'hui. Des penseurs, prêtres, évêques, théologiens, moines, influencés par de nombreux courants philosophiques ou religieux de l'époque, vont tenter des explications. Plusieurs de ces courants, qui feront école, seront jugés comme hérétiques : arianisme (seul le Père est éternel), homéisme (Fils semblable au Père, mais pas égal), anoméisme (un Dieu inengendré avec une triade engendrée), homoïousisme (Père et Fils de même nature), gnosticisme (connaissance de la nature humaine

ayant un esprit d'origine divine dans un corps et un environnement matériel créés par un démiurge maléfique), docétisme (Jésus fait chair n'est pas un homme véritable)… La liste de ces hérésies est très longue et repose souvent sur des subtilités de langages philosophico-théologiques ! Pour simplifier, le prêtre et théologien Arius soutient que le Fils n'est pas vraiment égal au Père. Déjà, les chrétiens vont s'opposer entre eux, même violemment, autour de mots humains imparfaits. En 325, au concile de Nicée, on affirme l'égalité des trois Personnes à l'intérieur de Celui-qu'on-appelle-Dieu unique (cela sera réaffirmé au concile de Constantinople). Cela dépasse l'intelligence humaine, mais c'est acceptable pour la nouvelle foi ; le théologien Arius est excommunié. La communauté se divise en deux groupes majeurs, les nicéens et les ariens. Vers le milieu du 4e, Constance II persécute les nicéens, puis l'empereur Julien tente sans succès de revenir à l'ancienne religion romaine. À la fin du 4e, les empereurs Gratien et Théodose I, qui font autorité en matière de foi chrétienne, condamnent l'arianisme ; ils sont de plus appuyés par Ambroise de Milan, évêque et « père » de l'Église. Ce n'est qu'en 380, sous Gratien, avec l'édit de Thessalonique, que le christianisme devient effectivement la religion de l'État.

Il y a un mouvement similaire, mais plus tardif, dans l'Église d'Orient. Au 6e siècle, Justinien, empereur de l'Empire byzantin, et marié à Théodora (un couple du genre « Roméo et Juliette » !), une ancienne prostituée (qui d'ailleurs a plaidé en faveur des prostituées), accorde aux chrétiens baptisés le droit de citoyenneté.

Le christianisme au Moyen Âge

Le Moyen Âge s'étend de la fin de l'Empire romain au 5e siècle jusqu'au 15e. L'Empire romain s'étendait jusque dans « l'Europe étendue » vers l'Asie, là où les Romains

considéraient les peuples de ces régions comme des barbares (Francs, Anglo-Saxons, Vandales, Wisigoths, Ostrogoths, Burgondes…). Au 5e siècle, un certain Odoacre, chef des Skires, allié aux Huns et aux Hérules, met fin à l'Empire romain d'Occident qui implose loin de Rome, avec ses deux derniers empereurs, Julius Nepos et Romulus Augustule, tandis que l'Empire d'Orient continue sous l'empereur Zénon.

À partir du 6e siècle, une suite de dynasties vont se développer et régner dans toute l'Europe ; ces royaumes émergent principalement des Francs (Mérovingiens : 5e - 8e, Carolingiens : 8e - 10e, Capétiens : 10e - 19e, Valois et Bourbons : 14e - 16e) et des Germains (Habsbourg : 15e - 18e, Habsbourg-Lorraine : 18e - 19e) qui vont créer le « Saint » Empire Romain Germanique. Au début du 6e siècle, le roi mérovingien Clovis I se convertit au christianisme pour des raisons politico-religieuses en épousant la burgonde et catholique Clotilde, et aussi en ayant l'appui des évêques et du clergé. Il paraît qu'il fait un pacte avec le dieu des chrétiens (encore un dieu militaire !) pour obtenir la victoire (selon la légende à la bataille de Tolbiac) dans un combat funeste pour lui (cela rappelle une histoire similaire avec Constantin ; la foi populaire aime donc ce genre d'histoire !). Clovis I est considéré comme le premier roi catholique de cette période. Quand un roi se convertit, cela provoque une conversion en masse des sujets du roi. Le christianisme va ensuite se répandre à travers toute l'Europe, non sans heurts, à travers les alliances et les guerres, parfois avec l'appui de l'Église, parfois sans son appui. Ce qui est étonnant est que plusieurs régions se convertissent à l'arianisme, non pas pour quelque raison théologique, mais à cause d'une recherche d'identité les différenciant de la culture romaine.

L'expansion du christianisme va s'affirmer à travers la création de très nombreuses institutions religieuses et

ecclésiastiques qui pullulent par centaines dans toute l'Europe et durant plusieurs siècles. Il ne faut pas oublier qu'au Moyen Âge le système féodal comprend deux élites minoritaires, d'une part le roi avec sa noblesse, et d'autre part les évêques avec le clergé, qui correspondent aux deux pouvoirs civil et religieux. Enfin, le système comprend ce qu'on a appelé le Tiers état[5], c'est-à-dire la très grande majorité de la population, formée des paysans et des petits artisans ou ouvriers, mais aussi des petits bourgeois et propriétaires, tous au service des élites ; la grande majorité du Tiers état n'a aucun droit à des élections. De façon un peu caricaturale, on a ceux qui organisent les guerres, ceux qui prient pour la victoire et qui participent au besoin à la guerre, et enfin ceux qui nourrissent les soldats et qui sont souvent eux-mêmes des soldats. En dehors des lignées de sang et des armées, il n'y a donc que la religion pour obtenir une charge, espérer un petit revenu, ou survivre dans une petite communauté religieuse où la vie est en principe sévèrement contrôlée.

L'expansion du monachisme est très impressionnante dans l'histoire du christianisme ; il s'agit d'une culture spécifique, d'une spiritualité et d'une organisation sociale. Les ordres sont très nombreux : bénédictins, dominicains, cisterciens, chartreux, grandmontains, fontevristes, trappistes… Les monastères jouent un rôle important dans l'éducation et la conservation des documents, dans le développement des arts, de même que dans le financement de l'Église. Les abbayes sont de véritables centres d'activités sociales au cœur de grandes régions et elles collaborent avec les royautés. Il y a évidemment la spiritualité monastique, la prière et la

[5] 2020 : La notion de « Tiers état » ou « tiers état » réfère globalement à la couche sociale la plus basse dans les organisations sociales ternaires a) nobles et chefs militaires, b) haut clergé, c) paysans, artisans, soldats, bas clergé. J'ai gardé l'expression « Tiers-État » dans le contexte de la Révolution française (chapitre 23).

liturgie, les études théologiques, la formation des missionnaires, mais il y a aussi le service aux voyageurs, le soutien aux malades et aux pauvres, et même une participation aux échanges entre les marchands et aux foires commerciales. Autour des monastères et des abbayes naissent de véritables villages, ou bourgs, où viennent se greffer des métiers, des artisans, des marchands, des notaires et des représentants de la justice proches des pouvoirs royaux et religieux.

Au cours des siècles, la vie religieuse dans les monastères, abbayes, ordres séculiers… sera critiquée pour son laxisme et sa proximité du monde extérieur ; plusieurs réformateurs vont se manifester pour proposer des formes de vie plus sévères, plus cloîtrées et ascétiques.

L'ascétisme chrétien remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne et a même des racines dans le judaïsme (secte des esséniens, secte de Qumran). Il me semble que le climat des persécutions a certainement incité des chrétiens à fuir le monde et à s'isoler des grands centres. Certains hommes (et aussi des femmes) ont décidé de se retirer du monde et de vivre plus ou moins dans l'isolement et la solitude, en vivant pratiquement seuls, en anachorètes, ou en petites communautés, en cénobites. Mais cette explication est insuffisante. Les réflexions des premiers penseurs chrétiens, moines, évêques, théologiens, philosophes… qui ont été qualifiés de « saints », nous présentent un monde vautré dans la luxure et la malhonnêteté, dominé par le Mal-Satan. Le péché est associé à la sexualité, et donc à la femme. Était-ce pire à cette époque qu'aujourd'hui ? Il me semble que non. Pour eux, la vie sur terre est plus que transitoire ; il faut donc se mortifier, jeûner, détruire le corps et s'automutiler, et atteindre à la pureté d'un monde « angélique » en préservant une pureté-virginité. On a axé la réflexion théologique sur la Croix, le martyre, et la souffrance plutôt que sur la Résurrection, la nouvelle vie terrestre, la joie et

la liberté. On a basé la recherche de sainteté sur l'imitation de cet Homme-là dans sa défaite et sa mort atroce, plutôt que dans sa nouvelle vie de ressuscité. Cette mentalité assez évidente aux 3e et 4e siècles aurait pu être nuancée, mais elle a traversé les siècles jusqu'à aujourd'hui avec le prosélytisme d'une Église autoritaire, hiérarchique, dogmatique, proche des pouvoirs politiques. Cette spiritualité assez négative a ainsi créé sa propre distance entre ses institutions ecclésiastiques et le monde ordinaire, et même ceux qui se considèrent chrétiens. L'Église officielle est plus que jamais en conflit avec le monde moderne, même s'il existe divers courants plus progressistes.

Chapitre 08
L'islamisme

Il ne faudrait pas oublier au 7e siècle, dans la péninsule arabique, la naissance de l'islamisme et son expansion rapide dans de nombreuses régions autour de la Méditerranée, en Europe, en Afrique, en Asie, et même jusqu'en Inde. À partir de l'Anatolie au 13e siècle est née une grande civilisation de culture arabe, turque et musulmane, qui s'est étendue à plusieurs autres ethnies jusqu'au 20e siècle. Celle-ci a été florissante et elle a joué un grand rôle dans la redécouverte des œuvres de l'Antiquité, dans le développement des sciences, et dans la création de grandes bibliothèques du savoir humain. Cette civilisation a donné naissance, entre autres, à l'Empire ottoman. Celui-ci, bien que turc au départ, est devenu multiethnique ; il s'étendait sur toute l'Anatolie, une partie de l'Arménie, les Balkans, le pourtour de la mer Noire, la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie, la péninsule arabique et une partie de l'Afrique du Nord. C'est l'Empire ottoman qui a pris au 15e siècle la ville de Constantinople et a ainsi mis fin à l'Empire romain d'Orient. On peut constater que les empires francs et germaniques occupaient surtout les régions au centre et au nord de l'Europe, tandis que les empires musulmans occupaient les régions au sud et à l'est.

Mais depuis le 7e siècle jusqu'au 20e les dynasties islamiques, qui sont très nombreuses dans l'ensemble de « l'Europe étendue », règnent sur les régions déjà occupées par les chrétiens et aussi les Juifs.

La naissance de l'islamisme m'apparaît comme un grand courant nationaliste et culturel, tout comme dans le judaïsme, mais pas comme dans le christianisme des tout premiers siècles (avant le 4e). Mahomet m'apparaît comme un réformateur de toutes les institutions de son époque, sociales, politiques et religieuses. Il va bouleverser la vie des peuples d'Arabie, des citadins et des nomades.

La naissance de l'islamisme est déjà marquée par la guerre ; il y a de nombreux conflits guerriers entre les habitants de la Mecque, d'où sont issus Mahomet et ses disciples, et les habitants de Médine. Il y a dans cette ville des familles riches de marchands et de notables qui finissent par abdiquer afin de conserver, je suppose, leurs biens et leurs privilèges.

Comme dans le cas du christianisme, et même du judaïsme plus ancien, l'exégèse des textes sacrés de l'islamisme me semble particulièrement complexe. Comme plusieurs réformateurs religieux, Mahomet, tout comme Jésus de Nazareth, n'a pas écrit ses inspirations. Il y a donc au départ une tradition orale ; ce sont les premiers disciples et témoins qui ont débuté la transcription de ses paroles. Mahomet ne s'est manifesté que vers l'âge de quarante ans ; après ses premières conquêtes militaires, il s'établit à Médine en 622, et il meurt dix ans plus tard.

Dès son décès, on commence à réunir toutes ses « révélations », mais quelque dix ans plus tard, certains textes, considérés comme trop divergents, sont détruits. Cela coïncide avec des guerres fratricides et les premiers schismes entre musulmans pour déterminer la succession de Mahomet. D’une part, on a les Khalifes, élus par la communauté (du moins au début de l’islamisme), qui suivent le Coran, son interprétation dans la « sunna » et les actes du Prophète ; il s’agit donc du courant sunnite. D’autre part, on a ceux qui croient à la succession à travers la famille du Prophète et des premiers partisans, représentés par leurs chefs, les « imams » ; il s’agit ici du courant chiite où les croyants interprètent le Coran en suivant davantage la vie entière du Prophète. Un troisième courant, kharidjite, est formé des contestataires des combats entre les deux groupes précédents, puisque le Coran interdit de telles luttes entre musulmans.

PARTIE III

16e SIÈCLE

Chapitre 09
La culture

Les transformations sociales

En repensant à ma boîte de Petri, je constate qu'il y a certains facteurs concomitants qui permettent à une nation de devenir une « grande puissance mondiale ». Tout d'abord et avant tout, la démographie ; plus il y a de citoyens, et plus ils sont éduqués et instruits, et plus ils occuperont les divers postes stratégiques des pouvoirs politique, économique, financier, scientifique… ; mais la démographie, c'est aussi la possibilité d'avoir de grandes armées, d'avoir beaucoup de vies humaines à sacrifier. Ensuite, il faut avoir un bon système agricole, de grandes terres et des fermiers pour nourrir toute la population ; cela implique donc d'avoir un contrôle politique et militaire sur les pays avoisinants. Il faut avoir un système financier qui a des tentacules en dehors du pays pour contrôler les échanges commerciaux, les transactions financières, les taux de change (d'où cette belle invention des bourses et des actions). Il doit y avoir des progrès majeurs en sciences et technologies qui influencent le quotidien de la population en général, mais surtout le système militaire avec des armes

plus puissantes, plus rapides, plus destructrices ; il y a toujours des interactions technologiques entre le militaire et le civil. La guerre, malheureusement, rend possible un certain développement industriel et économique qui permet à des compagnies et des gouvernements de s'enrichir ; et cette approche se prolonge même en temps de paix, où d'autres formes de rentabilité seraient possibles. Enfin, on peut constater que les peuples riverains des grands fleuves, des grands bassins d'eau, mais surtout des mers, ont un net avantage sur les pays intérieurs, coincés dans les montagnes, les déserts, et les forêts.

Le 16e siècle, comme le 19e plus tard, va réunir toutes ces conditions. Tous les pays qui ont exploité le Nouveau Monde, le Portugal, l'Espagne, la Hollande, la France, l'Angleterre… avaient un accès privilégié à l'océan Atlantique. Ils ont tous profité de progrès importants dans la construction navale, dans les instruments de navigation et dans la cartographie (des mers et des continents). Et beaucoup d'argent, gouvernemental et privé, a été investi pour financer ces nombreuses expéditions dirigées par des aventuriers-explorateurs. Ces investissements devaient rapporter ; on cherchait de l'or, de l'argent, d'autres métaux utiles comme le cuivre, le fer… ; mais il y avait aussi les épices, les denrées alimentaires, la soie et les tissus, le bois… ; les royautés, les nobles, les bourgeois, les marchands voulaient accroître leurs richesses et étendre leurs propriétés dans d'autres régions et surtout dans ces nouveaux continents. De nombreuses « Compagnies des Indes », orientales ou occidentales, furent créées avec des accords entre les pouvoirs royaux et les riches marchands. Pour l'Église, c'était une bonne occasion d'étendre le missionnariat et de poursuivre une politique de christianisation culturelle et universelle.

Le Moyen Âge européen avait conservé une conception du monde et de la géographie qui était plutôt en

retard sur celle de la civilisation arabe et musulmane ; on considérait que tous les continents formaient comme un bloc terrestre entièrement entouré d'eau. Pas étonnant alors que les navigateurs espéraient arriver aux Indes (au pluriel, si l'on pense aux divisions internes, mais surtout aux divers envahisseurs ou colonisateurs) en allant vers l'ouest dans l'Atlantique pour éviter les nombreux détours vers l'est. Depuis le face-à-face avec les continents américains, on a continué à appeler les autochtones de ces régions des « indiens ».

Le colonialisme

Rien n'est plus révélateur de l'esprit colonisateur au 16e siècle que les nombreuses justifications qu'on a élaborées pour conquérir et exploiter les Amériques. En bref, les habitants des Amériques ne sont que des sauvages (initialement les habitants de la forêt) ou des barbares, donc pas vraiment humains ; en conséquence, ils ne sont pas propriétaires de leurs territoires et de leurs ressources. Ce qui n'appartient à personne appartient à tout le monde ; les explorateurs n'ont qu'à arriver pour prendre possession de ces nouvelles richesses et se les partager.

Comme dans les siècles précédents, l'Église et la papauté ont appuyé les démarches militaires des rois. Les dominicains espagnols, Juan Gines de Sepulveda et Francisco de Vitoria, des théologiens, et aussi des humanistes de leur époque, échafaudaient même toute une théologie de la colonisation et du recours à la force où, une fois de plus, le Dieu-des-chrétiens est présenté comme un dieu guerrier. C'est un devoir d'étendre « la religion et la foi catholique » ; il faut « sauver des âmes » sur tous les continents ; les « indiens » sont des pécheurs puisqu'ils sont idolâtres et qu'ils pratiquent des sacrifices humains (on sait que certains *conquistadores* espagnols ont aussi sacrifié

une bonne partie des populations olmèque, aztèque et inca !) ; c'est Celui-qu'on-appelle-Dieu qui a lui-même condamné ces autochtones à une condition inférieure pour les punir, et il est donc acceptable de les traiter en esclaves. On peut faire une guerre juste et sainte si les autochtones s'opposent au commerce ou à la prédication de la « foi catholique ». Les rois, les empereurs, et même les papes, ont un droit de propriété et de souveraineté sur toute la terre.

Mais ces thèses extrêmes n'ont pas été appuyées par tous, même en Espagne ; en fait, tous les autochtones n'étaient pas traités avec les mêmes niveaux de violence et de contrainte. Certains colonisateurs dénonçaient les abus envers les populations locales. Une polémique est née à partir des écrits d'un autre dominicain espagnol, Bartolomé de Las Casas, considéré comme plus « humanitaire », qui défendait les autochtones ; les positions de Sepulveda étaient ouvertement critiquées. Malgré de timides lois, d'ailleurs peu appliquées, pour protéger les autochtones, les marchands et les propriétaires de plantations n'appréciaient guère ces restrictions. Et c'est ainsi que Las Casas aurait encouragé directement ou indirectement la traite des noirs d'Afrique pour remplacer les autochtones ; ce serait un aspect à vérifier ! L'Église, qui avait manifestement des intérêts dans tout le système colonial, était mal placée pour critiquer les colonisateurs et condamner explicitement l'esclavage.

L'esclavage

L'esclavage a toujours existé depuis la plus lointaine Antiquité jusqu'à aujourd'hui dans toutes les régions du monde et indépendamment des structures sociales. Il peut s'agir d'une classe sociale inférieure et sans avenir dont les enfants perpétueront le même statut, tout comme

les nobles se transmettent leurs privilèges par la descendance familiale. Mais l'esclavage est évidemment une conséquence des guerres ; une partie des vaincus n'est pas tuée, mais asservie aux vainqueurs. Comme l'esclave n'a plus de droits civils, alors il n'est plus vraiment un être humain. Il est alors comme un objet qui appartient à son propriétaire ; en conséquence, il peut être acheté, loué, vendu, prêté, tué et parfois affranchi. Dans les cas plus extrêmes, mais pas si rares, il est traité comme les animaux ; il travaille beaucoup et il mange peu ; quand il est épuisé, on le remplace. On peut aussi contrôler les naissances entre esclaves, soit pour les interdire, ou inversement, pour assurer une descendance d'esclaves.

Ce n'est pas nouveau de camoufler une réalité en modifiant le vocabulaire. Par exemple, au Moyen Âge, on ne parle pas d'esclavage, mais de servage, qui sera remplacé par le métayage et le fermage. Mais, concrètement, dans quelles conditions de pauvreté vivaient les paysans ? Les peuples colonisateurs d'Europe n'ont pas inventé l'esclavage. Si l'on part de l'Empire romain, il y avait déjà dans la Méditerranée un commerce des esclaves entre plusieurs régions côtières et même avec des régions en Asie, aux Indes, en Indonésie… Avec l'expansion de l'islamisme, les peuples arabes avaient un contrôle important sur le commerce des esclaves. Les royaumes catholiques ont donc enlevé aux Arabes ce même commerce. Quant à la traite des noirs d'Afrique, un commerce qui a été très florissant et bien organisé durant au moins trois siècles, il est à noter que l'esclavage était pratiqué en Afrique aussi par des noirs avant l'arrivée des blancs.

Plus près de nous, à la révolution américaine, les nordistes ont aboli l'esclavage, mais ce n'était peut-être pas pour des raisons humanistes ; avec la naissance d'une

révolution industrielle et capitaliste, les marchands préféraient avoir des ouvriers qu'ils pouvaient payer avec de très bas salaires.

Quant à l'Église, sa position n'a jamais été vraiment claire puisqu'elle a souvent été du côté des riches et du pouvoir politique. Déjà Paul de Tarse, et d'autres penseurs chrétiens par la suite, incitaient les esclaves à ne pas changer leur statut social ; pourquoi un « bon esclave » n'aurait-il pas un « bon maître » ? Les esclaves sont-ils plus pécheurs que leurs maîtres ? Les esclaves chrétiens appartiennent-ils tout simplement à leurs maîtres chrétiens ? Il me semble qu'il faut attendre le 20e siècle pour qu'une « Église des pauvres » dénonce l'esclavagisme.

Et toujours près de nous, avec la Déclaration des droits de l'homme à l'ONU, l'esclavage a-t-il vraiment disparu ? Ou existe-t-il encore sous différentes formes pernicieuses (on connaît la réponse) ? Alors, pourquoi les hommes ont-ils un tel besoin d'en asservir d'autres ?

Chapitre 10
Les conquêtes et le Portugal

Le Portugal et l'Espagne

L'indépendance du Portugal s'est faite progressivement, mais s'est réalisée assez rapidement au 12e siècle, contrairement aux autres royaumes de la péninsule ibérique qui donneront beaucoup plus tard, aux 19e et 20e siècles, l'Espagne actuelle. Il faut dire que le territoire portugais est petit par rapport à toute la péninsule, mais sa situation géographique au bord de l'océan lui a certainement permis de prendre de l'avance, par exemple au plan de la navigation, de l'exploration et des échanges commerciaux. Mais cette indépendance s'explique évidemment par la suite de conflits guerriers et d'alliances entre les divers royaumes de la péninsule.

Au 5e siècle, avec l'implosion de l'Empire romain, la péninsule ibérique est occupée par les Romains dans une modeste province, et par divers envahisseurs, les Suèves, les Wisigoths, les Vandales et les Alains.

Au 8e siècle, l'Empire musulman occupe un vaste territoire, l'Andalousie, couvrant presque toute la péninsule

à l'exception de la partie nord. Dès cette époque, la Reconquête (*Reconquista*) débute pour contrôler les anciens territoires chrétiens ; elle va durer cinq siècles. Les maures sont finalement repoussés vers la côte nord de l'Afrique ; ceux-ci, qui d'ailleurs venaient de l'ouest du Maghreb, d'abord christianisés sous l'Empire romain, puis islamisés sous l'Empire musulman, désignaient donc les musulmans qu'il fallait chasser de la péninsule ibérique. La Reconquête portugaise est là encore en avance sur la Reconquête espagnole, et elle a certainement eu une influence sur son indépendance. Les royaumes musulmans, les *taïfas*, sont remplacés par les royaumes chrétiens subdivisés en comtés et duchés. Le comté du Portugal acquiert son indépendance grâce à ses victoires militaires et à son alliance avec la Castille. Par le traité de Zamora, le roi Alphonse VII de Castille reconnaît Alphonse I comme roi du nouveau royaume du Portugal ; la démarche est aussi entérinée par le pape puisque les pouvoirs royal et ecclésiastique sont intimement liés. L'Église, d'ailleurs, encore influencée par des siècles de Croisades et de reconquête religieuse, s'est jointe aux expéditions militaires avec l'idée d'évangéliser les nouveaux territoires.

Avec Lisbonne comme nouvelle capitale, les prochains siècles jusqu'au 14e connaissent des développements majeurs en économie, en agriculture, en arts… Le début du 14e annonce de grandes crises sociales et économiques, causées par un conflit de succession et par une épidémie de peste où environ le tiers de la population va mourir. À la fin du 14e et au début du 15e vont commencer les grands voyages maritimes. Fait très étonnant et innovateur, le roi Jean I du Portugal va signer un traité avec l'Angleterre avec des objectifs militaires et commerciaux. Il faut mentionner que le Portugal va contrôler au début du 15e siècle la ville de Ceuta située sur la côte africaine presque en face de Gibraltar en

Andalousie ; cette ville est le lieu de transit pour le commerce des métaux précieux, des épices, et aussi des esclaves, mais elle est aussi un port d'attache pour les pirates. Comme on peut le deviner, le contrôle du détroit de Gibraltar permet un contrôle encore plus grand sur la navigation entre la Méditerranée et l'océan Atlantique, et donc sur les opérations militaires et commerciales.

L'exploration et le commerce

Ce passage, le détroit de Gibraltar, entre la Méditerranée et l'océan Atlantique est d'autant plus important que, géographiquement, il n'y a pas de passage entre la Méditerranée et la mer Rouge, et donc pas d'accès direct par mer vers le Moyen-Orient et l'Asie. Bien qu'un canal fût maintes fois construit et détruit à Suez dans l'Antiquité, il fut sérieusement détruit au 8e siècle pour arrêter l'expansion de l'islamisme ; il faut attendre au 19e siècle pour que naisse le canal de Suez. La même logique de contrôle s'applique encore ; celui qui contrôle ce canal maîtrise toute la navigation qui circule entre les deux plans d'eau.

On comprend mieux alors toute l'importance de la navigation dans l'océan Atlantique qui était obligée de contourner l'Afrique vers le sud pour aboutir dans l'océan Indien. Cela s'est fait progressivement ; il fallait oser dépasser le cap Bojador, frappé, semble-t-il, de superstitions ; et puis, en allant vers le sud, dépasser le cap Vert, découvrir les régions de la Guinée-Bissau, de la Sierra Leone, du fleuve Congo, de l'Angola, et enfin aller à la pointe sud et contourner le cap de Bonne Espérance pour remonter la côte est de l'Afrique pour découvrir le Mozambique et Madagascar. En continuant vers le nord-est, on aboutit à la péninsule arabique, aux golfes Persique

et d'Oman, et plus loin en Inde, en Thaïlande, et à toute l'Indonésie.

Tous ces voyages dans l'océan Atlantique ont permis de découvrir plusieurs îles et archipels (du nord au sud : Açores, Madère, Canaries, Arguin, Cap Vert, Ascension, Sao Tomé et Principé, Sainte-Hélène, Tristan da Cunha) ; plusieurs de ces îles servirent de postes de relais pour les ravitaillements, les échanges commerciaux, et aussi la traite des esclaves. Celle-ci existait bien avant le 16e siècle pour répondre à des « besoins locaux » ; l'envoi d'esclaves noirs d'Afrique vers les Amériques s'est développé au 16e siècle avec la découverte du « Nouveau Monde ». La papauté était d'ailleurs d'accord avec l'esclavage des païens.

C'est en allant davantage vers l'ouest que les navigateurs découvrirent les continents américains. On peut dire qu'au 15e siècle le Portugal avait comme objectif d'établir des postes d'échanges commerciaux. C'est au 16e siècle que la grande frénésie de la colonisation et de l'exploitation des nouveaux mondes a pris le dessus, surtout dans le contexte de la concurrence, en particulier avec son voisin immédiat, l'Espagne.

De la fin du 15e siècle jusqu'au début du 17e, quelque soixante navigateurs explorèrent les côtes des Amériques, de l'Afrique, de l'Asie du Sud. Au 15e seulement, il y eut une quarantaine de voyages d'exploration, dont une quinzaine vers les Amériques, environ cinq vers les îles de l'Atlantique ; les autres allèrent vers les côtes africaines et les Indes.

Si l'on examine de plus près les régions visitées aux Amériques, on constate que les Portugais se sont rendus en Amérique du Nord jusqu'au Labrador et Terre-Neuve, et en

Amérique du Sud, principalement en Amazonie et donc au Brésil où ils implanteront d'importantes colonies.

Le traité de Tordesillas

L'Espagne va s'intéresser aux Amériques avec un décalage d'au plus cinquante ans après le Portugal, et cela va évidemment créer des conflits dans les démarches de colonisation. Dès la fin du 15e siècle, le pape, en pleine autorité, fait passer un méridien imaginaire à l'ouest du cap Vert pour diviser les colonies, les portugaises à l'ouest, les espagnoles à l'est ; le traité de Tordesillas entre les deux pays confirme l'entente en déplaçant quelque peu le méridien. Ce ne sera pas la première fois, ni la dernière, que les pays colonisateurs considèrent qu'ils ont le droit de se partager le reste du monde. Au milieu du 16e, les deux pays vont effectuer un partage similaire aux Philippines.

Chapitre 11
Les conquêtes et l'Espagne

La géographie

L'Espagne comprend de nombreuses régions qui, selon les époques, seront des royaumes, des provinces, des duchés… Tout au nord, en allant de l'ouest vers l'est, on a la Galice, les Asturies, la Cantabrie, les Basques, la Navarre, l'Aragon et la Catalogne ; dessous et au centre le Léon et la Castille qui s'étendent du nord au sud ; la partie nord, plus pauvre, correspond à la Vieille-Castille, tandis que la partie sud correspond à la Nouvelle-Castille ; au sud, de l'ouest vers l'est, l'Estremadure qui longe la Castille, puis l'Andalousie, la Murcie et la Valence.

La Reconquête

La Reconquête (*Reconquista*) espagnole s'est terminée quelque 250 ans après celle du Portugal parce qu'il y avait encore une communauté musulmane confinée en Andalousie. Ce sont les rois catholiques qui délogèrent à la fin du 15^{e} siècle le dernier émir, Boabdil, qui occupait la ville de Grenade, et qui d'ailleurs y était né ; cet émirat

existait depuis le 13e siècle et était soumis aux royaumes d'Aragon et de Castille.

Le Nouveau Monde

L'esprit des conquérants, qui se multiplient au 16e siècle, en Espagne comme au Portugal, et aussi en d'autres pays, est facile à saisir si l'on regarde les noms qu'ils donnaient aux nouvelles terres découvertes. Pas besoin d'avoir une grande imagination, car les nouveaux territoires du « Nouveau Monde » étaient considérés comme une extension des pays d'origine, de leurs métropoles ou de leurs régions. Ces territoires n'appartenaient donc pas à leurs habitants autochtones, « indiens », sauvages ou païens. On comprend donc l'usage généralisé du mot « nouveau » : Nouveau-Mexique, Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse, Nouvelle-Hollande, Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Amsterdam, Nouvelle-Galice, Nouvelle-France, Nouvelle-Angleterre, Nouvelle-Calédonie, Nouvelle-Guinée, Nouvelle-Espagne, Nouvelle-Castille, Nouvelle-Orléans, Nouvelle-Russie, Nouvelle-Grenade…

Les *Conquistadores*

Le nom de Conquérants, ou *Conquistadores*, rappelle l'époque de la Reconquête où l'objectif militaire est fusionné à un objectif religieux ; comme les chevaliers des Croisades, les conquérants pensent qu'ils ont un devoir d'étendre la civilisation chrétienne. Cette vision romanesque, qui va influencer d'autres grands fondateurs, est d'ailleurs soutenue par des romanciers d'aventures où se mêlent des croyances plutôt mythiques (la fontaine de Jouvence, les Amazones, le Paradis terrestre, l'Eldorado, les cités de Cibola…). Mais il ne faut pas exagérer, car les objectifs sont avant tout mercantiles, et on veut trouver de l'or et s'enrichir.

Comme c'est souvent le cas, un surnombre de jeunes hommes crée des tensions sociales et de la violence ; c'est pourquoi ils sont souvent employés comme guerriers. Ces jeunes, plutôt pauvres, venaient des provinces sous-développées, comme l'Estremadure, la Castille, l'Andalousie et les Basques. Pour ceux-ci, sans accès à la noblesse ou au clergé, il restait l'armée ou, alternative nouvelle pour l'époque, la vie comme matelots pour découvrir des nouveaux mondes, surtout les Indes ; ils pouvaient ainsi relever des défis, éprouver leur courage de guerrier, et surtout se faire un nom en acquérant des richesses. Il faut dire que, parmi ces jeunes, il y avait de nouveaux bourgeois pressés d'accéder à des rangs supérieurs et de posséder des propriétés foncières dans leur pays et aussi à l'étranger. Des milliers d'hommes s'embarquèrent, pas seulement des Espagnols, mais aussi des Portugais, et des aventuriers-mercenaires venant de France, d'Italie, d'Allemagne… ; certains réussirent, souvent en utilisant la force et la ruse, d'autres échouèrent lamentablement.

Les motivations religieuses

Conquérir et évangéliser le Nouveau Monde, telle était la devise des rois et des papes. La papauté, comme si elle était déjà propriétaire des nouveaux continents, telles les « Indes » occidentales, les donnait aux rois pour que ceux-ci les exploitent et les christianisent. Mais l'on sait que cela s'est fait parfois dans la contrainte et la violence ; les missionnaires se sont comportés comme de véritables guerriers, brandissant la croix comme une épée. On sait que les conquêtes ont été désastreuses pour de grandes civilisations, comme les Aztèques et les Incas ; de manière générale, une très grande partie de la population autochtone a péri à cause des envahisseurs, du pillage, et aussi des maladies importées d'Europe.

L'influence de Christophe Colomb

Christophe Colomb a définitivement été un précurseur et un catalyseur dans ce vaste élan de colonisation, mais cela s'est fait en retard et sans véritable reconnaissance de ses bailleurs de fonds. Cela s'explique ; l'on est seulement au 15e siècle, vers 1475, et Colomb veut aller en Inde en se dirigeant vers l'ouest ; son projet n'a pas été facile puisqu'il a été d'abord refusé par le Portugal et l'Espagne. Ce n'est qu'à la fin du 15e qu'il est accepté par les rois d'Espagne. Il découvre les îles Canaries, puis les Antilles, Cuba et Saint-Domingue, les îles Lucayes et la Floride. Au bout de trois autres voyages, qui vont jusqu'au tout début du 16e, il a découvert l'Orénoque, l'isthme de Panama, la Jamaïque, le Honduras et le Costa Rica. Après tous ces voyages, Colomb pense encore qu'il est en Asie ; bref, la connaissance de la géographie est déficiente ; de leurs côtés, les rois sont déçus puisqu'ils s'attendaient, avec leurs besoins croissants de richesses, à voir arriver des bateaux remplis d'or et d'épices, mais Colomb arrive avec de nouveaux continents. L'Espagne va réagir avec un décalage. Colomb meurt malade, sans doute plein d'amertume, peu de temps après son retour.

Les conquêtes et les colonisations

L'Espagne va donc s'orienter vers l'Amérique centrale et l'Amérique du Nord, et ainsi éviter les conflits qu'elle connaît avec le Portugal au Brésil. Elle occupe la partie nord de l'Amérique du Sud, la mer des Antilles, la région du Mexique, ainsi que les régions au nord du Mexique en Amérique du Nord. La Terre-Ferme va désigner les régions du nord de l'Amérique du Sud et celles de l'Amérique centrale jusqu'à l'isthme de Panama, et elle deviendra la Nouvelle-Grenade. La Nouvelle-Espagne va désigner un vaste territoire regroupant certains États au nord du Mexique, le Mexique, l'Amérique centrale

jusqu'au Costa Rica ; elle comprend même au plan administratif les Philippines.

Les conquêtes espagnoles s'étendent du 16e siècle jusqu'au 18e, avec à leurs têtes plus de 25 navigateurs dont les plus importants sont Juan Ponce de León (Porto Rico), Diego Velázquez (Cuba) un ami de Colomb, Vasco Núñez de Balboa (Panama), Hernán Cortés (Mexique), Francisco Pizarro et Diego de Almagro (Pérou).

Les Espagnols vont aussi se rendre sur la côte ouest de l'Amérique du Nord dans l'océan Pacifique, en Indonésie (l'archipel des Moluques), à l'estuaire Rio de la Plata entre l'Argentine et l'Uruguay jusqu'au Paraguay.

Le système colonial

La colonisation espagnole s'inspire directement du système féodal en créant des Commandements, ou *Encomiendas* ; ce Commandement consiste en un territoire alloué par la royauté à un colonisateur qui peut en jouir sans en être le propriétaire. Celui-ci asservit les « indiens », qui sont aussi évangélisés et donc acculturés, pour s'occuper des plantations, de l'élevage, ou pour travailler dans les mines, surtout celles de l'or. En pratique, les autochtones étaient traités comme des esclaves ; certains abus ont été dénoncés pour adoucir à peine les mauvais traitements. Le servage, ou travail forcé, des autochtones n'était pas très différent de l'esclavage légal des noirs d'Afrique.

Chapitre 12
Les conquêtes d'autres pays

La Hollande

Dès la fin du 16e siècle, la Hollande devient un troisième colonisateur important qui d'ailleurs va faire la guerre au Portugal et à l'Espagne pour accaparer une partie de leurs possessions et de leurs commerces. Pour respecter l'époque, il faudrait plutôt parler des Provinces-Unies, pays formé à partir de plusieurs provinces des Pays-Bas, dans un contexte de révolution socio-religieuse protestante de type calviniste. Le développement des colonies va permettre un essor économique majeur de telle sorte que la Hollande va pouvoir concurrencer d'autres grandes puissances, comme l'Angleterre ou la France. Les colonisations vont se développer et s'étendre jusqu'au 18e siècle, et même au-delà ; ces expéditions visent à contrôler le commerce des épices, de denrées alimentaires, de tissus, de bois, de soies, de métaux, et évidemment d'armes et d'esclaves. Les nombreux bateaux de la Hollande vont se diriger vers les Amériques, et, en contournant l'Afrique, vers les pays de l'océan Indien et les territoires de l'Océanie ; ils iront jusqu'en Chine et au Japon, et même jusque dans

l'Arctique (l'archipel de Svalbard à l'extrémité nord de la Norvège et la Nouvelle-Zemble, ou Nouvelle-Terre, un archipel au nord de la Russie).

Les Hollandais vont donc installer des comptoirs commerciaux et militaires dans plusieurs régions du monde. En Amérique du Nord, il y a la Nouvelle-Amsterdam sur l'île de Manhattan qui deviendra New York au 17e siècle. En Amérique centrale, il y a dans les Antilles l'île de Saint-Martin et plusieurs îles des Petites Antilles au sud. En Amérique du Sud, au nord-est, une partie de la Guyane, qui finalement sera partagée avec la France et l'Angleterre ; en Amérique du Sud, où il y a des conflits avec l'Espagne, il y a des postes dans quelques États au sud-est (Bahia, Pernambouc, Paraiba do Norte, Sao Francisco). En Afrique, à l'ouest, il y a la Guinée (à ne pas confondre avec la Nouvelle-Guinée, au nord de l'Australie, qui sera disputée par plusieurs pays, dont la Hollande) ; puis, en contournant les caps de Bonne-Espérance et Horn, il y a Madagascar. À partir de l'océan Indien, il y a une importante colonisation en Inde, surtout sur la côte est de Coromandel, un pays qui sera, comme on le sait, très profondément colonisé aussi par la France et l'Angleterre ; plus au sud, l'île de Ceylan (le Sri Lanka) ; ensuite, il y a des postes en Insulinde (la Malaisie), un vaste archipel entre l'Asie et l'Océanie. Les Hollandais occupent même la côte nord-ouest de l'Australie pour fonder la Nouvelle-Hollande. Un missionnaire protestant, Tasman, va coloniser et christianiser une petite île au sud-est de l'Australie, qui sera nommée Tasmanie ; on aura là un bel exemple de mini-génocide par acculturation, évangélisation et déportation des autochtones qui n'ont pas survécu à de telles agressions.

La France

Comme on le sait, d'autres peuples ont visité les continents américains bien avant le 16e siècle, mais c'est seulement à partir de celui-ci que l'on a parlé de « découvertes » avec l'idée bien précise de coloniser ces territoires pour exploiter leurs richesses naturelles et asservir une main-d'œuvre locale. On peut penser que plusieurs pays d'Europe, ayant des bateaux de pêche, se sont rapprochés des côtes est des Amériques, comme celles de Terre-Neuve et du Labrador, mais ces voyages n'étaient sans doute pas conçus pour explorer les côtes et les terres intérieures. Il faut dire que les connaissances géographiques de l'époque étaient très imprécises par rapport aux possibles terres à l'ouest de l'Atlantique ; plus d'un explorateur recherchaient la route du Cathay (la Chine), décrite par Marco Polo, en allant vers l'ouest pour arriver directement en Asie.

Au 16e siècle, d'autres pays vont suivre l'exemple du Portugal, de l'Espagne et de la Hollande ; les deux plus importants sont la France et l'Angleterre qui vont être en guerre fréquemment parce qu'ils convoitent les mêmes régions. L'Angleterre va progressivement éliminer les Suédois, les Hollandais et les Français. La France va subir plusieurs échecs en raison de la résistance des Espagnols et des Portugais, mais surtout à cause de sa participation à plusieurs guerres en Europe, à des guerres de religion, à des guerres internes qui aboutiront finalement à la Révolution à la fin du 18e. Au 17e siècle, la Suède va elle aussi coloniser les Amériques (une Nouvelle-Suède !), mais sans grand succès ; la France va aussi tenter d'autres colonisations dans la région des Antilles, en Afrique et en Asie. Pour fuir l'oppression, surtout socio-religieuse, de nombreux émigrants (puritains, huguenots…) vont profiter de ces voyages pour s'installer sur les côtes est de l'Amérique du

Nord, de la Nouvelle-France jusqu'en Floride, et même sur celles de l'Amérique du Sud. Comme à l'habitude, des missionnaires très zélés (les récollets, les jésuites…) vont accompagner les explorateurs pour évangéliser les « sauvages » ; mais il y a une autre raison : les pays catholiques d'Europe désirent concurrencer le commerce des pays catholiques de la péninsule ibérique.

Dès la fin du 15e siècle, les italiens Caboto, au service de l'Angleterre, vont explorer les côtes est des Amériques. Au début du 16e, presque au même moment, Giovanni da Verrazano est envoyé par le roi de France pour explorer les côtes de Terre-Neuve à la Floride, avec l'espoir de trouver un passage vers l'océan Pacifique. Il accoste près de Cape Fear, puis aboutit dans la baie de Pamlico (en Caroline du Nord) où il pense avoir trouvé un accès vers l'océan à l'ouest ; c'est une erreur grave qui va couper l'Amérique du Nord en deux de part et d'autre d'un isthme qui n'existe pas. Il poursuit son voyage vers le nord jusqu'à la baie de New York, qu'il nomme Nouvelle-Angoulême, puis monte vers le Maine et Terre-Neuve.

C'est Jacques Cartier qui, vers le milieu du 16e siècle au service de la France, apporte le plus de précisions géographiques sur le Saint-Laurent, le golfe (et donc Terre-Neuve) et le fleuve ; il est le premier à décrire les territoires adjacents qu'il nomme Canada. En remontant le fleuve, il arrive à l'île d'Orléans devant Stadaconé qui deviendra au début du 17e la ville de Québec fondée par Samuel de Champlain ; il poursuit en barques jusque dans le lac Saint-Pierre pour aboutir à la bourgade iroquoienne du nom d'Hochelaga qu'il va renommer Mont Royal (pour devenir plus tard Montréal).

C'est au 17e siècle que la France connaît une certaine stabilité et adopte une politique coloniale avec le

Cardinal Richelieu sous Louis XIII, et plus tard avec le Cardinal Mazarin sous Louis XIV. L'homme-clef est Jean-Baptiste Colbert qui est le contrôleur général des finances de France. Celui-ci va créer plusieurs compagnies commerciales avec des objectifs colonialistes évidents : la Compagnie des Indes Orientales pour l'océan Indien, la Compagnie des Indes Occidentales pour les Amériques, et la Compagnie du Levant pour la Méditerranée et l'Empire ottoman. Il crée aussi des comptoirs à Pondichéry, au sud de l'Inde, et démarre le peuplement de la Nouvelle-France. La traite des noirs est toujours bien présente dans le commerce ; un certain « Code noir » définit le statut civil des enfants métissés aux Antilles. Ce Code a aussi un objectif protectionniste avec le « Principe de l'exclusif » où importations et exportations devaient rester à l'intérieur de la France ; cette approche commerciale ne faisait pas l'affaire des colonisateurs et des marchands qui soutinrent plus tard la Révolution ! La domination française du 17^{e} va couvrir toute la région du Saint-Laurent, excepté l'Acadie occupée par les Anglais, jusqu'au sud du Mississippi et celle de la Louisiane.

Au 18^{e} siècle, c'est la guerre entre l'Angleterre et la France qui d'ailleurs va perdre plusieurs de ses colonies.

L'Angleterre

Comme on l'a vu précédemment, l'Angleterre et la France se lancent dans les explorations colonisatrices à peu près à la même période. L'essor de l'Angleterre va toutefois se développer très fortement au 16^{e} siècle sous la dynastie des Tudor (de Henri VII à Élisabeth I) et prendre une avance considérable sur la France. L'Angleterre vient de terminer une guerre civile, les grandes épidémies de peste sont passées, l'organisation du travail s'oriente vers le capitalisme sous l'influence du protestantisme, et surtout

elle développe une imposante flotte maritime, marchande et militaire (avec de nouveaux canons !). Une fois encore, l'essor démographique vient supporter cette nouvelle suprématie. Il faut rappeler que plusieurs pays d'Europe de l'Ouest parcourent l'Atlantique au large de Terre-Neuve pour y faire de la pêche ; les bancs de poissons sont abondants, et à cette époque il y avait beaucoup de morue ; j'en déduis que plusieurs pays connaissaient déjà les côtes de l'est du Canada bien avant les conquêtes colonisatrices sur les terres elles-mêmes.

Si l'on revient sur les premiers explorateurs, c'est donc dès la fin du 15e siècle que Giovanni Caboto, au service de l'Angleterre, va arriver aux côtes du Labrador et de Terre-Neuve. Son fils, Sébastiano Caboto, de nationalité britannique, atteint au début du 16e siècle l'Hispaniola (Saint-Domingue - Haïti), Porto Rico et le Brésil ; puis, en pensant trouver une route vers l'archipel des Moluques en Indonésie, il aboutit plutôt au Rio de la Plata.

L'Angleterre a définitivement une politique coloniale très claire. Plusieurs navigateurs sont mandatés par les rois pour explorer les côtes est des Amériques, mais aussi en Afrique et en Asie. En Amérique du Nord, les explorateurs vont toutefois pousser leurs voyages davantage vers le nord-ouest, de la Nouvelle-Écosse (un nom significatif !) jusqu'à la baie d'Hudson (du nom de son explorateur), et même jusqu'au Groenland ; faut-il rappeler que la Compagnie de la Baie d'Hudson, fondée au 17e après la défaite de la France, qui va contrôler le commerce des fourrures, existe encore aujourd'hui ! La géographie nous rappelle les voyages de l'Angleterre : la terre de Baffin, la baie de Frobisher, le détroit de Davis…

Au début du 18e siècle, avec les traités d'Utrecht, l'Angleterre prend le contrôle de Gibraltar et accroît sa

domination sur plusieurs colonies françaises et espagnoles. La présence de l'Angleterre va jusqu'en Nouvelle-Zélande.

La colonisation de la côte est de l'Amérique du Nord, et au sud du Canada, n'a pas été un succès immédiat. La Nouvelle-Angleterre (à ne pas confondre avec la région du même nom fondée en Australie au 18e) se développe surtout à partir du 17e siècle ; elle comprend les États actuels du Maine, du New Hampshire, du Vermont, du Massachusetts, du Rhode Island et du Connecticut. Dans les faits, treize colonies, situées sur la côte est, vont s'opposer à la fin du 18e siècle au royaume de Grande-Bretagne ; cette guerre de sécession va donner naissance aux États-Unis d'Amérique. L'expression « Treize colonies » est d'ailleurs utilisée au traité de Paris ; elles comprenaient les États actuels du New Hampshire, du Massachusetts, de Rhode Island et du Connecticut, la Virginie, le Maryland, le Delaware, la Caroline du Nord et la Caroline du Sud, le New Jersey, New York, la Pennsylvanie et la Géorgie. D'autres États s'ajoutèrent ensuite, mais non sans conflit (entre le Nord et le Sud !).

Chapitre 13
Les réformes religieuses

La Réforme protestante et Martin Luther

Si l'on examine la Réforme protestante, on est frappé par son ampleur, par la rapidité avec laquelle elle s'est propagée en Europe, et par la violence des diverses guerres de religions qu'elle y a provoquées. Il est donc impossible que de tels changements furent causés par un seul homme, soit Martin Luther ; il semble évident que cette révolution religieuse correspondait à des besoins socio-politiques. Étant donné l'étroite symbiose entre la religion et la politique, ces changements religieux correspondaient donc à des besoins d'identité nationale et culturelle ; de plus, la religion était une affaire d'autorité, surtout avec sa hiérarchie papale située à Rome ; bien des pays refusaient cette autorité qui était souvent abusive et qui voulait contrôler les politiques des divers royaumes.

Martin Luther ne s'est donc pas levé un matin en se disant qu'il allait faire une réforme ; il a été un catalyseur et il y a eu des circonstances qu'il n'a pas tolérées. Il faut dire qu'il a eu le courage de soutenir ses idées contre l'Église

catholique et d'en assumer toutes les conséquences. Il me semble que cet homme devait avoir un tempérament plutôt bouillant et combatif. En réalité, plusieurs contemporains n'approuvaient pas les mœurs dans l'Église ; certains aidèrent au déploiement de la Réforme protestante (en actualisant leurs protestations !) ; d'autres restèrent dans l'Église pour la réformer de l'intérieur, ce qui a donné naissance à un vaste courant, souvent excessif, appelé Contre-Réforme ou Réforme catholique.

La naissance du protestantisme a lieu au cœur de l'Europe, en Allemagne avec Luther, puis dans la région ouest de la France, en Alsace et Lorraine, régions frontalières souvent en guerre, et en Suisse. Plusieurs contemporains de Martin Luther (mort en 1546 à 63 ans) jouent un rôle majeur dans le développement du protestantisme ; il y a des divergences importantes que Martin Luther n'approuve pas toujours, car certains le considèrent trop conservateur ! Mentionnons Martin Bucer (mort en 1551 à 60 ans) pour la France, Guillaume Farel (mort en 1565 à 76 ans) pour la France et la Suisse, Ulrich Zwingli (mort en 1531 à 47 ans) pour la Suisse, et, un peu plus tard, Jean Calvin (mort en 1564 à 55 ans) pour la France et la Suisse. Tous ces gens se connaissent, souvent très personnellement. Enfin, il ne faut pas oublier Érasme (Desiderius Erasmus Roterodamus) (mort en 1536 à 67 ans) qui a influencé de nombreux penseurs, religieux ou non, catholiques, protestants ou autres.

Je suis impressionné par la grande érudition de ces réformateurs ; ils connaissaient les penseurs de l'Antiquité, ceux des premiers siècles du christianisme, la théologie de Thomas d'Aquin et la démarche scolastique ; ils connaissaient donc les langues latine et grecque. Luther va même traduire toute la *Bible* en allemand, Calvin va systématiser toute la théologie protestante. Tous ces gens ont une

production littéraire très abondante. Ils réorganisent les églises, la liturgie, les manuels, la pratique religieuse des fidèles, le financement des églises, etc. Quant à Érasme, d'origine hollandaise, mais mort en Suisse, il est considéré comme un grand humaniste de son époque, car il communique avec tous les hommes de lettres et de sciences de son temps ; au plan religieux, il propose de suivre l'Évangile de près, il défend l'unité entre les Églises et la paix entre les pays ; par contre, je constate qu'il est souvent très proche des gens de royaume et de noblesse. Érasme me semble avoir influencé tout autant les réformateurs protestants que catholiques.

Pour comprendre la Réforme protestante, il faudrait analyser ce que plusieurs réformateurs désignaient comme le laxisme, ou la décadence des mœurs dans l'Église catholique, qui durait depuis plusieurs siècles, bref durant une bonne partie du Moyen âge. L'analyse serait plutôt longue ; on peut penser aux richesses de l'Église, ou de certaines églises, au faste monarchique des papes, au mariage des prêtres, aux comportements sexuels dans plusieurs communautés religieuses, aux visées politiques des papes, au cumul de charges ecclésiastiques pour en retirer un plus grand revenu, au manque de formation des membres du clergé, à la multiplication de mouvements sectaires ou hérétiques, etc. On peut penser surtout à un éloignement honteux des fondements de l'Église chrétienne des premiers siècles.

On peut mieux saisir tous ces abus dans l'Église en examinant les textes du concile de Trente que je verrai plus loin, mais dans l'immédiat voyons ce qui a déclenché chez Luther des réactions aussi vives après, sans doute, plusieurs années de frustrations.

Martin Luther est allemand, c'est un moine augustin (il y aurait tant à dire sur l'influence d'Augustin et le thème du « salut » !), c'est un prédicateur, un théologien et un professeur d'université en philosophie, en théologie et en études bibliques. Mais Luther, comme Calvin plus tard, est un tempérament angoissé par le sens de la vie et de la mort, par la vaste question du salut et de ce-qu'on-appelle-la-foi ; il a une vision pessimiste, négative, souffrante de l'existence humaine, avec une théologie de la Croix. On comprend mieux pourquoi Érasme, plus positif et optimiste, a refusé de le suivre et est resté catholique. Luther a soif de perfection, mais il constate que la vie monastique ne lui permet pas d'atteindre cet objectif. Je pense qu'il y a là une dimension psychologique très importante, car plusieurs réformateurs vont se marier et avoir des enfants ; Luther va d'ailleurs se marier avec l'ex-nonne Catherine de Bora avec qui il aura six enfants.

Avec l'expansion du protestantisme, plusieurs personnes imiteront cette démarche en quittant les diverses communautés religieuses. Il ne faut pas oublier que l'on est au 16^{e} siècle et que ces réformateurs ne pouvaient pas vraiment imaginer un État laïque ; en conséquence, même si les exigences spirituelles sont désormais les mêmes pour les membres du clergé que pour les laïcs, la chasteté demeure une valeur morale autant pour les prêtres que pour les gens mariés. Les réformes sociales sont toujours très progressives ! Du côté catholique, les réformateurs vont proposer encore plus de sévérité, plus de dénégation du corps et de la sexualité dans les monastères. Ainsi donc, le mariage des prêtres est depuis ce temps une différence majeure entre le catholicisme et le protestantisme ; pourtant, notre siècle actuel suggère la nécessité d'une autre réforme.

Tout part du monnayage, ou marchandage, des indulgences accordées par le pape pour être sauvé, c'est-à-dire pour ne pas aller en enfer ; cette garantie de salut s'appliquait aux vivants, mais pouvait aussi être efficace pour les âmes du purgatoire. Il faut dire que cette pratique de vente des indulgences par l'Église avait déjà commencé quelques siècles auparavant pour financer les Croisades. Mais ici, le but était de permettre la construction de la basilique de Saint-Pierre de Rome, un très vaste projet pour remplacer la première construite sous Constantin ; la construction de la première avait pris peut-être 30 ans tandis que la seconde prendra quelque 120 ans. Luther s'est publiquement querellé à coup de « thèses » avec un moine dominicain et bon vendeur, Johann Tetzel, qui faisait un lien direct entre l'achat d'indulgences et la montée au ciel.

La position de Luther est claire : le monnayage du salut est un véritable scandale. L'homme est naturellement pécheur, son salut repose sur la réception gratuite d'un don de Celui-qu'on-appelle-Dieu qu'il peut obtenir par une profonde repentance et par ce-qu'on-appelle-la-foi en Jésus Christ comme le véritable Messie, sans passer par l'intermédiaire de l'Église. L'approche est donc très biblique et très personnelle. Luther défie donc ouvertement l'autorité papale ; il redéfinit la réalité ecclésiale ; il abroge plusieurs sacrements et réoriente même celui de l'eucharistie. Je ne veux pas oublier de mentionner que Luther a eu une position assez dure envers les Juifs parce qu'ils avaient refusé le Christ ; cette argumentation n'était pas nouvelle, mais elle a nourri encore davantage un courant antijudaïste.

Luther en arrive donc à publier ses *Quatre-Vingt-Quinze Thèses* dont la virulence a certainement produit comme une immense explosion accompagnée d'une profonde onde de choc dans le milieu ecclésiastique, dans celui des royaumes, et aussi dans la société en général. La

papauté rétorque par « bulle » et excommunication ; ses écrits sont brûlés et leur lecture interdite, mais Luther ne se gêne pas pour brûler la « bulle » et le Droit canonique. Il est finalement convoqué par le roi et mis au ban de l'Empire (une condamnation à mort !), mais de nombreux appuis vont le protéger et le soustraire aux diverses menaces.

Il est difficile de résumer ces 95 thèses, mais je vais tenter d'en décrire la teneur générale. Comme on peut le prévoir, Luther va montrer combien il est ridicule de vouloir se sauver avec de l'argent. Comme l'homme est pécheur, c'est durant toute la vie entière qu'il faut faire pénitence. La liberté du pape se limite à sa fonction de représentant de Celui-qu'on-appelle-Dieu déterminée par la tradition apostolique ; autrement dit, le pape ne peut pas personnellement recourir à la vente d'indulgences pour pardonner des fautes. La pénitence s'applique aux vivants et non aux morts qui seraient dans un purgatoire ; on ignore en fait comment un tel purgatoire fonctionne. Il est tout simplement inconcevable que l'achat d'indulgences puisse délivrer un homme de toutes les peines qu'il a commises durant toute sa vie. La rémission des péchés repose sur une contrition parfaite qui n'a aucun rapport avec les indulgences. La vraie contrition doit se traduire par des œuvres de miséricorde, en aidant les pauvres, les nécessiteux et autres indigents ; mais le premier devoir du chrétien est d'utiliser son argent pour les besoins essentiels de sa maison, car le superflu pourra servir aux œuvres de charité. En achetant des indulgences, l'argent pourrit l'âme et éloigne de ce-que-l'on-appelle-la-foi chrétienne. La construction de la basilique de Saint-Pierre n'est pas un objectif prioritaire ou essentiel, et même le pape pourrait utiliser ses propres richesses, mais encore mieux, il pourrait distribuer toutes ses richesses à ceux-là même qui achètent des indulgences et ainsi s'appauvrissent davantage.

L'essentiel est donc dans l'Évangile qu'il faut prêcher, car les sermons servent exagérément à la vente d'indulgences. Les trésors de l'Église ne sont pas d'ordre matériel ; ils sont plutôt, grâce aux mérites du Christ, du côté des pauvres. C'est définitivement une aberration que le pape excommunie ceux qui machinent contre ses indulgences ; il devrait plutôt s'inspirer des actes de saint Pierre. Et belle dénonciation de l'égarement militaire de la papauté, avec la thèse 79 : « Dire que la croix ornée des armes du Pape égale la croix du Christ, c'est un blasphème. » Et terminons avec les deux dernières thèses : « Il faut exhorter les chrétiens à s'appliquer à suivre Christ leur chef à travers les peines, la mort et l'enfer. Et à entrer au ciel par beaucoup de tribulations plutôt que de se reposer sur la sécurité d'une fausse paix. »

La Réforme protestante et Jean Calvin

Jean Calvin, ou Jehan Cauvin, est environ 20 ans plus vieux que Martin Luther ; quand il adhère à sa doctrine, celle-ci est déjà en place dans plusieurs régions, comme en Suisse. Comme Luther, c'est un théologien et un exégète qui connaît les grands penseurs de l'Antiquité au Moyen âge ; c'est un homme de lettres qui connaît les courants humanistes de son époque ; et c'est un polémiste qui écrit de nombreux sermons et pamphlets en langue française et qui dénonce l'Église catholique et son système des indulgences, avec par exemple son *Traité des scandales*. Comme Luther, il va se marier avec une certaine Idelette de Bure. De plus, il est un grand travailleur et un bon organisateur ; ses études en droits vont certainement lui servir pour systématiser la théologie « protestante », ce que Luther n'a pas vraiment fait. Il va devenir un chef religieux, considéré par plusieurs comme trop sévère (il va faire condamner au bûcher un certain Michel Servet), ce qui provoquera des divergences internes ou des réactions

sectaires (il faudrait étudier les divers courants : évangélistes, presbytériens, nicodémites, anabaptistes, libertins…).

C'est avec son œuvre, l'*Institution de la religion chrétienne*, écrite en latin, puis en français, qu'il expose sa théologie sur la grâce et le salut, sur les sacrements, surtout celui de l'eucharistie (le sacrement de la cène), sur la liturgie et sur la pratique religieuse dans le quotidien. Mais Jean Calvin, qui connaît bien Augustin, développe toute une théologie de la prédestination. J'ai beaucoup de difficulté à imaginer que l'on ait pu se quereller, et même se battre, pour des questions théologiques où la raison humaine est bien limitée ; il faut dire que l'eucharistie est au cœur de ce-qu'on-appelle-la-foi chrétienne depuis l'Église primitive. Alors on invente de nouveaux mots : salut supralapsaire ou infralapsaire (Celui-que-l'on-appelle-Dieu a décidé de sauver certains hommes avant ou après la chute originelle !), présence par transsubstantiation (position catholique où la substance du pain et du vin est remplacée par celle du corps et du sang du Christ) ou consubstantiation (position protestante où la substance du pain et du vin coexiste avec celle du corps et du sang)… Que veulent dire ces mots ? Que veut dire le mot « substance » ?

La spiritualité de Calvin, comme celle de Luther, est noire et pessimiste ; pour être sauvé de la chute originelle, il faut être convaincu de l'être par Celui-qu'on-appelle-Dieu. Si ces grands réformateurs avaient connu la théorie de l'évolution, comment auraient-ils réagi ? Même Charles Darwin au 19^{e} siècle a longuement hésité à faire un quelconque lien entre ses découvertes scientifiques et ses croyances religieuses ! Ce mythe du paradis et de la chute originelle a faussé tellement de louables réflexions philosophiques et théologiques !

Certains historiens pensent que Calvin a rencontré Ignace de Loyola, le fondateur des jésuites ; si c'est le cas, c'est un peu amusant, car on a là deux mouvements opposés qui ont la même devise sur « La gloire de Dieu ». Chose certaine, il a rencontré en France et en Suisse Guillaume Farel, lui aussi très rigoriste, Martin Bucer et sans doute Ulrich Zwingli, qui l'ont aidé à implanter les communautés protestantes. Sur un fond de guerres constantes de religion, ces réformateurs ont des positions parfois divergentes ; Zwingli d'ailleurs meurt dans une guerre entre catholiques et protestants en Suisse. Bucer, œuvrant surtout à Strasbourg dans le nord-est de la France qui appartient alors à L'Empire germanique favorable aux huguenots (calvinistes), est le plus positif, comme Érasme, car il avait comme objectif d'unir tous les chrétiens ; il fut donc comme un initiateur d'un mouvement « œcuménique » (un terme du 20^{e} siècle !). Il termina toutefois sa vie en Angleterre où la réforme religieuse prenait un autre tournant.

L'Église calviniste et évangéliste va être persécutée et pourchassée pendant au moins deux siècles ; elle va avoir ses fidèles morts aux bûchers et ses martyrs. Comme cette Église s'est déployée en Allemagne, en France (les huguenots), en Angleterre (les puritains), en Écosse, en Hollande (les gueux), en Hongrie, en Pologne… plusieurs membres vont fuir les persécutions et émigrer en particulier vers les futurs États-Unis d'Amérique. Ces nouveaux arrivants ont une nouvelle conception de la société ; ils croient à une organisation à partir de la base, à l'inverse de la pyramide si largement répandue ; ils vont influencer l'organisation du travail et de l'argent ; ils croient à l'égalité de tous, même du clergé ; ils croient à la liberté religieuse. Ils vont même influencer la Révolution en France. Martin Luther aurait-il pu imaginer jusqu'où irait son influence !

La Réforme en Angleterre

En Angleterre, comme en France, la religion est intimement liée à l'État, mais depuis le Moyen âge les conflits avec l'autorité papale sont nombreux ; il y a pour ces pays une profonde tradition de désobéissance au pape. C'est pourquoi, à mon avis, l'entrée du protestantisme en Angleterre suit la même démarche que dans certains pays d'Europe ; la rivalité avec des pays traditionnellement catholiques et le besoin socio-politique d'une identité patriotique distincte incitent les réfractaires à suivre les grands courants réformateurs.

Bien que les doctrines de Luther et de Calvin aient déjà pénétré les régions de l'Angleterre dès le début du 16e siècle, l'implantation de la religion protestante n'évolue pas en fonction des grandes questions théologiques qui ont animé plutôt violemment plusieurs pays d'Europe, mais elle va suivre de manière plutôt chaotique l'humeur des rois, surtout d'Henri VIII.

Malgré des abus évidents dans l'Église catholique, Henri VII, et même son fils Henri VIII au début de son règne, sont des défenseurs de l'orthodoxie catholique. Comme on le sait, ce sont les décisions d'un homme, assez fougueux et parfois violent, le roi Henri VIII, qui vont orienter l'histoire de la religion en Angleterre ; cela montre très clairement comment l'histoire des religions est finalement beaucoup plus près de la politique que de la spiritualité. Ce roi désire un fils comme descendant avec sa première épouse, Catherine d'Aragon ; comme il n'y arrive pas, le roi souhaite divorcer et se remarier avec sa seconde passion, Anne Boleyn, qui sera plus tard exécutée (l'histoire des quatre épouses suivantes n'est guère plus drôle !). La demande qu'il fait auprès du pape déclenche de longues controverses et est finalement refusée ; Henri VIII

décide alors de se détacher de l'autorité du pape et d'être lui-même le chef de l'Église d'Angleterre. C'est la naissance du courant religieux anglicaniste qui va avoir un impact sur les relations politiques avec les autres pays. Des monastères sont fermés et des biens ecclésiastiques sont saisis, tandis que se poursuivent les persécutions contre les partisans de la Réforme luthérienne.

Il faut attendre le successeur, Édouard VI, pour observer une ouverture envers les courants réformistes, et plus particulièrement le calvinisme. Comme dans le protestantisme en général, les sacrements sont réduits au baptême et à l'eucharistie, les prêtres peuvent se marier, la liturgie est modifiée en interdisant le culte des images et des saints. Avec la reine suivante, Marie I, qui veut revenir au catholicisme, l'Angleterre plonge à nouveau dans une période de persécutions sanglantes des protestants considérés comme des hérétiques ; le courant calviniste a à nouveau des martyrs ! Les relations vont se stabiliser entre les catholiques et les protestants sous la prochaine reine, Élisabeth I, qui veut avant tout maintenir l'unité du pays. Elle est gouverneure de l'Église anglicane qui refuse la papauté ; elle peut nommer les évêques, mais les sacrements et la doctrine relèvent du clergé. Elle est finalement excommuniée par le pape, mais de son côté elle saisit par expropriation tous les biens de l'Église. Par ailleurs, en Écosse, une branche presbytérienne, qui ne veut pas se soumettre aux évêques, va se développer parallèlement.

Au plan religieux, l'uniformité des courants protestants se fait autour d'un « Prayer Book » qui contient « Trente-neuf articles de religion » et qui détermine la base commune de la religion anglicane.

Le règne de la Maison des Stuart, qui suivit celui de la Maison des Tudor au 17e siècle jusqu'au début du 18e, a connu lui aussi des bains de sang, des guerres de religion, entre groupes protestants différents, entre protestants et catholiques, et des guerres civiles impliquant l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. L'Irlande catholique va être soumise par la force militaire ; les gens vont perdre leurs terres, des nobles vont fuir, des populations vont émigrer vers l'Europe ou les colonies en Amérique.

Je ne suis pas surpris qu'il y ait eu au 20e siècle autant de conflits politico-religieux dans ces pays ; je pense qu'il existe une mémoire collective qui se transmet durant des siècles et qui maintient la rancune, la vengeance et la méfiance. Le parcours pour arriver au pardon et à de nouvelles collaborations est parfois très long, au point qu'il paraît souvent impossible à atteindre.

La Réforme en France

Comme on l'a vu avec l'Angleterre, la France a aussi une tradition de désobéissance envers la papauté. L'Église française, gallicane ou gauloise, se considère indépendante de l'autorité papale ; celle-ci a une certaine primauté spirituelle, mais qui est limitée dans le domaine pratique des juridictions. En effet, ce gallicanisme a un double aspect : d'une part, l'Église étant en partie soumise au royaume, c'est celui-ci qui garde le contrôle sur la nomination des évêques ; d'autre part, les évêques, bien nationalistes, considèrent que les décisions prises en concile prédominent sur celles du pape. L'histoire de France comporte à partir du 15e siècle jusqu'au 19e des gestes politiques pour affirmer le gallicanisme de son Église, et ceux-ci viennent autant du pouvoir royal que de l'assemblée des évêques. Bien que l'Église gallicane ne désire pas être schismatique, il est intéressant de remarquer

que plusieurs points de sa doctrine se rapprochent de celle du protestantisme ! On sait que l'évêque Jacques-Bénigne Bossuet, écrivain et grand orateur, a joué un rôle très important au 17e dans l'implantation d'une Église gallicane, tout en luttant contre le protestantisme ; il y a donc là un certain paradoxe.

Le courant janséniste lui-même, dont les motivations sont plutôt complexes, va appuyer le gallicanisme tout en critiquant l'Église catholique et les jésuites ; autre paradoxe ! Cette culture d'indépendance religieuse va certes influencer la Révolution à la fin du 18e où le clergé va recevoir un statut civil et s'intégrer à un fonctionnariat de l'État. Les membres du clergé devront choisir, encore dans la violence, entre accepter (les « jureurs ») ou refuser (les « réfractaires ») un serment de fidélité envers la République. Je suis toujours étonné de voir comment la religion, et son parallèle, la laïcité, provoquent tant de violences et de guerres.

L'attitude gallicane, une attitude de liberté et d'indépendance, n'a pas pour autant favorisé l'expansion du protestantisme en France. Il faut dire que le gallicanisme et l'anglicanisme confirment une profonde divergence culturelle entre la France et l'Angleterre depuis la fin de la Guerre de Cent Ans au 15e siècle. L'influence du calvinisme en France est donc limitée, et cela va dégénérer encore en guerres de religion, tout comme en Angleterre, en Écosse, en Suisse. La Réforme va ainsi déclencher en France une véritable guerre civile centrée sur la persécution des protestants français qui vont recevoir l'appellation d'origine plutôt confuse d'huguenots (ensuite les « religionnaires »). L'édit de Nantes à la fin du 16e va autoriser le culte religieux des « réformés », mais il est révoqué par Louis XIV à la fin du 17e. Les huguenots sont alors à nouveau persécutés par des troupes royales, les

« dragonnades », et forcés de se convertir. Les « dragons » désignaient ces chevaliers du roi parce qu'ils avaient, semble-t-il, comme symbole un dragon sur leur étendard. Les huguenots, par centaines de milliers, vont quitter le territoire français et émigrer. Les guerres de religion reprendront même aux 17e et 18e siècles.

Chapitre 14
La Contre-Réforme catholique

Le laxisme dans l'Église

Parler du laxisme dans l'Église n'est pas facile, car depuis des siècles celle-ci avait un rôle politique important ; elle influençait fortement les décisions dans les royaumes ; elle avait son armée ou ses vassaux, elle faisait la guerre et voyait donc à son financement ; elle voulait donc accumuler des richesses, influencer les nominations à des postes stratégiques. L'Église marchandait les sacrements et, comme on le sait, les indulgences basées sur une théologie de la peur de l'enfer. Les membres du clergé dans le haut de la pyramide ecclésiastique cumulaient les charges pour recevoir plus d'argent. Les papes et les évêques vivaient comme des monarques.

Quant au clergé dans le bas de la pyramide, on sait qu'il y avait peu de formation ; la religion pouvait se résumer à des pratiques superstitieuses où, comme l'Histoire nous l'a appris, on croyait (ou on voulait faire croire) à la sorcellerie. Il ne faut pas penser que ce laxisme a été dénoncé uniquement par ces réformateurs qui ont

provoqué ce courant désormais appelé protestantisme ; plusieurs chrétiens et hommes du clergé ont critiqué l'Église de l'intérieur. La Réforme a suscité une volonté de transformations à l'intérieur de l'Église. Si l'Église hiérarchique a alors durci ses positions pour entrer dans une ère de luttes violentes, à la fois militaires, théologiques et dogmatiques contre le protestantisme, par contre d'autres hommes ont tenté de réformer l'Église par un retour aux sources de l'Évangile. Ces changements majeurs dans la société ont été possibles à cause de l'influence de ceux qu'on a appelé des humanistes ; ceux-ci critiquaient bien plus que la religion, ils voulaient retrouver la liberté de penser et de créer, ils voulaient connaître les divers courants intellectuels, en philosophie, en théologie, en lettres, en sciences, et pas seulement en Occident, mais aussi en d'autres grandes régions du monde. On peut comprendre pourquoi l'Église a mal perçu ces humanistes qui justifiaient toutes les critiques sur l'Église et qui paraissaient si proches du protestantisme.

L'influence des humanistes

Érasme, comme représentant important du courant humaniste, était très instruit comme Luther et Calvin ; lui aussi, théologien, chanoine et prêtre, a traduit le *Nouveau Testament* du grec au latin. Il est probable qu'il soit arrivé aux mêmes conclusions que ceux-là quant à la qualité de la traduction de la *Bible*. Il est donc compréhensible que les défenseurs de l'orthodoxie catholique, en l'occurrence les rois catholiques d'Espagne, l'aient associé faussement au courant protestant et qu'ils l'aient perçu comme ayant une influence négative sur les réformateurs du Carmel pourtant catholiques. L'objectif était pourtant simple : la *Bible* ne devait pas être réservée aux gens instruits de la hiérarchie cléricale, mais elle devait être connue du peuple ordinaire, et pour cela elle devait pouvoir être lue par le peuple dans

sa langue locale (langue vernaculaire). Érasme s'éloigne pourtant du protestantisme, surtout du calvinisme, dans la mesure où il défend complètement le libre-arbitre de la conscience humaine.

Ils sont rares les réformateurs, spirituels ou autres, qui ne provoquent pas de violences sociales. Même Gandhi, qu'on a souvent présenté comme un non-violent, a lui-même provoqué de la violence dans ses décisions et ses manifestations politiques. À vrai dire, je ne connais qu'un seul homme qui a seulement proposé une révolution morale des comportements humains sans faire de politique, c'est cet Homme-là, Jésus le Nazaréen, et pour cette raison suffisante, je l'admire. Ainsi, Érasme, qui fut un conseiller proche de Charles Quint, empereur de l'Empire germanique, avait un émule, Alfonso de Valdés, qui justifia une des nombreuses guerres en Italie au début du 16e siècle contre son rival François I de la dynastie française des Capétiens. La guerre dérapa à Rome alors qu'une grande partie de l'armée, alors luthérienne et opposée au catholicisme, faillit détruire complètement la ville ainsi que les habitations de la papauté.

Érasme propose donc un retour à la piété intérieure, à la connaissance de Celui-qu'on-appelle-Dieu par le recueillement (l'oraison), et à une lecture de la *Bible*, avec la plus grande liberté personnelle, hors des contraintes de l'Église officielle. L'association entre Érasme et le protestantisme n'est pas sans fondement dans les faits, car comment quelqu'un peut-il contrôler toute son influence et surtout toutes les interprétations de sa pensée ? En Espagne, Philippe II, grand défenseur de la Contre-Réforme, n'hésite pas à lancer l'Inquisition espagnole contre des protestants « érasmistes » et « illuminés » qui mettent en péril l'unité nationale.

Dans la seconde moitié du 16e siècle, Fray Luis de Léon, un humaniste espagnol, écrivain et poète, est associé aux « érasmistes » qui sont poursuivis par l'Inquisition espagnole. Luis de Léon est un passionné de spiritualité et de théologie qui devient moine chez les augustins. Peut-on comprendre aujourd'hui que des ordres monastiques se mettent en guerre à propos de l'interprétation de la *Bible* ? Car Luis a aussi traduit la *Bible*, et deux clans, augustins et dominicains, s'opposent sur la traduction de la *Vulgate* (version latine initiale de la *Bible* aux 4e - 5e siècles) ! Peut-on deviner que le respect de certains textes soit interprété comme une sympathie pour les Juifs, déjà très mal perçus en Espagne ? Luis passe devant l'Inquisition et est emprisonné ; il sera libéré quelque cinq ans plus tard ! On voit donc que la *Bible* appartient aux élites cléricales et intellectuelles ; et l'Église n'aime pas ceux qui cherchent la vérité à travers une *Bible* plus près de ses sources originelles.

Une réforme de l'intérieur

Quelques chrétiens, qui sont conscients des faiblesses de leur Église, vont tenter de la réformer de l'intérieur ; certains auront un impact important sur la société. Voyons brièvement quelques-uns de ces réformateurs.

François de Sales, un homme instruit avec une formation d'avocat, est évêque dans un diocèse de Savoie. La Savoie, qui est une région plutôt paysanne et pauvre, est juste à l'ouest de la frontière de la Suisse où le calvinisme est déjà en expansion ; elle a fortement résisté à la Réforme protestante. Il propose une spiritualité basée sur la vie intérieure et ses écrits spirituels sont en langue française ; la sainteté est accessible à tous, même aux gens mariés ! Il fonde l'Ordre de la Visitation avec l'aide de Jeanne de

Chantal, veuve du Baron de Chantal, avec qui elle a eu six enfants ; il s'agit d'une congrégation seulement féminine ! Je ne peux pas m'empêcher ici de repenser à un stéréotype des sexes qui est présent à travers toute l'Histoire : les hommes sont dans l'action, la politique et la guerre, les femmes sont dans la maison, les enfants et la piété. Souvent, on incite plus les femmes dans les communautés religieuses à être des contemplatives. Mais ici les visitandines sont actives, elles visitent les pauvres et les malades ; de plus, l'ordre accepte les femmes de toutes conditions, âgées, handicapées… François de Sales remplit aussi des missions diplomatiques ; il va se rendre à Paris et rencontrer le cardinal Richelieu à propos de l'abbesse Angélique Arnaud et du courant janséniste à Port-Royal.

Vincent de Paul, un prêtre français, a été un grand modèle de charité puisqu'il a été aumônier auprès de galériens, et qu'il s'est occupé d'enfants abandonnés et de pauvres des campagnes. Encore aujourd'hui les comptoirs de Saint-Vincent-de-Paul ont comme objectif de recycler surtout des vêtements pour les revendre à bas prix ; cela fait penser aux Chiffonniers d'Emmaüs créés par l'abbé Pierre en France. Par ailleurs, Vincent de Paul avait aussi ses entrées à la cour du royaume de France. Il fonde deux sociétés, la Congrégation de la Mission (Société des Prêtres de la Mission) et la Compagnie des Filles de la Charité, souvent connues comme les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Les membres de la Congrégation de la Mission, appelés lazaristes (la maison-mère était à Saint-Lazare), ont un objectif apostolique surtout auprès des pauvres ; la Compagnie des Filles de la Charité, pour une fois non emmurée dans un monastère, s'occupait principalement des pauvres et des malades.

Les Théatins (Théate étant le nom latin de la ville et de la région de Chieti en Italie) forment un Ordre de clercs

réguliers fondé par Gaétan de Thiene, qui a participé à la fondation de l'Oratoire de l'Amour Divin, et Pietro Carafa, évêque de Chieti et futur pape Paul IV. Leur objectif est de fournir aux membres du clergé une meilleure formation.

L'Oratoire de l'Amour Divin (Confédération des oratoriens) est fondé par Philippe Néri. Cette société regroupe des prêtres séculiers qui ne prononcent pas de vœux et qui vivent en communauté ; l'objectif est apostolique et est centré sur la prédication et l'enseignement.

La Société Française de l'Oratoire de Jésus (à ne pas confondre avec la précédente) est fondée à Paris par Pierre de Bérulle qui deviendra cardinal. La « spiritualité bérullienne » est reconnue comme un courant important de spiritualité en France ; Pierre de Bérulle a écrit de nombreux ouvrages portant surtout sur le thème du « Verbe incarné » et la vie de Jésus. Son influence a suscité la naissance de plusieurs communautés religieuses. Pierre de Bérulle, qui a été formé auprès des jésuites, a introduit en France au début du 17e siècle les carmélites réformées, avec l'aide de sa cousine Barbe Jeanne Avrillot, épouse de Pierre Acarie, qui prendra le nom de Marie de l'Incarnation comme carmélite après le décès de son mari. Pierre de Bérulle a joué en plus un rôle important en politique, comme conseiller et conciliateur entre divers royaumes d'Europe.

Les Somasques sont les membres d'une congrégation de clercs réguliers (de la ville de Somasque en Italie) fondée par Jérôme Émilien ; l'objectif ici, inspiré par la compassion, est d'éduquer les jeunes, surtout ceux qui sont orphelins ou abandonnés.

Les Barnabites (œuvrant à partir du cloître de Saint-Barnabé) constituent un Ordre religieux fondé par Antoine-

Marie Zaccaria, un médecin devenu prêtre, lui aussi amoureux des pauvres. Les Clercs réguliers de Saint-Paul prononcent des vœux, mais vivent « dans le monde » en adoptant un mode de vie simple, une douce dénonciation par l'exemple de certains excès de l'Église hiérarchique ; ils voient donc à toutes les fonctions de la vie paroissiale. Sont également fondés une branche féminine, les Sœurs de Saint-Paul, et les Oblats de Saint-Paul conçus pour les gens mariés. Sur ce dernier point, je me demande bien comment pouvait fonctionner cette oblature, habituellement conçue pour les communautés monastiques !

On pourrait poursuivre ici avec une longue liste de communautés et d'ordres religieux, où parfois les laïcs étaient impliqués, qui furent créés à partir du 16e siècle pour renouveler l'Église de l'intérieur. Chose certaine, la Réforme a eu un impact plutôt positif sur la nécessité de réformes, même si malheureusement ces changements se firent dans les conflits, les violences et les guerres. Malgré le fait que ces nouvelles communautés religieuses étaient approuvées par la papauté, on peut dire que plusieurs exprimaient un réel retour aux sources de l'Évangile chrétien, et en même temps un éloignement des déviations observées dans l'Église officielle depuis quelques siècles.

Chapitre 15
Les jésuites

Ignace de Loyola

Il faut ici accorder une plus grande attention à la Congrégation des jésuites, des clercs réguliers, qui a eu un impact considérable à partir du 16e siècle dans l'histoire de l'Église et même dans l'histoire universelle, étant donné son expansion rapide dans plusieurs régions du monde.

Ignace de Loyola (une traduction inadéquate de Íñigo López de Oñaz y Loyola) vient de la région des Basques, au nord de l'Espagne, qui chevauchent à l'est dans les Pyrénées le royaume de Navarre. D'origine noble, Ignace a bien connu la vie de cour des royaumes d'Espagne ; il participe vers l'âge de trente ans à la guerre (dans la circonscription de Pampelune en Haute-Navarre) où il est sérieusement blessé aux jambes. Après sa convalescence, fort remplie de lectures sur la vie de saints chrétiens et sans doute influencée par les histoires de courageux chevaliers, il « se convertit » en coupant avec son passé ; il adopte alors une vie d'ermite et de pèlerin, car son objectif est de se rendre à Jérusalem pour convertir les

musulmans. On sait que ses exercices d'introspection conçus durant cette période, les *Exercices spirituels*, auront une profonde influence dans le domaine de la spiritualité chrétienne.

Ignace de Loyola accorde une très grande importance à la formation intellectuelle, car il va passer quelque dix ans à étudier en Espagne (Madrid, Salamanque) et en France (Paris), dans divers collèges et universités, la grammaire, le latin, la philosophie, la théologie, etc. Une très longue formation est certainement un trait dominant des jésuites. Cette période est difficile, remplie de tribulations, de pauvreté, de problèmes de santé, et je suppose d'ascèses excessives pour son corps ; il faut dire que ses objectifs de réforme lui attirent de nombreux ennemis, entre autres des notables, des dominicains et même de l'Inquisition.

Nouvelle fondation contre la Réforme

Ignace a une personnalité très forte, « charismatique », capable d'entraîner les autres à sa cause ; je dirais qu'il est le parallèle militaro-mystique des *Conquistadores*. Sa spiritualité fait partie de mouvements spirituels plus vastes, comme la *Devotio moderna* de Gérard Groote ou les écrits de Jean Ruysbroeck qui seront très présents au Carmel. Je reviendrai d'ailleurs sur ces points plus loin. Ignace, en fondant la Société de Jésus, conçue à la manière militaire d'une hiérarchie d'obéissance absolue, va devenir un grand défenseur de la Contre-Réforme (déjà lancée en Espagne par le cardinal Francisco Jiménez de Cisneros) et un adversaire acharné de la Réforme ; les jésuites auront une influence au concile de Trente sur la Réforme catholique. C'est en regroupant des amis de niveau universitaire qu'Ignace va fonder la Compagnie ou Société de Jésus. Ces amis, comme prêtres, font des vœux de

pauvreté, de chasteté, et celui, significatif, d'aller convertir les infidèles à Jérusalem, « pour la plus grande gloire de Dieu ». Il faut dire que les jésuites vont avoir un statut et un accès privilégiés auprès de la papauté, passant par-dessus les hiérarchies ecclésiastiques habituelles, ce qui évidemment suscitera beaucoup de jalousie. Le jésuite est un « autre Jésus », mais le terme va prendre aussi un sens très péjoratif en raison des conflits que la Compagnie va susciter avec d'autres groupes, en particulier avec les luthériens. Parmi les compagnons d'Ignace, il y a François Xavier et Pierre Favre. François Xavier (Francisco de Jaso y Azpilicueta, Francisco de Javier), surtout missionnaire, qui s'est rendu jusqu'aux Indes et en Chine, est finalement mort à l'île de Sancian dans la province de Canton. Pierre Favre, né en Haute-Savoie en France, fut le tout premier prêtre de la Compagnie ; il mourut à Rome.

Si la Compagnie avait au départ des objectifs missionnaires, on peut constater qu'à partir du milieu du 16^{e} siècle, sans doute en raison de la grande formation de ses membres, elle fonda de nombreuses maisons d'enseignement et de séminaires, non seulement en Europe, mais aussi dans l'Empire ottoman, en Asie, surtout en Chine, au Tibet, au Japon, aux Amériques (du Nord, du Centre et du Sud), où elle avait déjà établi des missions. Le père Matteo Ricci, souvent cité dans les livres d'Histoire, a reçu toute la confiance de l'empereur chinois à cause de ses grandes connaissances en lettres et en sciences, et il devint, à l'égal des mandarins, son conseiller. Aux Pays-Bas, dont une partie, les Provinces-Unies, est déjà protestante, certains historiens considèrent que les jésuites sont responsables de la division linguistique entre Flamands et Wallons de la future Belgique ; un conflit qui perdure depuis ce temps et qui me confirme qu'il y a une mémoire historique qui se transmet. La Compagnie prit ainsi l'initiative et le contrôle de l'enseignement dans plusieurs

pays du monde. Peut-on imaginer qu'à la mort d'Ignace en 1556, la Compagnie comptait plus de 1 000 membres, et qu'environ 60 ans plus tard il y en avait quelque 13 000 seulement en Europe. Toutes ces démarches de missionnariat et d'enseignement seront imbriquées dans les grandes entreprises de colonisation ; c'est pourquoi, les jésuites ne seront pas toujours bien acceptés et qu'ils auront leurs martyrs (entre autres, au Japon, en Éthiopie et au Canada).

L'histoire des jésuites

L'histoire des jésuites est surprenante parce que la Compagnie a connu des revirements plutôt spectaculaires, surtout parce qu'elle a suscité beaucoup de critiques et fait naître contre elle plusieurs groupes ennemis. Même le jansénisme, qui s'éloigne pourtant de la théologie de base du christianisme, a réussi à ébranler les jésuites ; des hommes brillants, comme Blaise Pascal, les ont attaqués et ridiculisés. Mais c'est aussi une affaire de politique : les jansénistes étaient gallicanistes, tandis que les jésuites étaient ultramontanistes (primauté de la papauté sur les pouvoirs politiques) ! Par ailleurs, il faut noter que les jésuites reprirent le débat à propos de la grâce, du péché et du salut ; les jansénistes, tout comme les protestants, avaient une position extrême influencée par Augustin.

Le jésuite Luis de Molina tenta de démontrer théologiquement qu'il n'y avait pas d'opposition entre le libre-arbitre et la prédestination ; cette tentative n'a pas été bien reçue, car les jésuites passèrent pour être trop conciliants et trop laxistes. Il faut dire que cette accusation de laxisme va rebondir avec les missions en Chine où les jésuites essaient de concilier le christianisme avec la culture chinoise. Il me semble tout à fait possible que le contexte politique ait faussé leur sens critique, puisque, malgré leur

étonnante et vaste formation, ils s'opposèrent à la révolution scientifique proposée par Copernic et Galilée. Il faut aussi tenir compte du rôle très influent du théologien, cardinal et inquisiteur, Roberto Francesco Romolo Bellarmino (Robert Bellarmin), qui fut un farouche représentant de l'Église catholique « de droite ».

Autant la Compagnie était acceptée par le pape Paul III vers le milieu du 16e siècle, autant elle fut dissoute par Clément XIV vers la fin du 18e ; ceci confirme dans une certaine mesure que la papauté avait des intérêts évidents du côté des « lobbyistes » de l'époque, c'est-à-dire de certains courants ecclésiastiques et théologiques plus conservateurs, mais certainement des colonisateurs eux-mêmes qui fournissaient une source de richesses. À partir de la dissolution, les jésuites vont vivre dans la clandestinité ; ce n'est qu'à partir du début du 19e siècle que la Compagnie sera rétablie par le pape Pie VII. Les jésuites suivront les grands mouvements d'émigration vers les Amériques où ils retrouveront une plus grande liberté pour poursuivre leurs objectifs missionnaires et éducationnels. Je ne peux m'empêcher ici de penser à Teilhard de Chardin, un théologien visionnaire et un homme de sciences, évidemment mal vu par le Vatican, dont l'œuvre entière m'a profondément impressionné et marqué quand j'étais plus jeune !

Comme on l'a vu précédemment, les colonisateurs espagnols ont des Commanderies (Commandements ou charges d'exploitation), les *Encomiendas ;* la terre appartient au roi, mais ils peuvent l'exploiter pour eux-mêmes et pour la royauté. Comme on le sait, les autochtones étaient traités avec la plus grande dureté comme des esclaves. Plusieurs critiquèrent ces excès ; les jésuites, en particulier, décidèrent, avec l'aide de certains colonisateurs et l'appui officiel du roi, de créer leur propre organisation, les

Réductions, les *Reducciones*, où les autochtones étaient mieux traités ; ceux-ci recevaient une certaine éducation et étaient évidemment catéchisés. L'expérience s'est avérée fort intéressante au Paraguay avec les indiens Guarani ; l'organisation sociale, l'architecture, les services publics, les impôts… ont démontré une très grande ingéniosité. Les Guarani avaient même leur armée, une situation tout à fait exceptionnelle, qui d'ailleurs leur permit de maintenir leur autonomie durant un certain temps contre les colons mécontents. Certains jésuites avaient certes de grands talents d'organisateurs et de fondateurs puisqu'ils réussirent même à créer des villes. Malheureusement, et comme c'est souvent le cas, ce sont les marchands et les colonisateurs, dont l'objectif était de faire le plus d'argent possible, qui finirent par gagner auprès des rois. Les jésuites furent chassés des colonies espagnoles, portugaises et aussi françaises ; en France, les collèges jésuites seront même fermés. Les jésuites vont se réfugier dans certaines régions hostiles aux royaumes catholiques, comme en Russie ; ils seront encore repoussés jusqu'aux 19^{e} et 20^{e} siècles, comme en France et en Suisse.

Chapitre 16
Le concile de Trente

Le concile de Trente, dix-neuvième concile œcuménique de l'Église catholique romaine, s'est tenu principalement dans la ville de Trente en Italie. C'est un concile plutôt surprenant, bizarre, plus ou moins raté, et pourtant il marque un tournant décisif dans l'histoire de l'Église qui, en suivant malgré elle les révolutions du 16e siècle, va mettre un terme à son existence moyenâgeuse. Dans les débuts la participation était faible et la représentativité était déficiente (surnombre de représentants italiens) ; de plus, les rencontres ont eu lieu dans un contexte de conflits à l'intérieur des diverses églises, de guerres entre la papauté, les royaumes d'Europe (surtout la France et l'Espagne) et l'Empire germanique, sans oublier de grandes épidémies. Il faudrait plutôt parler des conciles de Trente puisque les convocations et les rencontres se sont étalées sur presque cinquante ans si l'on considère que l'initiateur est Martin Luther lui-même, alors catholique, par les requêtes qu'il a envoyées au pape Clément VII en 1518 et 1520. Durant toute cette période, cinq autres papes (Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV et Pie IV) vont se succéder pour enfin accoucher d'une réforme théologique,

dogmatique et disciplinaire, avec un plan de travail bien dense qui sera examiné durant 25 sessions. Le concile est finalement clôturé en 1563.

Comme c'est souvent le cas en Histoire, le mouvement de balancier va passer d'un extrême à l'autre ; les demandes justifiées de Luther vont dégénérer en une véritable lutte contre le protestantisme, mais aussi contre tous les hérétiques ; l'Église va adopter des attitudes rigides et excessives, et l'Inquisition va retrouver un nouveau dynamisme de combat. Il faut dire que la lenteur de l'Église à réagir, de même que ses nombreuses implications en politique, vont favoriser indirectement l'expansion du protestantisme qui à son tour va alimenter les conflits avec les institutions catholiques. Tout en mettant de l'ordre dans le clergé, le système de justice et dans le financement des églises, l'Église va préciser ses positions à propos du péché originel, du salut, de la grâce, de la *Bible*, des sacrements, de la messe, du culte des saints et des reliques, du mariage, des œuvres de charité ou de piété…

Ce qui m'intéresse particulièrement est ce fameux laxisme dont parlent constamment les réformateurs, car il n'est pas facile de cerner le sens que ce terme pouvait avoir il y a plus de quatre siècles par rapport à la culture actuelle. L'examen du plan de travail du concile à certaines sessions permet de lire entre les lignes ; en regardant les objectifs visés par les représentants, on peut déduire assez précisément les lacunes, les abus ou les problèmes qu'ils voulaient corriger. Mon analyse est ici assez proche des textes du concile.

Je vais présenter ici très succinctement le contenu des sessions qui exigeraient beaucoup d'explications, surtout par rapport au contexte socio-culturel.

Les sessions 5 et 6 portent sur les lieux de résidence des divers membres du clergé et sur les émoluments qu'ils doivent recevoir. On devine donc que bien des ecclésiastiques multipliaient en divers endroits les charges afin de retirer davantage de bénéfices financiers ou autres.

La session 7 insiste sur le choix des évêques qui, comme on le soupçonne, sont encore très jeunes, de même que sur la juste nomination des prélats. Il faut visiter et réparer les églises, et bien gérer les hôpitaux.

La session 13 porte sur les causes de justice portées devant les évêques. Ceux-ci ne sont pas à l'abri d'une telle surveillance et peuvent être eux-mêmes déposés, mais ces cas graves sont alors présentés directement au pape.

La session 14 incite à éliminer divers abus dans le cumul de fonctions ou de statuts, de même que les passages trop faciles d'un ordre à l'autre. Il faut contrôler le patronage. L'évêque a un droit de regard et peut aussi suspendre tout ecclésiastique. L'ordinaire a une autorité accrue pour le cas des évêques « *in partibus* » (non rattachés à un diocèse). Un prélat peut corriger tout ecclésiastique séculier et, par exemple, lui rappeler l'obligation de porter l'habit, ce qui manifestement n'était pas suivi rigoureusement. Enfin, il faut traiter les cas graves d'homicides volontaires et involontaires.

La session 21 porte en gros sur les services ecclésiastiques, la qualité de ces services et leur financement. Certains services fournis par les évêques sont gratuits ; les domestiques et greffiers ne peuvent exiger plus que ce qui est prévu par décret. Les évêques voient à contrôler l'accès aux ordres, à vérifier les pensions reçues, à répartir les fonds entre les chapitres, à déterminer le nombre nécessaire de prêtres pour les paroisses, et à visiter les monastères.

Ceux-là peuvent faire des « unions de bénéfices » dans les limites du droit. Point important, des vicaires vont former les recteurs et les curés, et dénoncer ceux qui vivent scandaleusement. Il y a aussi le problème des églises qui tombent en ruine.

La session 22 aborde les sujets de bonne conduite, de compétence, de finance et d'aspects administratifs. Les évêques doivent démontrer par l'exemple leur piété et visiter les hôpitaux. Les administrateurs des lieux de piété doivent rendre des comptes à l'ordinaire. Au plan des finances, il faut définir la distribution journalière des fonds. Au plan administratif, chacun doit effectuer la fonction qui lui a été assignée.

La session 23 porte sur les divers critères à respecter pour accéder à différentes fonctions ecclésiastiques. Il y avait plusieurs problèmes, comme l'âge minimum, les nominations de non-résidents, l'autorité légale pour les nominations, l'ordination des diacres et des sous-diacres, l'érection de séminaires, etc. C'est la responsabilité des évêques de conférer les ordres, d'examiner les demandes d'entrée aux monastères (la tonsure), de fixer un âge minimum, de déterminer qui peut avoir le privilège de la juridiction, de prévoir la procédure et le lieu d'ordination. Les prélats inférieurs ont des pouvoirs de nomination très limités.

La session 24 porte sur les nombreuses responsabilités des évêques, sur divers crimes et sur des problèmes de financement. Avec la Réforme catholique, les évêques et les cardinaux ont désormais de plus grandes responsabilités. Il faut évidemment définir les règles de promotion ou de nomination. La surveillance de la vie dans les paroisses implique des visites et des prédications dans les diocèses, divers conciles périodiques, l'éducation des

paroissiens sur le sens des sacrements. Les évêques vont éventuellement corriger les mœurs, et les ordres donnés ne peuvent être diminués par quelque titre d'honneur ou de privilège. À propos de divers crimes, certains peuvent être réglés par les évêques personnellement ou en concile, mais les crimes graves d'un évêque relèvent directement du pape. Enfin, pour les crimes publics, chaque cathédrale doit avoir son pénitencier. Il y a lieu de prévoir le financement des églises qui ont de faibles revenus, comme l'augmentation des prébendes. Par ailleurs, il faut éliminer le monnayage de certains droits d'entrée et d'autres pratiques qui n'ont rien à voir avec la piété.

La session 25 aborde plusieurs sujets importants ; elle précise, entre autres, diverses mesures pour resserrer avec plus de discipline la vie dans les ordres, les réguliers, les monastères, masculins et féminins. Les abus étaient, semblent-ils, assez nombreux, et le laxisme plus qu'évident ! L'évêque, qui conserve des attitudes de dignité, doit donner sa permission pour un nouvel établissement. Les réguliers doivent suivre leur règle, ne rien posséder personnellement (contrairement à l'ordre lui-même), œuvrer seulement dans leur couvent. Il faut préciser la procédure d'élection des supérieurs, de même que l'âge minimum requis. Les ordres ont un devoir d'hospitalité, par exemple dans la gestion d'hôpitaux. Les divers prélats, bénéficiaires et recteurs, doivent respecter les décrets à propos de leurs biens d'usage courant comme leurs meubles, leurs tables, etc. Il est question aussi du financement des ordres, du droit et des limites du patronage, de la gestion et de la protection des biens de l'Église, du paiement des dîmes, de l'entretien des pasteurs qui ont de faibles revenus. Au niveau de la sexualité, que faut-il faire avec les clercs concubinaires et leurs enfants illégitimes ?

Chapitre 17
Le jansénisme

Les définitions du jansénisme

Parler des courants jansénistes déborde de mon objectif de comprendre le 16e siècle puisque ceux-ci se déploient au 17e jusqu'au 18e ; par contre, il y a une telle continuité avec les mouvements réformistes du 16e, autant protestants que catholiques, que cela met en évidence tous les problèmes religieux qui ont explosé depuis le début de ce siècle. D'une certain façon, le jansénisme est un bon exemple d'une vive réaction aux décisions du concile de Trente. Ce qui est compliqué avec le jansénisme est qu'il déborde au-delà du mouvement religieux, lui-même réformiste à l'intérieur de l'Église catholique, bien que les jansénistes purs refusent l'appellation « jansénistes » et ne se considèrent pas catholiques. De plus, ce mouvement est devenu associé à des positions politiques et nationalistes. Dans la France gallicane, le jansénisme est une façon de s'opposer à l'Église centralisatrice de Rome et aussi à une monarchie très dominante et absolutiste ; l'Église de Rome appuie en effet, avec la notoriété des jésuites, la cour de Louis XIV, de même que les cardinaux Richelieu et

Mazarin. Le jansénisme s'est toutefois étendu dans plusieurs pays d'Europe, particulièrement en Italie.

Il faut réaliser avec le jansénisme que les théologiens se posent toujours les mêmes questions à propos de la grâce, du salut et de la liberté humaine qui ont été élaborées bien avant le 16e par ce cher Augustin (au 5e). L'homme peut-il se sauver de lui-même ? Augustin s'est opposé en son temps aux thèses de Pélage, pourtant moine et ascète étonnamment très ouvert et confiant en l'homme, et au courant pélagianiste, car seule la grâce de Celui-qu'on-appelle-Dieu peut sauver l'homme. Tous les réformateurs sont plus ou moins d'accord avec les positions d'Augustin, mais ces réformateurs ont tendance à être beaucoup plus sévères et extrémistes. Et quand on parle de sévérité en religion, on peut remarquer que l'on a tendance à dévaloriser la vie sur terre, la valeur du corps et de la sexualité, et donc de l'amour conjugal. Tous ces débats de théologiens reposent sur ce mythe de la faute originelle de l'homme. Alors que cet Homme-là, Jésus le Nazaréen, a bien montré que le malheur d'un homme n'était pas la conséquence des péchés de ses parents ou de ses ancêtres (*Jean 9,1 sur l'aveugle de naissance*), comment a-t-on pu supporter la thèse que toute l'humanité serait condamnée jusqu'à la fin des temps à cause de la faute plus que bizarre d'un couple initial tout aussi farfelu ? Pourquoi tant d'intellectuels pendant tant de siècles, et même jusqu'à aujourd'hui, n'ont-ils pas fait confiance à la raison humaine et accepté un minimum de données scientifiques ? L'augustinisme, qui a redécouvert les penseurs de l'Antiquité et a intégré la théologie scolastique autour de Thomas d'Aquin, a pourtant influencé tout le Moyen Âge, et même au-delà. Si ce courant laisse peu de place au libre-arbitre de l'homme, on peut constater que Luther et Calvin radicalisent la pensée d'Augustin en supprimant pratiquement la liberté humaine ; pour Luther, seule ce-qu'on-appelle-la-

foi, pas nécessairement reçue, permet le salut ; pour Calvin, seule la grâce, pas nécessairement reçue, permet d'être sauvé. Ainsi donc, la prédestination ouvre la porte, comme on peut l'observer avec d'autres idéologies, à des formes d'élitisme. Et pourquoi alors ces réformateurs et leurs fidèles seraient-ils plus prédestinés que d'autres au salut ? Y a-t-il une époque qui soit pire qu'une autre ? Les hommes d'aujourd'hui sont-ils meilleurs que ceux du passé ? J'en doute ! Les hommes du passé étaient-ils plus près de la sagesse, de la vérité et d'une éthique de justice sociale ? J'en doute ! L'homme a-t-il vraiment changé malgré les différences de temps, de lieux, de culture ? J'en doute !

Il est toujours amusant de voir comment la politique est sous-jacente à la religion ! Les jésuites, qui ont participé au concile de Trente, craignent que l'augustinisme diminue le rôle de l'Église. Comment comprendre une telle attitude ? Les jésuites, ultramontanistes, sont très près de l'Église de Rome, mais ils sont plus conciliants que les réformateurs protestants. Si ceux-ci nient pratiquement la liberté humaine, par contre ils proposent que le salut opéré par Celui-qu'on-appelle-Dieu se fasse dans l'intimité de la conscience personnelle, car ils n'aiment guère la structure hiérarchique de l'Église romaine. Inversement, selon les propositions des jésuites, en accordant une plus grande part à la liberté humaine, on peut aussi préserver le rôle du clergé pour mieux guider cette liberté vers ce-qu'on-appelle-la-foi. Et on va continuer à se quereller sur les mêmes questions. Un prédécesseur et professeur de Jansen, Michaël Baius, est condamné parce qu'il nie le libre-arbitre ; il faut dire que Baius a adopté les idées de dominicains plutôt opposés aux jésuites. Le jésuite Luis de Molina propose des approches beaucoup plus conciliantes, et veut démontrer que la liberté humaine et la prédestination ne s'opposent pas, en s'appuyant sur les écrits de

Thomas d'Aquin. Dans la pratique quotidienne, on proposait même aux pécheurs de nombreux assouplissements ou des circonstances atténuantes ; cette approche, considérée comme laxiste, sera critiquée par plusieurs, et en particulier par Blaise Pascal.

Cornelius Jansen

Cornelius Jansen naît vers la fin du 16e siècle aux Pays-Bas, et décède vers la fin de la première moitié du 17e ; c'est donc dire qu'il a vécu en pleine tourmente de la Réforme et de la Contre-Réforme. Comme évêque d'Ypres, une ville de Flandre de culture néerlandaise, il rédige son œuvre principale et assez volumineuse, l'*Augustinus*, sur la théologie d'Augustin ; il meurt en fait presque à la fin de cet essai qui est publié peu de temps après sa mort. Jansen adopte une position très proche de celle de Calvin : seule la grâce détourne l'homme du mal, mais celle-ci, pourtant irrésistible, n'est pas nécessairement donnée à tous. On a nettement l'impression que Jansen a voulu « catholiciser » les thèses de la théologie protestante, tout en conservant les mêmes vues sévères des réformateurs.

Il faut mentionner qu'au tout début du 17e siècle, Jansen collabore étroitement avec un collègue d'université, Jean Duvergier de Hauranne qui est abbé de Saint-Cyran (habituellement nommé Saint-Cyran). Après leurs études, les deux amis vont travailler ensemble à Bayonne, dans le sud-ouest de la France, puisqu'ils partagent les mêmes passions théologiques. Après le décès de Jansen et la publication de son œuvre, Saint-Cyran va défendre les thèses augustiniennes élaborées par Jansen. Cette amitié va avoir de sérieuses répercussions comme on va le constater avec l'histoire de Port-Royal.

L'histoire de Port-Royal

Les enjeux ! Parler de Port-Royal est déjà un défi en soi en raison de la complexité des événements ; par ailleurs, comment ne pas en parler alors que cette abbaye (en fait ces abbayes) est un condensé historique de toutes les oppositions politiques, religieuses et spirituelles qui ont marqué la Réforme catholique. On peut observer les excès qui ont suivi le concile de Trente, autant du côté de l'Église officielle que du côté des divers opposants. Port-Royal est devenu le château-fort du jansénisme, tout en étant un véritable centre de renouveau intellectuel et spirituel, mais cela s'est fait avec une telle rigueur, une telle sévérité, une telle dénégation de la vie sur terre que l'on a poussé l'augustinisme à des niveaux extrêmes. Encore une fois, je constate que les réformateurs ont tendance à être très critiques de la société dans laquelle ils vivent, à s'orienter vers des comportements d'isolement, et à imposer diverses contraintes déshumanisantes à leurs fidèles. En fait, ces réformateurs sont très influencés par la culture de leur époque ; à Port-Royal, les religieuses suivaient peu la règle du monastère, et cela choquait déjà bien des gens avant la Réforme. Les réformateurs réagissent par excès aux mœurs qu'ils observent dans leur milieu. Si l'on a réprimé l'amour conjugal, l'affection humaine, l'amitié, la sexualité, c'est sans doute qu'on a été scandalisé par des comportements alors inacceptables socialement. Et on peut même remonter au début du christianisme où les premiers chrétiens ont voulu se démarquer du monde païen, entre autres raisons, en idéalisant la chasteté et le célibat. Chose certaine, le 16^{e} siècle est un siècle de grandes révolutions, de conquêtes, de colonisations, et aussi de conquêtes sur soi-même et de renouveaux spirituels ; un vent de mysticisme souffle partout, parfois très proche de la charité chrétienne, parfois dans des comportements souvent monastiques, plutôt auto-destructeurs. Le monachisme s'était en effet essoufflé après

ces longs siècles du Moyen Âge ; les réformes monastiques n'élimineront pas pour autant les liens étroits entre la religion et la politique, et donc la guerre.

Les abbayes ! Il y a deux abbayes. La première et la plus ancienne est celle de Champs dans la commune de Magny-les-Hameaux (département des Yvelines, région de l'Île-de-France) dans la vallée de Chevreuse ; c'est là que s'est effectuée la réforme très janséniste selon les volontés de Mère Angélique ; à proximité relative se trouvent Versailles, Rambouillet, et pas si loin, Paris. La seconde et la plus récente est celle de Paris qui a servi à compléter la première. Port-Royal désigne donc une entité monastique qui a occupé deux lieux pendant un certain temps. Port-Royal-de-Paris est construite en 1626, mais elle est fermée au début de la Révolution pour finalement servir de prison. Port-Royal-des-Champs est construite au tout début du 13^{e} siècle et est occupée par une communauté féminine cistercienne. Au moment de la réforme janséniste de l'abbaye, des hommes appelés Solitaires, appartenant en bonne partie à la famille Arnaud, occupent une partie des lieux comme des moines ; après le retour des religieuses de Port-Royal-de-Paris, ils déménagent dans une ferme à Granges et ouvrent des écoles pour les enfants. Cette abbaye est détruite au début du 18^{e} sous Louis XIV ; elle est désormais un lieu historique et touristique, et classée comme musée national.

Les amis jansénistes ! Les jansénistes de Port-Royal regroupent tout un petit monde ayant des intérêts convergents, parfois religieux et spirituels, parfois politiques, parfois ecclésiastiques ; certains sont très près des classes nobles, dirigeantes ou influentes ; certains sont de grands intellectuels, de grands théologiens ou des réformateurs audacieux. Impossible ici d'en dresser un tableau complet, mais la petite synthèse suivante permet de

saisir combien Port-Royal offrait une forte résistance aux autorités royale, politique, papale et ecclésiastique ; chose certaine, ces « amis » n'aimaient pas les jésuites. Certains pensent qu'ils ont peut-être fait les premiers pas vers la Révolution française. Ces gens seront d'ailleurs poursuivis, accusés, emprisonnés, obligés de reconnaître l'autorité royale ou celle du pape (le contraignant Formulaire d'Alexandre VII en 1661), etc. La fameuse bulle *Unigenitus Dei Filius* de Clément XI en 1713, qui condamne le jansénisme, surtout exprimée à travers les écrits de Pasquier Quesnel, va radicaliser les divers courants, pour ou contre le jansénisme. Au milieu du 17^{e} siècle, alors que la France est en guerre contre l'Espagne, la monarchie est affaiblie et plusieurs groupes de la société vont la critiquer dans un mouvement général appelé la Fronde ; or, les jansénistes appuient la Fronde, ce qui démontre que ce courant avait indéniablement une dimension politique et soutenait les mouvements d'opposition.

Rappelons-nous que Baius est l'initiateur du jansénisme et qu'il a eu Jansen comme élève.

Jansen a comme collègue Jean Duvergier de Hauranne, ou Saint-Cyran.

Saint-Cyran connaît bien la famille Arnaud qui a ses entrées auprès de la royauté, plus précisément Henri IV de la dynastie des Bourbons, Roi de France et de Navarre. L'influence de Saint-Cyran est très grande ; il connaît donc très bien le fils Antoine Arnaud et sa sœur Angélique.

L'avocat Antoine Arnaud, le père, a eu vingt enfants dont la moitié ne se sont pas rendus à l'âge adulte. Ses six filles entrèrent à Port-Royal, dont deux, Angélique et Agnès furent abbesses. Je ne peux m'empêcher ici de faire une réflexion à chaque fois que j'étudie l'histoire des

monastères. À écouter les réformateurs, surtout monastiques, on a l'impression qu'ils voulaient mettre tout le monde au cloître, surtout les femmes, et leur faire quitter le monde de perdition ; pour ceux qui en seraient incapables, ils devaient imiter au maximum les gens des ordres religieux. Ces réformateurs oublient si facilement qu'ils ont eu des parents qui ont eu des enfants, beaucoup d'enfants ! Alors qu'on propose aux femmes de s'enfermer et de se marier à Celui-qu'on-appelle-Dieu, on oublie ces femmes, mères, qui ont eu des grossesses à répétition, souvent jusqu'à épuisement.

Antoine Arnaud, le dernier enfant et fils, peu porté vers le droit, a opté pour la prêtrise et la théologie. On l'a appelé le Grand Arnaud ; il a de nombreux amis et contacts. Antoine a beaucoup écrit sur le jansénisme pour rendre cette doctrine accessible au grand public ; il a aussi beaucoup critiqué les calvinistes, les jésuites, et d'autres courants jugés par lui comme hérétiques. Aussi, il a lui-même été fortement dénoncé au point de se cacher et de fuir pendant une bonne partie de sa vie pour aboutir aux Pays-Bas, puis en Belgique.

Parmi les amis d'Antoine Arnaud, il y a un certain marquis de Liancourt qui est probablement Roger de Plessis, le second époux de Jeanne de Schomberg, duchesse de Liancourt, femme cultivée, protectrice de l'abbaye de Port-Royal et des augustiniens.

Comme ce marquis a des difficultés avec les autorités, Antoine demande à son autre ami, Blaise Pascal, de lui venir en aide et de le défendre. C'est ce qui va mener à l'écriture des *Provinciales*. Angélique Arnaud n'approuvera pas pour autant de créer un débat public sur Celui-qu'on-appelle-Dieu.

Jacqueline Pascal, la sœur de Blaise, est aussi entrée à Port-Royal, abandonnant des dons très remarqués pour la poésie ; elle a comme directeur-confesseur un certain Antoine Singlin, un autre janséniste notoire. Elle va avoir une influence sur son frère Blaise qui, lui aussi, va être guidé par Singlin. Il y a entre le frère et la sœur une histoire de miracle : Marguerite Périer, nièce et filleule de Blaise, a été guérie étant jeune d'une fistule lacrymale au contact d'une relique de la Sainte Épine. Cet événement a peut-être joué dans la « conversion » de Blaise ; par ailleurs, Marguerite est devenue, sans doute malgré elle, une figure publique dans la défense du jansénisme, d'autant plus que le miracle avait été reconnu par l'Église.

Antoine Singlin a d'abord travaillé comme prêtre avec Vincent de Paul, dont on a parlé précédemment, avant de se joindre au groupe des jansénistes à Port-Royal-des-Champs. Il a été personnellement formé par Saint-Cyran alors que celui-ci était emprisonné à la Bastille. Devenu directeur de conscience à Port-Royal, il participe à la création des « Petites écoles » pour les enfants.

Antoine Arnaud a aussi rencontré (durant sa fuite aux Pays-Bas) Pasquier Quesnel, un prêtre oratorien ; celui-ci, pourtant proche de la piété bérullienne dont on a déjà parlé, est devenu un janséniste très combatif. Il a traduit en français le *Nouveau Testament*, accompagné de nombreuses réflexions morales à tendance janséniste, ce qui déclencha de nombreuses polémiques.

Antoine Arnaud a comme sœur Angélique qui va être la grande réformatrice de Port-Royal. Quel prénom prédestiné pour quelqu'un qui voulait vivre comme un ange !

Antoine Arnaud a une autre sœur, Agnès, qui succédera comme abbesse à Angélique.

Angélique Arnaud a rencontré François de Sales et Jeanne de Chantal, dont on a parlé précédemment, et qui ont fondé l'Ordre de la Visitation.

Jeanne de Chantal a eu six enfants avant sa collaboration avec François de Sales ; sa fille Marie-Aimée a épousé le baron Bernard de Sales qui est le frère de François.

Angélique Arnaud ! La vie de Jacqueline Marie Arnaud, Mère Angélique, fournit un aperçu direct de ce qui s'est passé à Port-Royal et des conséquences de la Réforme catholique.

C'est au début du 17^{e} siècle qu'elle est certaine de sa vocation comme religieuse et qu'elle décide, étant nommée abbesse, de réformer l'abbaye de Port-Royal. La réforme, bien que progressive, surprend les gens du milieu : nouveau directeur pour faire respecter les règles de la vie cistercienne, clôture stricte aux visiteurs et même aux parents ; puis un nouveau confesseur jésuite ; d'autres jeunes filles, entre autres de la famille Arnaud, entrent au monastère.

Vers 1620, elle quitte temporairement Port-Royal pour réformer une autre abbaye, celle de Maubuisson où elle a séjourné dans son enfance. Quand elle revient à Port-Royal, plusieurs moniales de Maubuisson la suivent. Entretemps, elle a eu des contacts avec le cercle des réformateurs, tels Saint-Cyran, François de Sales, Jeanne de Chantal. Angélique est fortement impressionnée par la personnalité de Saint-Cyran alors que celui-ci est confesseur des moniales. Saint-Cyran va en fait devenir le

directeur de conscience à Port-Royal et donc influencer le développement du jansénisme ; il va inciter les moniales à plus de rigueur dans la prière, les célébrations liturgiques, la maîtrise du plain-chant grégorien ; la mémoire est très sollicitée pour apprendre par cœur les textes de toutes les célébrations et des chants. Avec l'aide des Solitaires, des cours de lecture, d'écriture et de chant sont donnés aux enfants.

Malheureusement, l'environnement marécageux de l'abbaye provoque une épidémie de paludisme qui décime les moniales. Angélique va alors entreprendre des démarches pour déplacer la communauté à Paris. Port-Royal-de-Paris est fondée tandis que Port-Royal-des-Champs, avec sa ferme des Granges, sont entretenues au minimum ; ce lieu devient un lieu de retraite pour des hommes, les Solitaires, qui profiteront de leur séjour pour assainir les sols et permettre à Angélique et ses moniales d'y revenir quelque quinze ans plus tard. Entre-temps, Mère Angélique a modifié les règles d'élection de l'abbesse dont le terme sera limité à trois ans ; c'est ainsi que sa sœur Agnès, entre autres, deviendra aussi abbesse. Les hommes vont se déplacer à la ferme des Granges ; plusieurs personnalités importantes, en particulier de la famille Arnaud, y font des séjours ; Blaise Pascal y fera quelques visites. L'endroit acquiert une grande notoriété, mais c'est aussi une période de troubles à cause du contexte de la Fronde.

Les querelles entre les jansénistes et les molinistes, le refus des religieuses de signer le fameux formulaire qui condamne des propositions du jansénisme (selon l'*Augustinus* de Jansen), de même que les oppositions politiques des Solitaires finissent par exacerber le roi Louis XIV qui va progressivement mettre fin à la vie de Port-Royal avec l'appui des autorités ecclésiastiques. Tous

les membres de Port-Royal seront dispersés ou en fuite. Mère Angélique va mourir malade et épuisée en 1661. Port-Royal-des-Champs va être démolie au début du 18e siècle.

Blaise Pascal ! J'ai toujours eu de l'admiration pour Blaise Pascal. C'est un homme que je considère assez universel et équilibré, passionné et rationnel, homme de lettres et homme de sciences, un grand inventeur, un homme qui ne mettait pas d'opposition entre la démarche scientifique et la démarche spirituelle. Et c'est un homme qui souffrait de maladies chroniques, le rendant alors irritable, souvent contraint à l'immobilité et qui attendait le retour à la santé ; un homme qui est mort bien jeune. Un homme cependant paradoxal, comme c'est souvent le cas avec les génies, qui a vécu à certains moments dans le luxe et la vie mondaine, et qui avait une opinion très négative du mariage par rapport à une vie chrétienne ; un point de vue que je n'aurais jamais pu partager.

J'avoue que je n'ai jamais été attiré par ses écrits polémistes sur le jansénisme et les positions théologiques des jésuites ; je ne suis pas attiré par ces extrêmes qui valorisent la souffrance et la sévérité contre soi-même ; je suis contre « l'angélisation » de l'être humain. Par contre, les *Pensées* proposent de très bonnes réflexions sur le sens de la vie, de même que sur l'apport possible de la spiritualité chrétienne dans cette quête de sens. J'ai réfléchi plus d'une fois sur son fameux « pari » ; j'ai même vécu à différents moments de ma vie des approches concrètes de véritable athée, d'agnostique, de « croyant » chrétien plus ou moins religieux, mais je considère qu'il est préférable de vivre sur terre avec une espérance fondamentale, même si elle s'avérait fausse après la mort ! Plus précisément, le meilleur pari que j'ai pu faire est celui d'un « pari éthique ». Dans ma vie, j'essaie de me rapprocher le plus possible de ce que serait un comportement charitable, car

c'est ce qui apporte le plus de bonheur intérieur tant qu'on est vivant, et j'espère peut-être après la mort.

Pascal était très près du cercle des jansénistes, ne serait-ce que par sa sœur Jacqueline qui était certes plus convaincue que lui des thèses réformistes et de la nouvelle orientation de Port-Royal ; en fait, il avait rencontré des médecins jansénistes et il avait pris connaissance des écrits de Jansen. Toutefois, je le soupçonne d'avoir gardé aussi une certaine distance, justement parce que le philosophe-théologien avait sûrement le sens critique du mathématicien-physicien. Il était difficile pour lui de refuser l'aide qu'on lui demandait pour défendre le marquis de Liancourt ; c'est peut-être pour cette raison qu'il a écrit les *Provinciales* sous le pseudonyme de Louis de Montalte et qu'il s'attendait à passer à d'autres une ébauche-brouillon de son projet de critique des jésuites. Par ailleurs, Pascal était encore sous l'influence de sa « conversion » que certains qualifient de « mystique », alors qu'il avait survécu à un accident de voiture (à chevaux). J'avoue que tous ces débats autour de la casuistique des jésuites ne m'attirent aucunement, mais ils ont de fait suscité de nombreux comportements émotifs et même violents. Faire une distinction entre le libre-arbitre des jésuites et le libertinage, un mot qui a habituellement un autre sens, des libres-penseurs jansénistes me semble assez exagéré.

Chapitre 18
L'Espagne au 16e siècle

La géographie

La géographie politique de la péninsule ibérique à la fin du 15e siècle coïncide avec la fin de la Reconquête, la *Reconquista* ; les frontières des diverses régions ou royaumes se déplacent constamment depuis des siècles, en refoulant progressivement les musulmans vers le sud. On a globalement au nord, le long de l'océan Atlantique, d'ouest en est, la Galice qui est au nord du Portugal, les Asturies avec le Léon plus au sud, la Castille avec l'Ancienne-Castille au nord et la Nouvelle-Castille au sud, la Navarre qui s'étend au sud des Pyrénées, suivie de l'Aragon et enfin de la Catalogne dont une partie est au bord de la mer Méditerranée ; en allant vers l'ouest et le sud, on a Valence et l'Andalousie. Il y a toutefois d'autres régions qui vont se démarquer, comme la Cantabrie et le pays Basque au nord, la Murcie entre Valence et l'Andalousie, l'Estremadure à l'est du Portugal, entourée de Léon, Castille et Andalousie, et la Vieille-Castille qui comprend entre autres la province d'Avila.

La Reconquête des territoires musulmans, qui s'étendaient à toute la péninsule ibérique, par des rois chrétiens, à la fois portugais et espagnols, a débuté au début du 8e siècle ; elle s'est terminée en 1492 quand les rois catholiques, Ferdinand II d'Aragon et Isabelle de Castille, ont chassé le dernier émir Boabdil (Muhammad XII az-Zughbî) de Grenade en Andalousie. Il faut retenir les noms de ces souverains catholiques, car ils sont les initiateurs de profonds changements politiques dans l'Espagne du 16e siècle, où les prochains rois auront un impact considérable sur l'Espagne et toute l'Europe. Charles Quint en particulier régnera sur le plus vaste territoire d'Europe, mais, exemple d'implosion, il finira par abdiquer de ses nombreuses couronnes, à cause des guerres avec la France et des divisions créées par le protestantisme. Comme on pourra le constater, les mariages entre souverains de divers royaumes permettent des alliances stratégiques ; ici, l'union de l'Aragon et de la Castille couvre un vaste territoire et prépare l'unification de toute l'Espagne.

L'Espagne avant le 16e siècle

La première réflexion qui me vient à l'esprit est cette idée irréaliste de la « pureté du sang », mais bien efficace politiquement des rois catholiques pour chasser de nombreux groupes d'origines culturelles diverses. Comme on peut le constater en regardant rapidement les quinze siècles d'histoire de la péninsule ibérique, des populations d'origines multiples se sont plus ou moins fusionnées. Avec l'invasion des musulmans, suivie des nombreuses Croisades, les cultures espagnole, juive, arabe et européenne se sont mélangées ; de la même façon, un certain syncrétisme religieux s'est produit entre les religions chrétienne, juive et musulmane. Alors, là comme ailleurs dans l'Histoire, il n'y a pas de races pures. C'est plutôt la religion qui a servi de prétexte à des fins politiques, et il

faudrait plutôt parler de la pureté d'une certaine identité espagnole catholique, ou de pureté de religion.

Impossible de résumer correctement les quelque dix-sept siècles qui ont précédé le 16e siècle espagnol. Il s'agit d'observer les grands courants culturels et religieux, l'omniprésence des guerres entre les royaumes, les déplacements des populations, et les dominations politiques selon les guerres, les alliances et aussi la prospérité économique.

Après la domination de l'Empire romain, les Wisigoths, issus des Goths germaniques, envahissent le sud de l'Europe ; ils sont à leur tour refoulés par les Francs vers la péninsule ibérique autour de Tolède en Castille. Le royaume de Tolède ne sera unifié que vers le 7e siècle, après des oppositions entre les Wisigoths qui adhèrent à l'arianisme et les chrétiens d'Espagne de culture romaine. On peut parler d'un certain début de la nation espagnole, comme on peut le constater avec les écrits nationalistes de l'évêque Isidore de Séville.

Au début du 8e siècle, la péninsule ibérique est envahie par les musulmans. Il y a des chrétiens qui résistent surtout dans le nord de l'Espagne où les régions sont montagneuses ; ailleurs, les chrétiens sont soumis, tout en gardant une certaine autonomie religieuse et ecclésiastique. Étant donné l'éloignement du califat qui est à Damas en Syrie, le principal émirat se trouve à Cordoue en Andalousie. Les rivalités politiques, ethniques et religieuses sont nombreuses ; il y a une forte opposition des mozarabes (anciens Wisigoths-Romains chrétiens) qui fuient vers le nord. Il y a une période de pacification au 10e siècle.

Au 11e siècle, les chrétiens du nord descendent vers le sud pour reprendre des territoires, mais doivent faire face

à des bandes armées musulmanes. Le décès du calife déstabilise l'Empire musulman en Espagne qui se divise en de nombreux petits royaumes armés, les *taifas*, autour des villes. Un nouveau califat va s'imposer à Cordoue ; on peut observer des développements culturels importants, en lettres où les Arabes ont sauvegardé les richesses des philosophes de l'Antiquité, en sciences, par exemple en mathématiques et en astronomie, en arts, en particulier dans l'architecture. Les influences sont diverses, parfois issues de groupes convertis de force ou, à l'inverse, de résistants. Je verrai plus loin à identifier ces divers groupes qui rendent impossible toute « pureté de sang » !

N'oublions pas que la Reconquête a débuté au début du 8e siècle avec la résistance des chrétiens du nord. Les clercs de l'ancien royaume de Tolède ont préservé un héritage gothique, de même qu'un idéal nationaliste et chrétien. Les chrétiens du nord vont gagner leurs guerres en Castille, Navarre, Aragon et Catalogne avec l'appui des rois francs.

La Reconquête se poursuit avec vigueur du 11e au 13e siècles ; il y a donc d'interminables guerres entre chrétiens et musulmans. L'Espagne catholique se développe presque en marge de l'Europe. De nombreux ordres religieux sont fondés, dont certains sont manifestement militaires comme au temps des Croisades pour combattre les infidèles. Des dynasties musulmanes venant d'Afrique du Nord, les Almoravides et les Almohades participent aux combats, tandis que le Portugal débute son indépendance. Des royaumes de France s'impliquent également dans la défense de la chrétienté espagnole.

À la fin du 13e siècle, Cordoue en Andalousie est prise par les chrétiens, de sorte que les musulmans sont isolés dans la région de Grenade. La France a profité de sa

présence pour contrôler la Navarre. Il y a une population de maures (envahisseurs musulmans) surtout à Valence ; ailleurs, les terres sont redistribuées aux conquérants vainqueurs qui vont former une nouvelle aristocratie foncière au détriment des paysans. On peut dire qu'il y a une tolérance vis-à-vis de certaines minorités religieuses et ethniques, comme les mudéjars (paysans musulmans) ou les Juifs qui, comme on le sait, détiennent des fonctions aux niveaux économique et financier.

Les 14e et 15e siècles annoncent la fin du Moyen Âge, tandis que l'Espagne entre dans une période d'instabilité, de crises sociales et politiques ; les souverains chrétiens sont en conflit avec les aristocraties de Castille et d'Aragon, de même qu'avec les grandes bourgeoisies de Catalogne. Ce contexte permet aux musulmans de demeurer dans le royaume de Grenade. C'est au 14e, étant donné la dégradation du climat social, que l'on voit apparaître des pogroms et des conversions forcées de juifs ; ceux-ci sont suspectés de pratiquer leur religion en cachette. On va donc introduire le fallacieux argument de la « pureté du sang » !

Les historiens parlent de deux guerres civiles dans cette période ; ces guerres sont directement issues des familles royales où les intrigues et les nombreux meurtres sont courants pour régler des problèmes de succession.

La première guerre ébranle la Castille qui en plus se lance en guerre contre l'Aragon. Deux demi-frères, Pierre I, dit le Cruel, et Henri de Trastamare, appuyé par la France, désirent régner sur la Castille ; le jeune Pierre règne sur Castille, tandis qu'Henri se range du côté d'Aragon. Après plusieurs défaites, c'est Henri qui va finalement gagner et opérer un rapprochement entre la Castille et la France. Henri veut imposer la religion catholique et prépare l'ère de l'Inquisition.

La seconde guerre oppose deux prétendantes au trône de Castille : d'une part, Jeanne de Castille, soutenue par son époux Alphonse V du Portugal et par Louis XI de France, et d'autre part, Isabelle la catholique, soutenue par son époux Ferdinand, héritier du trône d'Aragon et Roi de Sicile.

Au même moment, Ferdinand et Isabelle créent une police d'État, la *Santa Hermandad*, une « sainte » communauté ou confrérie de cavaliers, en théorie pour combattre le banditisme (on dirait aujourd'hui terrorisme), en pratique, je crois, pour écarter les dissidents. D'ailleurs, toujours vers la fin du 15e siècle, Isabelle crée la « sainte » Inquisition, une Inquisition typiquement espagnole et catholique, pour affermir davantage son pouvoir royal, étant donné que la politique et la religion sont intimement liées. Quelques années plus tard, un traité reconnaît l'autorité d'Isabelle, tandis que Ferdinand succède au trône d'Aragon. Les deux époux, Isabelle et Ferdinand, réussissent ainsi à opérer la plus grande unification en Espagne, celle des royaumes de Castille et d'Aragon.

À la fin du 15e, de nombreuses tensions minent la vie sociale, l'économie se dégrade, la démographie recule, la peste fait des ravages, de grands propriétaires appauvrissent les petits paysans, des oligarchies bourgeoises contrôlent les villes, et surtout, un règne d'intolérance, justifié par la « pureté de la race », s'installe à l'égard de certaines minorités, surtout religieuses, comme celle des Juifs.

Les groupes culturels

À la fin du 15e siècle, outre les populations espagnole et chrétienne qui ont participé à la Reconquête, il y a

plusieurs groupes qui vont subir les effets pervers d'une démarche royale d'unification de toute l'Espagne avec l'appui de l'Église catholique.

Les muladis sont les chrétiens qui se sont convertis à l'islamisme lors de la conquête ; certains sont devenus des renégats quand, lors de la Reconquête, ils se retournèrent contre leurs anciens compatriotes chrétiens.

Les maures désignent au départ des populations métissées du nord de l'Afrique, plus précisément dans l'ouest du Maghreb, ce qui correspond à la province de Maurétanie à l'époque de l'Empire romain. Ces populations, qui avaient une langue commune, furent assimilées lors de l'expansion de l'islamisme et elles participèrent à la conquête de l'Hispanie, l'Espagne, donc de la péninsule ibérique qui prit alors le nom d'Al-Andalus (Andalousie). Par extension, les maures désignent les musulmans, et on peut donc parler d'une Espagne mauresque au Moyen Âge.

Les mudéjars sont des musulmans qui restèrent sur les terres reconquises par les chrétiens ; comme on peut s'en douter, il s'agissait surtout de paysans domestiqués. Ils vont être inclus dans l'ensemble plus vaste des morisques pour y subir le même sort.

Les morisques sont des maures convertis de force au catholicisme à la suite d'édits au tout début du 16e siècle. Mais ceux-ci, qui occupent surtout le royaume de Valence et l'ouest de l'Andalousie, seront finalement chassés dans des conditions inhumaines qui rappellent étrangement de nombreux cas de déportations à travers l'Histoire. On estime qu'il y aurait eu jusqu'à un demi-million de personnes ainsi en fuite, déportées ou pourchassées, dépouillées de leurs biens. On a bien là une véritable diaspora, car ces morisques vont se retrouver dans plusieurs régions de

l'Espagne, en Afrique du Nord, principalement au nord du Maghreb, en Algérie, au Maroc, en Tunisie, aussi en France et en Italie, en Turquie et en Syrie. Il faut saisir ici que lors d'émigrations massives, forcées ou non, il y a toujours des gens qui ne suivent pas et qui accentuent le métissage des populations : il s'agit de mariages mixtes, de jeunes enfants, de grands-parents trop âgés, de personnes sans ressources ou malades…

Les mozarabes sont les descendants chrétiens des Wisigoths ou des Romains qui ne se convertirent pas à l'islamisme. On a vu que ces gens avaient émigré vers le nord lors des persécutions musulmanes. Par contre, ils se sont « arabisés » puisqu'ils utilisaient la langue arabe ; de plus, ils ont développé une culture chrétienne particulière. Les mozarabes furent à leur tour pourchassés, contraints à la conversion forcée ou à la fuite, non pas par des chrétiens, mais par de « purs » musulmans !

Les séfarades, ou juifs séfarades, sont les descendants des juifs émigrés d'Espagne, suite au décret de l'Alhambra ordonné par les rois catholiques, après les victoires sur les maures. Ces juifs sont donc placés dans la même situation que les maures, c'est-à-dire se convertir au christianisme ou être expulsés. On voit bien ici comment l'objectif de « pureté » atteint plusieurs groupes.

Les marranes ou c*onversos* sont les juifs convertis de force au catholicisme, mais qui pratiquaient sans doute en secret leur religion. Persécutée par l'Inquisition et expulsée par édit royal, la majorité de ceux-ci se dispersèrent ou abandonnèrent effectivement le judaïsme. Dans cette portion de la diaspora juive, des juifs se retrouvent au Portugal, en France, en Angleterre, aux Pays-Bas, de même que dans les colonies de ces pays, donc en Amérique du Nord et du Sud.

On désigne par relaps les convertis qui retournent à leur ancienne culture ou religion. Dans le catholicisme, il s'agit d'un retour à une religion considérée comme hérétique.

Les grands bouleversements du 16e siècle

Les dynasties ! Je n'ai vraiment pas d'attirance pour la généalogie, mais il demeure utile d'examiner les réseaux complexes de descendance et d'autorité entre les familles royales. Cet exercice peut devenir un véritable casse-tête pour plusieurs raisons : les familles choisissent souvent les mêmes prénoms auxquels on ajoute au besoin un numéro, les familles ont beaucoup d'enfants, légitimes ou illégitimes, il y a de nombreux mariages entre cousins, les rois ou reines peuvent régner sur différents royaumes à des dates différentes ou non, dans la hiérarchie royale les nobles ont plus d'un titre et règnent donc de fait sur plusieurs régions… Chose certaine, le pouvoir dans les royaumes et les empires reste rigoureusement à l'intérieur des descendances de sang, en tenant compte aussi des alliances officialisées par les mariages. Ceux-ci ont un but explicitement politique et sont donc des mariages de raison politique. L'amour est sans doute possible, mais il ne faut pas s'étonner si ces nobles se marient plusieurs fois et ont des aventures extra-conjugales, surtout que les hommes ont l'habitude de faire la guerre.

J'ai donc tenté d'avoir une vue globale sur ces rois qui ont régné sur l'Espagne au 16e siècle. Il faut tenir compte du fait que tous les royaumes d'Europe sont interreliés ; les grands royaumes d'Espagne se partagent de vastes territoires avec les royaumes de France et les royaumes de l'Empire germanique. La dynastie espagnole de Trastamare occupe principalement la Castille, le Léon,

l'Aragon, la Navarre au nord, et vers le sud la Sicile, la Sardaigne. Le Portugal jouit d'une certaine indépendance et a des contacts avec l'Angleterre. La dynastie des Habsbourg domine dans l'Empire germanique qui s'étend en Allemagne, en Suède, en Norvège, au Danemark, aux Pays-Bas, en Hongrie, en Bohême, en Autriche, en Pologne. Dépendamment des conflits, des guerres ou des alliances, des pays changent de royauté ou sont divisés entre plus d'un royaume. La contiguïté des territoires n'est pas une limite ; des rois de l'Empire germanique étendent parfois leur autorité jusqu'au Portugal ; à l'inverse, les rois de Castille et d'Aragon ont des possessions aux Pays-Bas. La maison des Bourbons de France pénétrera plus tard, au 18e, dans la péninsule ibérique.

Il faut donc partir d'Isabelle I de Castille et de Ferdinand II d'Aragon. Ces rois ont reçu du pape le titre de « Rois catholiques », voire « très catholiques », sans doute pour ne pas faire de jaloux avec les rois de France qui étaient des « Rois très chrétiens ». Ces titres révèlent en fait l'orientation politico-religieuse qui va être donnée à tout ce siècle. Ce siècle appelé, sans trop de surprise, « siècle d'or », à cause de son essor économique, colonisateur, culturel, scientifique, va durer jusqu'à la première moitié du 17e siècle.

Isabelle I de Castille et Ferdinand II d'Aragon ont eu cinq enfants, Jean, Isabelle d'Aragon, Jeanne I de Castille, Marie d'Aragon et Catherine d'Aragon. Isabelle I a régné 30 ans jusqu'à son décès à 53 ans en 1504 ; Ferdinand II a régné 42 ans jusqu'à son décès à 64 ans en 1516.

Le tournant historique a lieu avec la prochaine reine, Jeanne I de Castille, fille d'Isabelle I et de Ferdinand II, qui a régné officieusement durant 51 ans jusqu'à

son décès à 76 ans en 1555. Jeanne I a été appelée « la Folle » parce qu'elle avait, paraît-il, plusieurs problèmes mentaux ; il s'agissait donc d'un faux règne puisqu'elle était constamment sous tutelle. On peut supposer qu'elle ne cadrait pas avec son emploi puisqu'elle était « follement » amoureuse de son mari, Philippe, dit le Beau, de Habsbourg qui selon la coutume s'occupait au loin de politique et de guerre après avoir mis enceinte son épouse. Une telle attitude affective n'était pas bien vue, ni par la cour royale, ni par l'Église. Un glissement important va donc se produire où les royaumes de Castille et d'Aragon vont passer sous la domination des Habsbourg de l'Empire germanique.

Jeanne I et Philippe ont eu six enfants, Charles, Éléonore, Isabelle, Ferdinand, Marie et Catherine. C'est Charles Quint, le cinquième, qui va succéder à Jeanne I. Charles va épouser en seconde noce Isabelle du Portugal, fille de Marie d'Aragon mariée à un certain Manuel I du Portugal. Charles Quint va régner sur de nombreux pays de la péninsule ibérique et de l'Europe centrale, en plus des colonies de ces pays, pendant 40 ans jusque vers la fin de sa vie à 58 ans en 1556. Charles et Isabelle du Portugal ont eu cinq enfants légitimes, Philippe, Marie, Ferdinand, Jeanne, Jean, de même que cinq autres enfants illégitimes.

À partir d'ici, il faut séparer les royaumes du côté germanique et du côté espagnol, mais tous relèvent des Habsbourg.

Du côté germanique, le successeur de Charles Quint est Ferdinand I, fils de Jeanne I et de Philippe ; il a régné durant 38 ans jusqu'à son décès à 61 ans en 1564. Ferdinand I, marié à Anne de Bohême, a eu dix enfants, Élisabeth, Maximilien, Anne, Ferdinand, Marie, Catherine, Éléonore, Barbara, Charles II, Jeanne.

Le successeur de Ferdinand I est Maximilien II, son fils. Il a régné durant 14 ans jusqu'à son décès à 49 ans en 1576. Maximilien a épousé Marie d'Espagne, fille de Charles Quint ; ils ont eu seize enfants, dont Anne, Rodolphe, Ernest, Élisabeth, Matthias, Maximilien, Albert, Wenceslas.

Le successeur de Maximilien II est Rodolphe II, son fils. Il a régné durant 36 ans jusqu'à sa mort à 60 ans en 1612.

Du côté espagnol, le successeur de Charles Quint est Philippe II d'Espagne, son fils. Il a régné durant 42 ans jusqu'à sa mort à 71 ans en 1598. Son règne est donc très important en Espagne. Il s'est marié quatre fois, avec Marie Manuelle du Portugal, avec Marie I d'Angleterre, avec Élisabeth de France et Anne d'Autriche. De son troisième mariage, une de ses filles, Isabelle Claire Eugénie va lui succéder. De son quatrième mariage, son fils Philippe III succédera à Isabelle.

Isabelle (Claire Eugénie) d'Espagne a régné au total durant 35 ans jusqu'à son décès à 67 ans en 1633.

Le renforcement de la monarchie

Le 16^{e} est définitivement un siècle-charnière entre le Moyen Âge et les débuts des temps modernes ; c'est vrai en Espagne, comme dans d'autres pays. Dès la fin du 15^{e}, en 1492, Isabelle I de Castille et Ferdinand II d'Aragon étendent leur royauté en prenant le royaume de Grenade en Andalousie, où il y a encore des musulmans ; or, cela coïncide avec le départ de Christophe Colomb pour les Amériques. L'unification de l'Espagne et les voyages pour trouver des richesses et établir des colonies vont de pair.

Ces rois vont prendre plusieurs décisions pour renforcer le pouvoir de la monarchie. Par exemple, on va créer le fameux tribunal espagnol de l'Inquisition ; on va forcer maures et juifs à se convertir, et finalement à fuir ; on met sur pied aussi une « Sainte fraternité », la *Santa Hermandad*, une petite armée pour pourchasser les dissidents ; on réduit les pouvoirs de la noblesse ; le pape va concéder aux rois la gestion des ordres militaires et ainsi leur transmettre d'importants revenus fonciers ; on va aussi réduire le pouvoir des villes en contrôlant les nominations et en réorganisant les diverses charges.

L'unité nationale se fait autour de l'unité religieuse, celle du catholicisme, mais l'Église est finalement soumise à la royauté ; c'est le roi qui a le droit de patronage et qui nomme donc les évêques. Or, l'Église est riche ; elle possède des terres, elle reçoit des revenus des dîmes et des frais pour les divers services ecclésiastiques ; elle contrôle des écoles et des universités (n'oublions pas le rôle majeur des jésuites), où vont débuter d'importantes réformes ; elle contrôle également des œuvres de charité. Cette recherche de l'unité politico-religieuse est accompagnée d'une intolérance vis-à-vis de certaines minorités religieuses, comme on l'a vu auparavant. Philippe II va demander à l'Inquisition de surveiller les livres qui pourraient venir de l'extérieur, et il va même empêcher les jeunes d'aller étudier à l'étranger.

Les populations

Il faut dire qu'il y a toujours de grandes disparités régionales et aussi économiques. Bien que l'Espagne ait accès à deux mers (l'Atlantique et la Méditerranée), l'une par le nord, l'autre par le sud, elle doit contourner le Portugal. La partie nord de l'Espagne, plus montagneuse, est plus pauvre ; la partie centrale, avec de grands plateaux,

peut connaître des sécheresses ; la partie sud, au bord de la Méditerranée, a un climat plus favorable, avec des plaines bien irriguées, et un plus grand potentiel de développement portuaire.

La société est très hiérarchisée et cela résulte des effets de la Reconquête. Il y a dans l'Ancienne-Castille au nord des paysans propriétaires, mais ils sont plutôt pauvres. Dans la Nouvelle-Castille au sud et en Andalousie, les terres qui ont été enlevées aux musulmans ont été données à de grands propriétaires qui engagent des paysans occasionnels. En Aragon, où il y a encore quelques musulmans, la propriété est mieux répartie. En Castille, les nobles possèdent de vastes propriétés foncières. Il y a certes une petite noblesse, comme aux Basques et aux Asturies, mais celle-ci est aussi pauvre. Il y a aussi les grands propriétaires des ordres militaires, les Chevaliers (*Cabarellos*) qui possèdent de grands domaines, comme en Manche (intégrée à la Nouvelle-Castille) et Estremadure ; les soldats sont loin d'être riches. Au bas de la pyramide sociale, les petits rentiers, les gens de loi, les maîtres de corporations, les compagnons de métiers, les petits marchands ; en étudiant en théologie ou en droit, on peut espérer un emploi et un revenu auprès de l'Église ou de la royauté. Certains essaient de devenir propriétaires en s'endettant. Il y a beaucoup de pauvreté, surtout chez les paysans, même au sud de l'Espagne. Et il y a aussi de nombreux groupes marginaux, comme les voleurs, les mendiants, les vagabonds… Bref, on a une société avec des riches et des pauvres, une société idéale pour engager les pauvres comme soldats, une société où certains, qui rêvent à l'aventure, s'engagent sur des bateaux avec l'espoir de devenir riches et surtout d'acquérir des titres de noblesse.

Les relations internationales

Au niveau des relations extérieures, Castille et Aragon sont en conflit avec la France, car on se dispute les royaumes de Navarre et de Naples. On poursuit les maures jusqu'en Afrique du Nord. Les découvertes de Christophe Colomb sont rattachées juridiquement à la Castille, où l'on crée un Conseil des Indes et une administration pour les contrats (la *Casa de Contratacion* à Séville). Isabelle I est en théorie contre l'esclavage, mais en pratique elle tolère un vaste marché d'esclaves, même de noirs, que se partagent les divers conquérants. L'Espagne va être impliquée dans toute la politique de l'Europe pendant plusieurs siècles, car avec Charles Quint au 16e l'Espagne a une position politique prépondérante, en plus de posséder un imposant domaine colonial ; on va d'ailleurs créer un Conseil d'État des affaires étrangères. Mais une partie des richesses finance les guerres ; on va même combattre les Turcs dans la Méditerranée ; mais plus important, les rois catholiques travaillent pour la papauté, car ils vont lutter contre le protestantisme en Allemagne, aux Pays-Bas et en France.

La Renaissance

L'ère des rois catholiques permet le développement de la Renaissance, en particulier dans les arts et l'architecture, avec une influence italienne évidente ; l'Église catholique entreprend des réformes et il y a un essor du côté des études en philosophie et en théologie. Les courants humanistes vont aussi pénétrer en Espagne, mais ne seront pas nécessairement bien reçus par la suite. Ainsi, l'humaniste Érasme, qui était sans doute d'accord avec le principe d'une Inquisition au départ, ayant toutefois un esprit assez ouvert et favorable au renouvellement d'une spiritualité intérieure, fut mal vu à partir du moment où il a

eu une influence autant sur le courant luthérien que sur les réformes catholiques, comme celle du Carmel.

Le « siècle d'or » dure effectivement environ un siècle, car dès la seconde partie du 17e siècle, l'Espagne va connaître un déclin qui peut s'expliquer par plusieurs facteurs. Mentionnons que les nombreuses expulsions ont accentué une certaine régression démographique, d'autant plus que les épidémies de peste ont duré jusqu'à la moitié du 17e ; de même, une partie de la population a été impliquée dans les guerres en Europe, ou a décidé d'émigrer aux Amériques. Le commerce international a plongé l'Ancienne-Castille dans une plus grande pauvreté ; le contrôle financier est passé aux Hollandais qui, avec les Français, dominent les colonisations. Comme on l'a vu, ce 17e est un très bon exemple d'implosion des grands empires ; si déjà Charles Quint avait perdu le contrôle de ses nombreux royaumes, ses successeurs connaîtront l'instabilité financière et subiront les mêmes difficultés à cause des nombreuses guerres, souvent à caractère religieux, comme aux Pays-Bas.

L'Inquisition

L'Inquisition est un tribunal ecclésiastique, en principe d'exception, créé par l'Église catholique romaine pour juger des cas d'orthodoxie ou d'hérésie. N'oublions pas que l'Église fait de la politique, et que les royaumes font aussi appel à l'Église ; il y a entre les deux pouvoirs, royal et papal, parfois des oppositions, mais aussi beaucoup de collaborations qui aboutissent à des traités ou des concordats.

On distingue historiquement trois institutions de l'Inquisition, soient l'Inquisition au Moyen Âge, l'Inquisition de l'Église de Rome (la Congrégation de l'Inquisition

romaine et universelle qui deviendra au 20e siècle la Sacrée Congrégation du Saint-Office, puis la Congrégation pour la doctrine de la foi), et l'Inquisition de culture espagnole, très forte en Espagne, mais qui a aussi une branche au Portugal.

L'Inquisition médiévale a sa propre histoire qui s'étend du 13e au 15e siècle, tandis que les Inquisitions romaine et espagnole sont créées au 16e siècle, siècle de révolutions et de nationalismes politico-religieux ; par ailleurs, l'Inquisition espagnole se développe à l'écart de l'Inquisition romaine. L'Inquisition médiévale est née à partir du second concile de Latran et s'est fortement impliquée contre les Églises cathares et vaudoises, jugées hérétiques ; il est intéressant de voir que ces courants religieux, qui désiraient limiter la spiritualité à la *Bible*, étaient plutôt anticléricaux et ont eu une influence sur les courants protestants ultérieurs. Il y a quand même eu de fortes oppositions à l'Inquisition dont les méthodes étaient souvent excessives !

L'Inquisition espagnole est définitivement née dans un contexte d'unité nationale, où des réactions assez violentes ont été dirigées contre des minorités ethno-religieuses ; les inquisiteurs, avec l'accord du pape, avaient comme objectifs clairs de surveiller les nouveaux convertis de force et d'identifier les relaps. Même certains nouveaux courants de spiritualité étaient jugés suspects ; on parlait beaucoup de l'illuminisme auquel on associait l'érasmisme, qui à son tour paraissait bien proche du luthéranisme. L'Inquisition espagnole a donc joué un rôle dans la lutte contre le protestantisme, avec la participation des jésuites.

Ce qui surprend encore aujourd'hui, même si on connaît bien cet aspect d'une Église qui s'est embourbée dans l'ignorance, est que l'Inquisition considérait que sa compétence lui permettait d'examiner les affirmations

scientifiques. Rappelons quelques noms. Le polonais Nicolas Copernic (1473-1543), donc déjà au 15e siècle, un chanoine et un médecin, en plus d'être un astronome, conçoit la théorie de l'héliocentrisme selon laquelle le Soleil est au centre de l'univers et qu'en conséquence la Terre tourne autour du Soleil. La vie de Galilée et celle de Kepler, plus courte, se chevauchent. L'allemand Johannes Kepler (1571-1630) a bien étudié l'hypothèse de Copernic ; non seulement il l'approuve, mais il explique que la circonvolution des planètes n'est pas circulaire, mais elliptique. On arrive à ce pauvre Galilée, l'italien Galileo Galilei (1564-1642) qui devra renier l'évidence scientifique ; Galilée a pourtant amélioré la lunette astronomique et fait progresser les connaissances dans divers domaines de la physique. Aux 17e - 18e siècles, plus de doutes, l'anglais Isaac Newton (1643-1727), astronome, philosophe, mathématicien, physicien et alchimiste, développe la loi de la gravitation universelle à partir des théories précédentes.

Et là, il faut faire intervenir quelqu'un qui est né un an avant la mort de Copernic, mais qui est mort avant Kepler et Galilée. Il s'agit du jésuite italien Roberto Francesco Romolo Bellarmino (Robert Bellarmin) (1542-1621), un cardinal, un théologien très apologiste et un inquisiteur plutôt redoutable, pourtant sanctifié par l'Église. Sur un fond de lutte contre la Réforme protestante, Bellarmino va s'opposer farouchement à l'héliocentrisme soutenu par Copernic, Kepler et Galilée.

Bellarmino va réussir à faire condamner au bûcher, à la fin du 16e siècle, après un procès de quelque sept ans, un certain Giordano Bruno, un dominicain qui concevait un univers infini et l'existence de mondes multiples, étant influencé par les écrits de Copernic et d'un certain philosophe du 15e, Nicolas de Cues ; bref, un visionnaire bien avant son temps, qui a payé de sa vie.

C’est en 1616 que Bellarmino demanda à Galilée d’arrêter d’enseigner l’héliocentrisme ; à son procès en 1633, alors que son accusateur est décédé depuis 13 ans, son fantôme a encore du pouvoir puisque Galilée est obligé d’abjurer. Même si les interdits ne furent levés qu’au 18e siècle, ce n’est qu’à la fin du 20e que l’Église a reconnu du bout des lèvres ses erreurs.

PARTIE IV

19e SIÈCLE

Chapitre 19
La culture

Les crises de croissance

Comment saisir la culture du 19e siècle, pourtant si proche de notre début du 21e, et déjà si loin, perdu dans l'amnésie collective ? Juste en arrière, le 20e siècle démontre l'accélération du temps, la progression incontrôlable des connaissances, le développement extraordinaire des sciences et des technologies. Désormais, plus personne ne peut assimiler les acquis antérieurs ; il faut mémoriser toutes les connaissances humaines dans de vastes bases de données, et les chercheurs doivent travailler en équipes. Mais on peut constater que la première moitié de ce siècle a été une vaste autodestruction de l'humanité pour redéfinir les jeux de puissance entre les pays, avec de nouvelles armes tellement dévastatrices, auxquelles ont participé de nombreux scientifiques. Bref, une fois encore, je pense que l'humanité est toujours dans la barbarie, incapable d'opter pour de véritables solutions de paix, de collaboration, d'égalité et de justice. Alors, il est difficile de ne pas avoir un regard soupçonneux sur ce 19e, pourtant grandiose et plein de promesses, car il a préparé assez directement cette

explosion de violences au 20e. Le 19e siècle demeure le siècle de grandes découvertes dans plusieurs domaines des connaissances théoriques et pratiques, et les génies de cette période devaient certainement en retirer de grandes satisfactions, car ils avaient sûrement l'impression d'innover totalement et même de révolutionner les connaissances de leurs prédécesseurs.

Jusqu'à maintenant, l'évolution de l'humanité a toujours suivi les mêmes comportements. À chaque crise de croissance les conflits sont multiples et interreliés : entre les classes sociales, dans les changements démographiques, les besoins alimentaires, les impératifs commerciaux, la transmission et le contrôle des connaissances, l'accès au travail et à un minimum de bien-être matériel. Les peuples et les divers groupes culturels sont entrés en guerre pour réduire les pressions. Quand les ennemis du moment sont passablement épuisés, alors on signe des traités de paix et les vainqueurs redéfinissent, souvent de manière arbitraire, leurs nouveaux pouvoirs et leurs nouvelles frontières. Et cela prépare les futurs conflits qui resurgiront inévitablement plus tard. En fait, les guerres ne suppriment pas les injustices sociales.

Si le 16e siècle a mis fin à cette longue période appelée le Moyen Âge, le 19e m'apparaît comme la fin de ces grands conquérants mégalomanes qui voulaient posséder le monde entier, mais c'est une perception bien subjective. Quelle différence fondamentale y a-t-il entre les ambitions de Napoléon I et celles de Jules César ou d'Alexandre le Grand ? Cela ne supprime pas les dictateurs qui ont continué jusqu'à aujourd'hui à étouffer localement les habitants de leurs pays, avec la complicité de grandes puissances. Les ambitions d'un contrôle politique et militaire de la planète ne sont pas vraiment disparues, mais elles reflètent davantage les velléités de gouvernements,

souvent proches d'oligarchies, que les frustrations d'individus plutôt cinglés.

Jusqu'en 1815, Napoléon I a tenté par la guerre de dominer l'Europe, mais les nombreuses coalitions entre les pays l'ont finalement arrêté. N'est-il pas surprenant que les rêves mégalomanes, monarchistes et impérialistes de Napoléon I aient suivi cette étonnante remise en question de la société que fut la Révolution française, avec des idées vraiment révolutionnaires, au moins en théorie ? Les gens qui ont le pouvoir et l'argent voudront toujours revenir à des régimes politiques qui les favorisent ; je ne suis donc pas surpris que les régimes démocratiques, les fédérations, les confédérations et les républiques soient encore influencés par des valeurs monarchiques, voire dictatoriales.

À la fin donc des guerres de Napoléon, les grandes dynasties de l'Europe, soient celles du Royaume-Uni, de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Prusse, de la Russie, et aussi de la France, vont équilibrer leurs puissances et redéfinir leurs frontières à travers de nombreuses « guerres locales ». Les divers pays tentent d'avoir une identité nationale ; plusieurs pays vont se séparer et obtenir leur indépendance ; l'Empire ottoman va bientôt se disloquer, surtout dans les Balkans dominés par les Turcs. Cette longue période de « paix relative » jusqu'à la fin du 19^{e}, où dominent les empires, les monarchies et de « saintes » alliances, va d'ailleurs permettre à toutes ces grandes nations de stabiliser leurs possessions coloniales.

L'Afrique, en particulier, va subir de très fortes pressions des puissances colonialistes. De nouveaux pays vont naître à partir des anciennes colonies dans les Amériques du Nord, du Centre et du Sud ; les États-Unis, malgré une guerre interne, se structurent pour devenir une puissance mondiale, tout en continuant, surtout au sud, la

traite des esclaves noirs. Un petit pays va naître, Haïti, une colonie que Bonaparte aurait bien voulu conserver ; Haïti va gagner son indépendance à la suite des idées égalitaires de la Révolution et de l'abolition de l'esclavage ; et depuis ce temps, après le retrait du pays colonisateur, Haïti a sombré dans la plus grande misère, comme c'est arrivé dans d'autres régions colonisées.

La créativité

Le 19e siècle va connaître un véritable essor, une explosion des idées, dans tous les domaines de la vie intellectuelle, dans tous les arts, dans les sciences et les technologies. Il y aurait tant de grands noms à citer en littérature, en peinture, en mathématiques, en biologie, en chimie, en physique…

Mais ce qui m'impressionne le plus est l'abondante création musicale, tellement humaine et chaleureuse, pleine d'espoir et d'optimisme. Je l'avoue, c'est la musique de ce siècle que je préfère, même si j'apprécie aussi des compositeurs des siècles précédents ; par contre, à part de rares exceptions, je n'aime pas la musique du 20e, dite moderne ou contemporaine, parce que les compositeurs ont voulu renier complètement le passé. En voulant innover à tout prix, ils ont oublié les lignes mélodiques, celles qui viennent du bon sens collectif ; même chose en peinture où l'abstrait se soustrait facilement aux exigences du dessin.

On a défini cette période comme romantique, mais qu'est-ce que le romantisme ? C'est beaucoup plus difficile à définir qu'on le pense ! À un premier niveau plutôt facile, on peut penser à un petit repas entre amoureux dans la pénombre, avec des chandelles, des ballades de Chopin, du bon vin, des regards doux, des gestes sensuels… mais il y a sans doute beaucoup plus de sens dans ce 19e siècle ! Une

sensibilité à fleur de peau, des élans de chevalerie, comme au temps de ces braves chevaliers défenseurs de la justice, un brin de poésie pour rêver et changer le monde, un monde de paix et d'amour peut-être, un désir d'absolu, une quête pour une spiritualité d'ouverture au monde, une proximité de la nature, une conscience aiguë du vide intérieur, un besoin de faire des folies, une recherche de passions charnelles et érotiques, le goût de visiter le monde entier, le défi même d'explorer l'univers de la noirceur et de la mort, se voir comme un héros invincible en pleine guerre contre les méchants… En fait, on a tendance à oublier que le romantisme a eu un accent nationaliste important ; plusieurs intellectuels romantiques du 19e ont rêvé à une grande Europe unie, jetant ainsi les bases lointaines à une Union européenne. Mais ce rêve d'unité impliquait au départ des nationalismes bien définis, et donc des guerres pour les justifier et les atteindre. C'est le 19e siècle qui a fait germer l'hitlérisme.

Le 19e siècle est le siècle de Henri Dunant qui a fondé la Croix-Rouge et a reçu le premier prix Nobel de la paix, du génial médecin et psychiatre Sigmund Freud, et enfin des grands philosophes comme Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Søren Kierkegaard, Karl Marx, Friedrich Nietzsche…

Il y a au 19e siècle des découvertes qui bouleversent en profondeur toutes les connaissances et les conceptions que l'on a de l'univers et de la vie. Je pense aux extraordinaires intuitions de Charles Darwin sur les mécanismes de l'évolution, à celles de Dmitri Ivanovitch Mendeleïev sur les éléments qui structurent toute la matière, aux découvertes de Wilhelm Röntgen, Henri Becquerel, Pierre et Marie Curie sur la radioactivité qui permirent la radiographie. Je pense aussi à un homme brillant, Louis Braille, qui a surmonté un malheur personnel

pour aider des aveugles en inventant une nouvelle écriture tactile.

Et que dire de la médecine qui a aussi fait d'énormes progrès, comme les mesures d'asepsie pour réduire la mortalité en chirurgie. On a mieux compris les maladies infectieuses et on a mis au point des vaccins (rage, choléra…) ; l'influence de Louis Pasteur est évidente ; on en est arrivé ainsi à la pasteurisation et à l'autoclave. L'anesthésie a commencé avec le protoxyde d'azote, pour passer ensuite à l'éther et au chloroforme ; on a aussi utilisé la morphine, puis l'héroïne. N'oublions pas la transfusion sanguine, le stéthoscope, la vaseline et l'aspirine.

La révolution industrielle

Après de grandes guerres, comme celles de Napoléon, la nature essaie de récupérer le temps perdu ; des couples se forment, et comme un signe irrationnel d'espoir, ils ont beaucoup plus d'enfants. Le 19^{e} siècle connaît donc une croissance démographique qui est accompagnée nécessairement d'un renouvellement des techniques agricoles (moissonneuse, moissonneuse-batteuse, engrais). Une classe ouvrière apparaît, mais il s'agit d'une lente démocratisation puisque les salaires sont très bas et qu'on engage abusivement des femmes et des enfants. L'esclavage est encore là, mais avec d'autres visages. Les réactions d'indignation, les injustices sociales encore si évidentes, les dénonciations d'intellectuels, la fin théorique de l'esclavage dans les colonies vont permettre le développement des mouvements syndicaux ou de partis socialistes.

Tous ces chambardements sont possibles grâce à d'importants progrès en sciences et en technologies. Mais il y a plus que ça ; c'est l'organisation du travail qui change. On pense spontanément à Henry Ford et ses chaînes de

montage, qui en fait s'est inspiré des idées de Ransom Eli Olds (la Oldsmobile), mais on est déjà au début du 20e. Une révolution industrielle s'appuie sur les acquis antérieurs ; celle-ci a en fait commencé au 18e surtout au Royaume-Uni pour progresser rapidement au 19e dans toute l'Europe jusqu'en Russie. Le 18e siècle connaît de grands progrès dans la conception des métiers à tisser et dans la fabrication de diverses machines qui utilisent la vapeur, dont un bateau à vapeur et une locomotive à haute pression ; on utilise aussi le gaz pour l'éclairage et pour des turbines ; dans le ciel apparaissent la montgolfière et le parachute.

Le nombre d'expositions universelles qui ont eu lieu au 19e siècle est très significatif. Ces expositions montraient au monde entier les nouvelles découvertes en sciences, et leurs applications technologiques et industrielles. La France a été particulièrement gâtée : Paris en 1855, 1867, 1878, 1889, 1900, Metz en 1861, Lyon en 1894. Londres en 1851, 1862 ; Vienne en 1873 ; aux ÉUA, Philadelphie en 1876, Chicago en 1893 ; Melbourne en 1880 ; Barcelone en 1888 ; Bruxelles en 1897.

Le 19e siècle a certes continué à développer les machines à tisser, les machines agricoles, de même que les machines utilisant de la vapeur. Mais le 19e est le siècle de l'acier, de l'électricité, des moteurs à explosion, et ces développements vont s'intégrer mutuellement ; la fin du 19e laisse paraître le contrôle des routes, avec les automobiles, et celui de l'air, avec les avions. Le 19e va accorder une immense importance aux centaines de brevets qui seront déposés.

Gustave Eiffel et sa fameuse tour, pour l'exposition universelle de Paris en 1889, représentent bien cette époque ; c'est l'ère de l'acier, de la sidérurgie et des premiers gratte-ciels. Le procédé Bessemer permet

d'accélérer la production de l'acier et d'en réduire considérablement les coûts. Bien que les voitures à chevaux vont continuer à exister, on va développer de nouveaux moyens de transports et leurs corollaires inévitables. Il s'agit de la locomotive à vapeur, des chemins de fer, des ponts en acier, du monorail, des tramways à traction par câble ou électriques, de l'escalier roulant…

Le gaz est encore utilisé (lampe, cuisinière au gaz, moteur…), mais c'est la maîtrise du courant électrique qui va dominer. On a la pile électrique, la pile sèche, l'ampoule à incandescence, le générateur électrique, la chaise électrique, le moteur électrique, l'ascenseur, l'électro-aimant, la dynamo, la voiture électrique, le moteur à courant continu, l'électricité publique, le moteur à courant alternatif, le transformateur, l'électricité à courant alternatif pour le public…

L'électricité va aussi se développer dans les moyens de télécommunication qui aboutiront à l'installation de grands câbles intercontinentaux et sous-marins. On a donc le phonographe, le microphone, le haut-parleur, le merveilleux téléphone, la radio, le disque, le télégraphe électrique, le code morse, le téléscripteur boursier, le télégraphe duplex, l'enregistreur magnétique, la télégraphie sans fil, la cellule photovoltaïque…

On a ensuite le développement des moteurs : le moteur à explosion à deux temps, puis à quatre temps, l'utilisation du pétrole et de l'essence, le moteur à essence, le bateau à moteur à essence, le scaphandre, l'automobile avec moteur à essence ; la maîtrise du caoutchouc permet le pneu plein, puis le gonflable, sans oublier les bottes et l'imperméable. Il y a aussi la motocyclette avec moteur à essence et le moteur diesel. Dans un registre parallèle plus

modeste, n'oublions pas les premières bicyclettes, d'abord sans pédales, puis avec pédales.

Il y a aussi le contrôle des images avec les procédés de photographie, les premiers reflex, et vers la fin du 19e, le kinétoscope, le projecteur cinématographique, la pellicule et le début du cinéma, de même que la photographie en couleurs.

Dans les airs, le parachute s'améliore, on a des planeurs et des ballons dirigeables ; les premiers essais avec des avions débutent vraiment au début du 20e.

L'automatisation débute avec la carte perforée (comme dans le métier à tisser), l'ordinateur mécanique, le programme informatique, la machine à statistiques à cartes perforées.

Dans le domaine de l'écriture, on a les presses rotatives, la machine à écrire, le sténographe, la linotype, le monotype, le dictaphone.

Enfin, plusieurs autres inventions vont révolutionner les modes de vie et de consommation : la production d'objets en celluloïd, ou plastique, le linoléum, la machine à coudre, la caisse enregistreuse, le timbre-poste et la machine à affranchir, les fuseaux horaires, les empreintes digitales.

Et je mets à part la dynamite, mise au point par Alfred Nobel à partir de la poudre à canon inventée par les Chinois, dont les nombreuses applications, civiles et militaires, sont bien connues.

Il y a tant d'inventions qui structurent notre quotidien sans qu'on imagine qu'elles n'existaient pas

auparavant ! Que dire de la bouteille d'Évian, du lait en poudre, de la bière Heineken, de la margarine, de la gomme à mâcher, du Coca-Cola qui se répandra sur toute la planète, du fameux hamburger, du Corn Flakes, pas très bon au départ pour calmer les mauvaises passions de ces pauvres puritains, de la boîte de conserve, du fil dentaire, de la boîte en carton, du sac en papier à fond plat, du ballon, de l'allumette, du stylo à encre, de l'élastique, du blue-jean, de la saccharine, du fer à repasser électrique, du lave-vaisselle, du stylo à bille, du soutien-gorge, du couteau suisse, de la cuisinière électrique, de la lampe de poche…

Chapitre 20
L'abolitionnisme et l'exploitation des travailleurs

Le « Code noir »

Si j'ai fait de sérieux efforts pour regarder de plus près les aspects les plus positifs du 19e siècle, c'est parce que ce siècle mérite qu'on le connaisse mieux et qu'on s'émerveille de ses découvertes. Par ailleurs, il faut sans doute examiner aussi des tendances culturelles qui se cachent derrière ces lumineuses et impressionnantes découvertes. Comment faut-il comprendre les courants abolitionniste et anticolonialiste ? Sont-ils influencés par des idéaux humanitaires ou cachent-ils un « côté sombre » typiquement humain ?

Le « Code noir » est un recueil de textes légaux, conçu sous Louis XIV au 17e siècle, pour améliorer en théorie les conditions de vie des esclaves noirs dans les colonies ; ceux-ci étaient traités de manière brutale comme des sous-animaux. En pratique, le Code ne fut pas vraiment appliqué ou respecté, ni par l'Église catholique, ni par la

royauté française. Le premier article du Code, plutôt bizarre pour un observateur actuel, prévoyait l'expulsion des juifs ; j'en déduis que les colonisateurs voulaient ainsi éliminer une forme de concurrence. L'origine de ce Code assez long, sur le statut civil et le droit pénal, applicable dans les colonies des Antilles, de la Guyane et de l'île Bourbon, part du grand nombre d'enfants métis ; le nombre de femmes blanches étant peu élevé, les colons blancs avaient donc des enfants avec des esclaves noires. Quel statut juridique fallait-il donner à ces enfants ? Esclaves ou libres ? En pratique, ce sont des esclaves et les châtiments corporels sont tout à fait légaux à leur égard. Malgré l'envoi de femmes blanches et le refus des esclaves noires d'avoir des enfants qui deviendront à leur tour des esclaves, la population noire explose dans plusieurs colonies. À la fin du 18e siècle, l'abolition de l'esclavage est décrétée, bien que cela ne soit pas respecté partout ; le décret est réaffirmé au début du 19e, et enfin complètement appliqué vers le milieu du 19e.

L'*Asiento*

L'*Asiento* désigne ici une espèce de sous-traitance, ou un contrat, entre un gouvernement et d'autres pays contre une redevance. C'est ainsi que l'Espagne avait fait un accord de gérance pour la traite des nègres avec des pays comme le Portugal, la Hollande, la France et l'Angleterre. C'est ainsi que les Espagnols gardaient le contrôle sur la traite des esclaves dans leurs colonies. La Couronne espagnole accordait des droits d'exploitation de colonies à des individus ou des compagnies qui profitaient d'un commerce très lucratif, la traite d'esclaves, déjà débutée par les Portugais dès la fin du 15e siècle. Il faut attendre au 19e siècle pour que l'Espagne adhère à l'abolition de la traite des nègres.

L'abolitionnisme dans le monde

Les origines de l'abolitionnisme sont variées et complexes ; elles sont issues de la religion, plutôt protestante, de la philosophie, de la théologie, des idées nouvelles du 18e siècle, de la Révolution française, de la conceptualisation des droits de l'homme, même de couleur, de théoriciens de l'économie, des tendances à un libéralisme des marchés et du commerce international. L'Église catholique se réfugie dans une prudence silencieuse, étant donné qu'elle a des intérêts dans les colonies.

Les marchands découvrent que les esclaves coûtent cher ! Non seulement l'abolition de l'esclavage va créer une nouvelle classe de pauvres, mais elle va donner naissance à une autre nouvelle classe de travailleurs sous-payés. Je me méfie donc de ces idées nobles qui cachent au-delà des lois de nouvelles formes d'esclavage. Si en théorie on a reconnu l'humanité des esclaves, par contre au plan pratique, on les a complètement abandonnés, sans ressources sociales, sans structures administratives, sans travail, sans méthodes de production, après avoir pillé leurs richesses naturelles, sans les remplacer ou les compenser ; l'abolitionnisme n'est qu'une autre facette de la décolonisation qui a donné naissance au Tiers-monde.

Il y a certes des ententes entre divers pays pour abolir l'esclavage, mais le processus est long à cause du fonctionnement des colonies. En Afrique, à cause des explorateurs, des missionnaires et des armées, on découvre les pays intérieurs ; le continent va ainsi être colonisé à nouveau. L'esclavage, qui était contrôlé par les Arabes, est indirectement aboli, mais cette apparente cohérence cache en fait une contradiction. L'abolition de l'esclavage prend du temps ! En Angleterre et en France, il faut attendre jusque vers la moitié du 19e ; d'autres pays d'Europe et des

Amériques suivront vers la fin du 19e, et même jusqu'au milieu du 20e. C'est si près d'aujourd'hui ; vingt siècles et plus d'esclavage ; pourquoi des hommes en traitent-ils d'autres comme du bétail ? L'esclavage a-t-il vraiment disparu aujourd'hui ?

Aux États-Unis d'Amérique, l'abolition de l'esclavage divise le pays entre le Nord et le Sud ; c'est que le Nord est plus religieux et moins dépendant des esclaves pour son économie, contrairement au Sud où il y a plusieurs plantations de coton. On comprend pourquoi il y a eu une guerre civile entre le Nord et le Sud, et pourquoi la libération des esclaves noirs s'est faite dans un climat de violence et de racisme. Il faut attendre jusqu'à la fin du 19e pour que l'esclavage soit éliminé. Il paraît qu'ensuite une forme d'eugénisme était pratiquée pour obtenir des travailleurs plus costauds !

Chapitre 21
La décolonisation et le colonialisme impérialiste

L'anticolonialisme

Bien que l'abolitionnisme et l'anticolonialisme soient différents, il y a entre eux un certain chevauchement, d'autant plus que les mêmes influences se manifestent pour les promouvoir. On a vu qu'à la Renaissance des intellectuels et des écrivains, parfois dans des récits de voyages plus près de l'imaginaire que de la réalité, ont défendu une vision utopique des « bons sauvages » vivant dans la nature. Des voix se sont aussi élevées contre le mercantilisme dans les colonies où l'exploitation des « indiens » et l'esclavage des noirs étaient justifiés théologiquement à l'intention des missionnaires. On peut dire que cela a pris au moins un siècle, à partir de différentes critiques, pour que l'esclavage soit aboli, car il y avait des groupes « pour », comme la Société des amis des noirs, pas nécessairement contre toute forme d'esclavage, et des groupes « contre », comme le Club Massiac, formés évidemment de propriétaires-colonisateurs.

La Révolution française, qui entamait de sérieuses réflexions sur l'égalité entre les hommes et débutait à définir les droits de l'homme, devait logiquement examiner le cas des hommes dans les colonies ; logiquement encore, un pays pouvait-il avoir des colonies ? Dans les faits, les colonies n'ont pas été abolies, et j'ai l'impression qu'on a finalement statué sur la liberté et les droits des colons plutôt que sur ceux des autochtones et des esclaves. D'une certaine façon, la Révolution a poussé les colonies à s'émanciper, mais dans ces nouveaux territoires autonomes, qui imitaient la culture des métropoles européennes, les blancs continuaient à dominer. Après la Révolution, à la fin du 18e siècle, l'esclavage était tout simplement sanctionné comme un fait accompli.

On a vu que l'esclavage n'était plus bien vu par les marchands de culture libérale qui prônaient définitivement un anticolonialisme pratique et utile pour le commerce. Avec la perte des colonies du côté de l'Espagne et du Portugal, on allait assister à un rééquilibrage des forces, toujours colonialistes, sur les divers continents. Pour les marchands, tous ces nouveaux pays étaient des marchés potentiels, surtout si on pouvait faire sauter les contraintes douanières. Mais, comme on l'a vu, la création de nouvelles classes de travailleurs, où il y avait de nombreux abus, a mené à des mouvements réactionnaires de travailleurs pour former des syndicats, des regroupements internationaux, comme l'Internationale. Le 19e est aussi le siècle de Karl Marx et de sa critique du capitalisme ; c'est la naissance des partis socialistes et travaillistes. Et là encore, cohérence oblige, comment ne pas critiquer l'exploitation de l'homme dans les colonies ?

Mais avant que Lénine révolutionne, au début du 20e siècle, les vastes territoires de la Russie et des pays voisins, en s'attaquant à l'impérialisme capitaliste et en

prônant une nouvelle société de prolétaires-travailleurs (qui sera plutôt celle d'un dictateur astucieux), il faut comprendre qu'il s'est passé un revirement important à la fin du 19e siècle. C'est ce que les historiens appellent un colonialisme impérialiste !

Le colonialisme impérialiste

Il y a souvent dans l'Histoire des ressacs, ou comme on le dit, un retour du balancier ; or, il me semble que ce retour est presque toujours du côté des puissants, c'est-à-dire de ceux qui ont le pouvoir et l'argent. Après l'abolitionnisme, l'anticolonialisme, le socialisme, le travaillisme, les pays, qui avaient retrouvé leur identité et leur stabilité, ont voulu consolider leurs possessions coloniales. Pourquoi ? La fin du 19e siècle connaît une certaine dépression économique ; les échanges commerciaux au plan international, et avec les colonies, anciennes ou plus récentes, donnent au capitalisme un nouveau visage. Un visage impérial ; on croirait voir le fantôme de Napoléon. C'est fascinant d'observer les dirigeants des gouvernements en train de rêver au temps des grands empires quand ils dominaient presque le monde entier, développaient une économie globale, et assuraient à tous une paix bénéfique. Les colonies sont devenues pour les États une affaire de prestige ; ces États deviennent expansionnistes ; ils développent des bases d'approvisionnement, des postes marchands, des armées de terre et de mer, des centres de placements pour les capitaux ; ils renforcent le protectionnisme. Les colonies servent de tampons aux troubles et déséquilibres sociaux, comme le font les guerres, mais cela ne durera pas longtemps, puisque le début du 20e siècle va subir un cataclysme militaire, alors qu'on commence à peine à maîtriser l'automobile et l'avion.

Et pauvre Charles Darwin, parce qu'on va manipuler ses théories pour justifier les démarches expansionnistes ! Ne faut-il pas imiter la nature où les espèces les plus aptes à survivre ont éliminé les plus faibles ? N'est-ce pas ainsi que Celui-qu'on-appelle-Dieu fonctionne ? Celui-qu'on-appelle-Dieu est du côté des plus forts ; Celui-qu'on-appelle-Dieu est proche de l'empereur. Les peuples les plus forts ont donc le droit divin d'éliminer les peuples arriérés, ou de les civiliser (par exemple, combien de temps et de luttes a-t-il fallu pour que l'Angleterre abandonne sa couronne sur les Indes). On a là un véritable messianisme religieux qui justifie une présence agressive des missionnaires ; à la limite, le racisme est acceptable théologiquement. On sait que les théories déformées de C. Darwin, qui croyait à Celui-qu'on-appelle-Dieu, ont conduit à un eugénisme théorique et pratique, assez évident sous la montée de l'hitlérisme.

Il faudra attendre jusqu'après la Seconde Guerre mondiale, donc à la seconde moitié du 20e siècle, pour que la colonisation, dans sa forme antérieure née à partir du 16e siècle, disparaisse. C'est si proche d'aujourd'hui ! Les nombreux pays qui ont trouvé leur indépendance n'ont pas pour autant échappé à des troubles sociaux et militaires pour autant : l'Inde, le Sri Lanka, la Birmanie, l'Égypte, le Soudan, etc. La liste est longue si l'on examine le 20e siècle jusqu'à aujourd'hui. Quant à Israël et à la Palestine, on sait comment c'est un lamentable échec depuis le milieu de ce 20e. Et ça continue !

La conférence de Berlin

La conférence de Berlin me fascine et me mystifie, sans doute à cause de mon ignorance de l'Histoire, peut-être bien aussi parce que je reconnais les mêmes comportements des gouvernements, siècle après siècle : dominer,

posséder, exploiter. Cette conférence a lieu à la fin du 19e siècle dans la vague impérialiste. Non satisfaits de leurs anciennes colonies, les États veulent posséder l'Afrique qui est désormais mieux connue. C'est Otto von Bismarck, chancelier du royaume de Prusse et de l'Empire allemand (1862 à 1890), qui a convoqué à Berlin cette « conférence » qui a débuté en novembre 1884 pour se terminer en février 1885. L'objectif était simple : comment diviser et partager l'Afrique entre les grandes puissances de l'Europe ? Évidemment, ces pays avaient déjà des colonies en Afrique, mais il s'agissait de poursuivre vers l'intérieur de l'Afrique, et surtout, il ne fallait pas que les pays colonisateurs se marchent sur les pieds mutuellement. Il fallait donc procéder rapidement à des « ententes » avec les royaumes d'Afrique et leurs populations locales ; en cas d'échec, on pouvait déduire que des démarches militaires de colonisation étaient justifiées (l'exemple du Congo, ou des Congos, est éloquent).

Quatorze pays sont convoqués : l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la France, le Royaume-Uni, l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie, la Suède-Norvège, l'Empire ottoman-Turquie, et enfin les États-Unis. Les représentants des pays africains n'étaient pas convoqués et ne participaient pas aux décisions. Tous ces pays d'Europe vont décider des nouvelles frontières à respecter pour les colonisateurs, et comme d'habitude, ces frontières ne tiennent pas nécessairement compte des cultures locales. Au début du 19e siècle, juste avant la Première Guerre mondiale, presque toute l'Afrique est ainsi possédée par les grandes puissances. Destin tragique d'un continent qui a vu naître les premiers hominidés !

Je ne saisis pas très bien ce que les États-Unis faisaient là[6] ; un si jeune pays, à peine sorti de la sécession et de l'indépendance de la puissante Angleterre ; fallait-il qu'ils débutent déjà avec leur esprit de supériorité sur le reste du monde ? Les ÉUA allaient-ils faire à leur tour ce qu'ils avaient subi ? Tout porte à croire que les idées expansionnistes débutent avec Georges Washington, et sont ensuite reprises par James Monroe (la théorique « doctrine de Monroe ») et les présidents suivants. Quelle part auraient-ils de ce grand gâteau qu'est l'Afrique ? Les ÉUA n'avaient pas une grande présence en Afrique. L'American Colonization Society, fondée au début du 19e, avait eu de bonnes intentions puisqu'il s'agissait de permettre à d'anciens esclaves de retourner en Afrique ; ceux-ci émigrèrent donc vers le Liberia actuel, qui devint indépendant au milieu du 19e. Voyons de plus près ! Il semble bien que les ÉUA ont « surfé » sur la grande vague impérialiste ! À la fin du 19e siècle, le petit royaume d'Hawaï est renversé par un coup d'État des Américains et est finalement annexé ; que faisaient-ils là ? Les ÉUA, en guerre contre l'Espagne, prennent possession de Cuba, des Philippines, de Porto Rico et de l'île de Guam. Au tout début du 20e, ils interviennent en Colombie pour contrôler Panama et poursuivre le fameux canal. Et enfin, quelle ascension dans l'échelle sociale du monde entier, le président Theodore Roosevelt sert d'arbitre entre la Russie et le Japon pour mettre fin à leur guerre ; et puis, il reçoit le prix Nobel de la paix ! J'avoue que cela me dépasse

[6] 2020 : C'est encore pour moi un certain mystère ! Il paraît que les États-Unis étaient présents surtout pour des raisons « humanitaires » afin d'encourager un maintien de la paix en Afrique ; les États-Unis furent les premiers signataires à défendre l'indépendance du Congo. Il est difficile pour moi de ne pas faire un lien entre le langage des États-Unis pour la défense « de la liberté et de la démocratie » et son expansion militaire démesurée partout dans le monde.

totalement ! Pourquoi donne-t-on des prix Nobel de la paix à de grands guerriers ?

Chapitre 22
De la révolution à l'indépendance des États-Unis d'Amérique

Une révolution américaine

La révolution américaine est surprenante, car elle arrive finalement avant la Révolution française, contrairement à ce que je pensais naïvement. Cela signifie que les idées de la Révolution avaient déjà traversé l'océan Atlantique. Mais cela veut dire aussi que les colonies anglaises étaient déjà très puissantes aux plans de l'organisation sociale, du travail, et surtout de l'économie ; les premiers colons avaient certainement acquis beaucoup de stabilité et de pouvoir ; les colonies n'acceptaient sans doute plus facilement de voir leurs richesses s'en aller vers les grandes villes d'Angleterre. Et puis, il ne faut pas oublier que les États-Unis d'Amérique s'étaient formés à partir d'un grand nombre d'immigrants de diverses nationalités qui fuyaient des conditions de misère et de persécution ; ces gens avaient gardé le goût de la liberté, de la libre entreprise, de la diversité culturelle et de la tolérance ; comment pouvaient-ils dépendre encore d'une Couronne, d'ailleurs de l'autre côté d'un immense océan.

Les révolutions aux ÉUA et en France, toutes les deux, se situent à la fin du 18e siècle et préparent donc les progrès du 19e siècle ; c'est pourquoi j'ai trouvé important d'en faire une certaine analyse pour mieux comprendre le 19e, finalement influencé par des idées novatrices.

Les « Treize colonies »

Les « Treize colonies », comme on les désignait, qui appartenaient à l'Empire britannique d'Amérique du Nord, donnèrent naissance aux États-Unis d'Amérique avec la signature du traité de Paris en 1783, après une guerre d'indépendance qui s'est étirée sur une trentaine d'années, si l'on considère que les premières rébellions se produisirent vers le milieu du 18e, alors que la Couronne voulait surtaxer les colonies pour financer sa participation à la Guerre de Sept Ans en Europe principalement.

Les treize colonies sont toutes situées sur la côte est de l'Amérique du Nord, entre la Nouvelle-Écosse et la Floride, et constituent une grande diversité, voire une hétérogénéité aux niveaux des régions, de la culture intellectuelle, de l'organisation du travail, de la religion et de leurs origines. Comme on va le voir, les conflits entre le Nord et le Sud vont avoir des racines profondes.

Au nord, on a la Nouvelle-Angleterre, le Rhode Island, le Massachusetts, le New Hampshire et le Connecticut. Une partie de la population est d'origine puritaine et calviniste, ou est issue de dissidents du royaume des Stuart. La morale religieuse est donc très rigide, intolérante vis-à-vis des non-calvinistes, mais plutôt tolérante avec les Juifs ; la religion a une influence sur le gouvernement qui tend à être théocratique. Tandis que l'agriculture dépend d'un climat imprévisible, l'économie

se développe dans les villes, en particulier dans celles qui sont portuaires où d’ailleurs arrivent les esclaves.

Au centre, on a New York, le New Jersey, la Pennsylvanie où les Quakers sont tolérants et appuieront l’abolitionnisme, le Delaware où il y a des Suédois, et la vallée de l’Hudson où il y a des Hollandais. Le centre est le lieu des grandes villes comme New York et Philadelphie, et c’est aussi une zone tampon entre le Nord et le Sud.

Au sud, on a le Maryland, la Virginie, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud, et la Géorgie. Un climat semi-tropical favorise ces régions où l’on exploite grandement le sol ; les plantations sont nombreuses, et en conséquence on importe énormément d’esclaves d’Afrique depuis le début du 17e siècle ; ces esclaves sont en fait vendus par les puritains du Massachusetts ou du Rhode Island. Dans ces régions du sud, on a ainsi des esclaves noirs sans aucun droit, des propriétaires-planteurs qui sont des blancs aristocrates, maîtres de la finance et de la politique, et enfin des blancs qui sont pauvres et qui ont en théorie des droits, mais dont l’influence est nulle.

Ces vastes territoires colonisés sur la côte est de l’Amérique entrent en conflit d’une part avec les autochtones, et d’autre part avec les puissances européennes qui se disputent les colonies. S’il y a eu un peu de commerce avec les « indiens », ceux-ci ont plutôt été considérés comme des ennemis pour les colonisateurs ; ils ont été refoulés de plus en plus vers l’ouest, décimés par les maladies apportées par les blancs, et massacrés dans de nombreuses guerres appuyées par des lois sévères. Vers le nord, les Français, toujours en guerre avec les Anglais, ont peut-être rêvé à un Canada qui s’étendrait jusqu’en Louisiane, mais ce n’est pas arrivé. Vers le sud, les

Espagnols sont encore propriétaires de la Floride et du Nouveau-Mexique.

La guerre d'indépendance

Les guerres qui ont jalonné la marche vers l'indépendance sont très nombreuses ; il y a eu des guerres contre les Français et contre les Anglais qui étaient eux-mêmes mutuellement en guerre. C'est dans ce contexte que George Washington se fit une renommée malgré plusieurs défaites ; il était avant tout un militaire expérimenté. Je suppose que les grands stratèges militaires ne sont pas rancuniers, car George Washington, finalement élu commandant en chef, réussit à vaincre les Anglais et leur tentative de blocus naval, avec l'aide des Français qu'il avait combattus plus d'une fois auparavant. La dernière grande victoire de Yorktown en 1781 annonce l'indépendance et le traité de Paris en 1783. George Washington va par la suite se retirer et se consacrer à sa vie de planteur dans la Virginie.

La conception légale de l'indépendance a toutefois débuté avant avec l'intervention de Thomas Jefferson, qui sera président au début du 19e siècle ; c'est lui qui a élaboré la première Déclaration de l'indépendance qui fut adoptée le 4 juillet 1776 (désormais le jour de l'Indépendance) ; ce texte légal sera approfondi en 1779 pour aboutir à la Constitution de 1787. Celle-ci instaurait un gouvernement fédéral avec des droits répartis entre les États ; cette ouverture libérale, qui reconnaissait les droits de tous les blancs, était toutefois limitée pour les autres, puisque les « indiens » étaient exclus et que chaque noir comptait pour 3/5 d'un blanc. Thomas Jefferson était un homme polyvalent, ouvert, très cultivé, avec de nombreux talents ; il a finalement soutenu l'affranchissement des esclaves noirs, sans pour autant le mettre en pratique dans sa vie privée,

comme propriétaire d'une plantation de cannabis où travaillaient de nombreux esclaves.

L'expansion des États-Unis et la vie politique

Avec la Déclaration d'indépendance, les colonies de l'est sont ouvertes à l'annexion de nouveaux États, à l'ouest et au sud. Ces colonies, d'ailleurs, ont tendance à s'étendre vers l'ouest où elles entrent continuellement en conflit avec les autochtones ; ceux-ci, comme on l'a vu dans de nombreux films biaisés, furent sévèrement combattus, massacrés ou déportés pour aboutir finalement après des « traités » dans des réserves. À la fin du 18e siècle et au début du 19e se sont ajoutés les États du Vermont, du Kentucky, du Tennessee et de l'Ohio. De plus, on a défini un lieu pour les grandes institutions américaines, soient le district de Columbia, la Maison blanche, le Capitole. Vers le milieu du 19e s'ajoutent le Texas et le Mexique après les pressions expansionnistes du sud. Les États vont s'ajouter jusqu'à la fin du 19e siècle ; au début du 20e, les États-Unis sont entièrement constitués.

Faisons ici une petite parenthèse, car l'histoire des États-unis a eu un impact évident sur l'histoire du Canada au 19e siècle. En 1867, le Royaume-Uni établit un gouvernement au Canada par l'Acte de l'Amérique du Nord britannique qui remplace l'Acte d'union de 1840. Il s'agit d'une confédération, une première dans l'histoire de l'Empire britannique, mais qui demeure une monarchie constitutionnelle. Je comprends mieux maintenant pourquoi notre gouvernement fédéral a toujours cette nostalgie monarchique et pourquoi on a toujours le portrait de la reine d'Angleterre sur nos billets de banque. La fédération comprend alors le Haut-Canada (Ontario) et le Bas-Canada (Québec), la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick ; vont suivre rapidement le Manitoba, la Colombie

britannique et l'île du Prince-Édouard ; l'Alberta et la Saskatchewan s'ajouteront au début du 20e, Terre-Neuve au milieu du 20e.

Je n'ai pas fait toutes les recherches nécessaires pour comprendre pourquoi les deux partis aux ÉUA (le bipartisme est fréquent dans plusieurs régimes politiques) ont inversé leurs noms[7].

On peut souligner que dans le Nord la tendance indépendantiste n'a toutefois pas fait disparaître une mentalité loyaliste ; c'est peut-être dû au fait que les gens d'affaires avaient sûrement des relations commerciales avec les aristocrates de la mère-patrie. Le parti fédéraliste fut fondé par Alexander Hamilton, un véritable américain né dans les Antilles, juriste, financier et évidemment militaire qui décéda à la suite d'un duel avec un autre proche de G. Washington ; cela met en évidence le tempérament de ces hommes et la culture de l'époque. Le parti fédéraliste était donc composé de gens d'influence, riches, hommes d'affaires avec un penchant anglo-royaliste et une tendance à centraliser le gouvernement, malgré le

[7] 2020 : Il y a une très bonne piste d'explication dans l'essai de Thomas Piketty cité précédemment au chapitre 01 ; il faut vraiment lire cette impressionnante petite synthèse, *La « reconstruction » et la naissance du social-nativisme aux États-Unis*, dans *Capital et idéologie*, pages 289-294. En voici un très court extrait : « À ce stade, soulignons simplement que c'est par petits ajustements et sans discontinuité majeure que le parti démocrate a cessé d'être jeffersonien et calhounien pour devenir rooseveltien puis johnsonien (et finalement clintonien et obamaien). », page 289. Évidemment, il faudrait comprendre les positions idéologiques de Jefferson, Calhoun, Roosevelt et Johnson.
L'auteur, en plus d'avoir analysé en profondeur plusieurs pays, a creusé le cas des États-Unis ; une fois de plus, il se penche sur cet étrange phénomène où les partis républicain et démocrate ont progressivement inversé leurs orientations politiques. Il y a un bon résumé, *De l'exploitation politique du clivage racial aux États-Unis*, pages 945-948.

respect d'une autonomie des États, selon le principe du fédéralisme.

Le second parti, républicain, est bien défendu par Thomas Jefferson, un planteur qui représente bien les concitoyens des régions du Sud. Les gens de ce parti sont près de la nature, de l'agriculture, et donc plus loin des villes et de leurs industries. Bien qu'ils aient une sympathie pour les Français et leurs idées révolutionnaires, leur attitude libérale ne va pas jusqu'à supprimer l'esclavage des noirs nécessaire à leurs commerces ; ils sont contre un gouvernement centralisateur, et selon l'esprit républicain ils croient en la représentativité du peuple, ce qui cache déjà de l'individualisme. On comprend donc pourquoi le Nord et le Sud seront en opposition, pourquoi le Sud voudra se séparer, et pourquoi encore aujourd'hui les deux partis qui ont inversé leurs noms sont mutuellement hostiles[8].

Les anciens fédéralistes sont devenus le parti républicain de droite, et les anciens républicains sont devenus le parti démocrate de gauche.

Le 19e va ainsi poursuivre sa politique d'indépendance, en restant neutre si possible par rapport aux hostilités entre la France et l'Angleterre, ou en se défendant si nécessaire contre leurs attaques. T. Jefferson va acheter de Bonaparte pour une « bouchée de pain » de 15 000 000 dollars la Louisiane qui à l'époque occupe un vaste territoire qui s'étend vers le Mexique, les Grands-Lacs, et les Rocheuses. Le président, et encore un militaire, Andrew Jackson va occuper la Floride qui est vendue par les Espagnols. Avec lui s'ouvre une ère panaméricaine de

[8] 2020 : Encore aujourd'hui cette profonde opposition entre le Nord et le Sud resurgit sous les traits d'un racisme entre blancs et noirs ; les communautés noires souffrent encore de diverses formes de ségrégationnisme.

développement avec des routes et des chemins de fer, qui va plus bénéficier au Nord qu'au Sud. Il est plutôt amusant de voir que A. Jackson, avec sa loi du « Spoils System », trouvait normal d'avoir une fonction publique composée des membres de son parti. C'est une période où il y a beaucoup d'immigration. Des tensions se préparent. Les partis changent de noms ; sur le modèle de l'Angleterre, un parti « Whigs », libéral-républicain, se forme au Nord, tandis que les républicains deviennent démocrates. Le problème de l'esclavage est central ; les États du Sud ont besoin de nouvelles terres et une partie de la Louisiane est définitivement esclavagiste. Au Nord, les hommes d'affaires ont compris que l'esclavage est désormais inutile ; en effet, les noirs affranchis deviennent des bas-salariés sans droits et soumis à la ségrégation. Dans l'ensemble des États-Unis deux clans vont se former selon que les États sont pro-esclavagistes ou contre-esclavagistes.

La Sécession

Au début de la seconde moitié du 19^{e} siècle, malgré des tensions majeures entre le Nord et le Sud, les élections portent Abraham Lincoln, un avocat et encore un militaire, à la présidence ; les États-Unis sont dans la pire crise de leur histoire ; A. Lincoln mourra d'ailleurs assassiné. C'est la sécession ; les États réfractaires du Sud, qui rejettent l'Union au Nord, fondent les États confédérés d'Amérique, avec une autre Constitution ; c'est un autre pays dans un pays. Comme on l'a vu, des différences culturelles profondes opposent le Nord (les idées de T. Jefferson) et le Sud (les idées d'A. Jackson) ; c'est la guerre. Onze États sudistes et confédérés attaquent vingt-quatre États au Nord des Yankees ; c'est la guerre civile que certains comparent à la Révolution française ; du moins, on considère que c'est le Sud qui domine désormais le Nord. Finalement les troupes du Sud seront vaincues et les États « séparatistes »

seront réintégrés, non pas dans la paix, mais dans un climat social chaotique, violent, raciste, même si l'esclavage est aboli (le 13e amendement de la Constitution), certes péniblement et progressivement dans tout le pays. Plus de trois millions de noirs seront légalement libérés, mais dans quelles conditions sociales ! Le Sud, occupé par le Nord, va développer une véritable haine pour les Yankees ; les noirs seront méprisés et pourchassés, entre autres par le Ku-Klux-Klan, un mouvement terroriste de blancs protestants, racistes à l'égard des hommes de toutes les autres couleurs.

La scène internationale

La participation des États-unis à un processus de colonisation à l'échelle mondiale demeure pour moi un aspect historique difficile à comprendre. Ignorance de ma part ! On peut penser que cela s'est fait discrètement et progressivement ; chose certaine, les États-Unis ont dû commencer très tôt, toujours discrètement, une politique étrangère d'interventionnisme. On pense ici au traité de 1854 avec le Japon, à l'achat de l'Alaska en 1867 aux Russes, à un traité avec l'île d'Hawaï en 1875 qui sera finalement annexée. Comme on l'a vu précédemment avec la conférence de Berlin, les États-Unis vont gagner leurs batailles contre les Espagnols dans les Antilles, et l'indépendance sera accordée à Cuba ; ils vont racheter le canal de Panama ; ils vont intervenir dans le conflit qui oppose la Russie et le Japon, de même que dans celui de la France et de l'Allemagne ; ils vont participer à la seconde conférence de paix à La Haye en 1907. On est encore dans une période de néo-impérialisme. Ensuite, la Première Guerre mondiale…

Chapitre 23
La Révolution française

Une religion sans Celui-qu'on-appelle-Dieu

À l'éternelle question de savoir s'il faut changer la société, ses structures et ses régimes politiques, ou si l'individu doit se changer d'abord lui-même, moralement ou spirituellement, l'Histoire fournit toujours la même réponse, si simple, siècle après siècle. Tant d'idéologues ont voulu changer le cours de l'Histoire et des sociétés, mais, guerres après guerres, rien n'a vraiment changé parce que la nature humaine, individuelle et collective, manifeste toujours les mêmes faiblesses.

Il est fascinant de voir comment on a essayé de créer de nouvelles sociétés avec un haut idéal de justice et d'amour réciproque, à la manière d'une communauté religieuse qui n'aurait pas vraiment de Celui-qu'on-appelle-Dieu ; pourtant, l'influence de la religion chrétienne, même déficiente, me semble ici évidente, même si on a tout fait pour effacer son impact. À la limite, il y a des contradictions dans la démarche antireligieuse ; premièrement, l'être humain avec toutes ses faiblesses ne peut pas

vraiment instituer un comportement moral supérieur qui le dépasse ; deuxièmement, les idéologues qui imposent des changements radicaux dans la société s'attribuent des pouvoirs divins qu'ils n'ont pas, et reproduisent même les profils dictatoriaux que l'on peut observer dans les sociétés où les pouvoirs religieux et civils sont fortement liés.

L'expérience du communisme, dans ses diverses formes culturelles, russe, chinoise ou autres, nous a déjà confirmé la même réponse. On avait pourtant là une autre tentative de création d'une société juste sans Celui-qu'on-appelle-Dieu où seraient répartis les richesses, le travail et aussi le pouvoir ; ce fut un échec parce qu'une poignée d'individus sont devenus des dictateurs, et que tout le système irrémédiablement pyramidal (encore une fois) a été envahi par la corruption. Ce fut donc un échec dû aux faiblesses inhérentes à la nature humaine, un échec pleinement démontré.

Quant au capitalisme, qui est à la base de pratiquement toutes les sociétés, de leurs gouvernements et de tout le commerce intérieur et extérieur, il donne l'apparence d'avoir mieux réussi, comme si son échec n'avait pas été démontré ; c'est peut-être parce qu'il est possible de mieux en contrôler le fonctionnement si les lois sont honnêtes et appliquées. Et pourtant, le capitalisme, dans ses formes dures ou plus sociales, nous démontre à travers ses crises financières et économiques la grande cupidité de certains dirigeants et leur soif insatiable de pouvoir et de richesse. Les pauvres contribuables, tout récemment, se sont fait voler deux fois par des dirigeants qui ont accumulé d'énormes quantités d'argent : une fois lors de transactions légalement frauduleuses, une autre fois pour renflouer le système financier capitaliste (surtout des banques et des compagnies d'assurance) à partir de fonds publics ; on a là le cercle vicieux d'un endettement sans

fond qui en théorie est supposé sauver par la consommation tout le système capitaliste lui-même. On peut espérer qu'on verra un jour l'échec du capitalisme qui a le Dieu-Argent comme idole, son Temple de la Bourse, et ses nombreux avatars comme le profit, les fusions ou acquisitions, les rationalisations et les mises à pied, la concurrence froide, la croissance sans limite, l'avidité des actionnaires, grands ou petits… Jusqu'à maintenant, je n'ai trouvé aucune démonstration me prouvant que l'argent, comme les richesses naturelles et le travail, ne fonctionnent pas selon le principe des vases communicants ; autrement dit, si quelqu'un ici s'enrichit, c'est que là quelqu'un s'appauvrit.

Cette brève réflexion sur une société idéale juste qui pourrait être dirigée idéalement par un bon dictateur, bref comme par Celui-qu'on-appelle-Dieu lui-même, nous démontre qu'elle est irréalisable. Mais cela vaut la peine de regarder de plus près les tentatives qui ont essayé de s'en approcher. La Révolution française en est un bon exemple ; d'ailleurs, tout porte à croire qu'historiquement elle a influencé la naissance du communisme.

Liberté, Égalité, Fraternité

Par ignorance encore, j'avais une vision naïve et idéalisée de ce slogan utopique, « Liberté, Égalité, Fraternité », avec des majuscules comme pour en indiquer une origine transcendante, que je croyais issu directement de la Révolution française ; j'imaginais même les gens le crier dans les rues avant la fin du 18e siècle. Y a-t-il des idéaux qui soient plus recherchés que ceux-là ? Et pourtant, les peuples qui apportent la paix et la liberté, souvent militairement, amènent aussi la servitude ; l'égalité devrait en principe régler les nombreuses situations d'injustice et de pauvreté qui sévissent partout sur la planète ; la

fraternité est généralement affirmée dans la famille, le clan, l'ethnie, sans pour autant être ouverte aux étrangers.

Dans les faits, la devise a suivi un parcours confus et discret pour être adoptée un siècle après la Révolution, donc à la fin du 19e, à la Troisième République ; elle a disparu pendant la Seconde Guerre pour réapparaître au milieu du 20e. Il semble bien que ce soit Maximilien Robespierre qui ait démarré l'usage de cette devise à l'occasion d'un discours sur l'organisation des gardes nationales, des milices pour protéger les villes contre des assauts éventuels. On peut penser que la devise n'a pas été formulée si clairement au départ quand on saisit la personnalité exubérante, enflammée, extrémiste, « pur et dur » de Robespierre qui dans ses discours utilisait de longues énumérations de superlatifs ; d'ailleurs, la formule sera plus ou moins reprise par plusieurs hommes politiques par la suite, mais jamais d'une manière totalement explicite. M. Robespierre, avec d'autres, a définitivement été un instigateur engagé et inspiré de la Révolution. Mais il n'y a jamais eu de révolution sans violence ; Joseph Ignace Guillotin, un docteur, a dû être fier de son invention qu'il considérait comme plus humaine en regard du sabre ou de la hache, parce que bien des têtes sont tombées durant les années de la Révolution, y compris celles de Robespierre, de ses partisans, amis et proches parents.

Les droits de l'homme

Maximilien Robespierre, avocat et juriste, issu d'une famille de « gens de robe » (avocat, notaire, juge, procureur), brillant dans ses études, souvent récompensé et nommé à des postes de direction, un orateur convaincant, un chef, a aussi initié un texte de loi sur une Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, certes influencé par les philosophes du 18e siècle. Il faut saisir le contexte ; il ne

s'agit pas d'une déclaration qui s'adresse au monde entier, mais d'une attaque explicite contre le régime politique français ; la société française craque de partout alors qu'elle est dirigée par une monarchie dépassée par les événements, la crise économique, la nécessité de réformes fiscales, les guerres et leur financement, la pauvreté et la famine, la rancœur de plusieurs classes sociales, nobles, parlementaires et bourgeois, marchands, artisans, paysans ; le Tiers-État, si éloigné du pouvoir, est frustré et mécontent de ses rois. Il s'agit tout simplement de mettre fin à l'Ancien Régime. La déclaration aborde abondamment le sujet de la liberté sous tous les angles possibles, de même que l'accès à la propriété et aux charges publiques. Bref, il faut supprimer cette longue tradition où richesses et pouvoirs étaient transmis par les liens de sang à l'intérieur des grandes dynasties (ou par des alliances entre elles, confirmées par des mariages d'États).

Rappelons, même si c'est évident, que les guerres et les révolutions sont majoritairement faites par des hommes, des mâles, et ce sont eux qui après coup découvrent que la moitié de la population est féminine ; l'ouverture des débats publics aux femmes est donc un processus lent. La Déclaration de 1789 fut ainsi reprise en 1791 pour donner une Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne ; il s'agissait de supprimer l'incohérence faite aux femmes en parlant de liberté, d'égalité et de droits ; en pratique, les femmes sont demeurées dans leur condition d'infériorité ! La Déclaration fut reprise en 1793 ; celle-ci, qui développait davantage la notion de liberté, a influencé des textes légaux au 20^{e} siècle. Enfin, cette Déclaration fut reprise en 1795 avec quelques restrictions sur l'égalité, les libertés d'opinion et les libertés religieuses, parce qu'elle correspondait à un retour au pouvoir conservateur des bourgeois.

Une révolution française

S'il y a une chose qui est fascinante chez les Français, c'est bien leur grand art de maîtriser la langue, les mots et les phrases ; leur imagination dans ce domaine est sans bornes, maniérée, extrémiste, voire narcissique. Il fallait vraiment vouloir tout révolutionner pour concevoir un tout nouveau calendrier à la journée près ; fortement proche de la nature, le calendrier républicain s'inspire des saisons et du climat pour les noms des mois ; des plantes, des fleurs, des animaux, des instruments de la ferme pour les noms des jours de l'année, à laquelle s'ajoutent cinq (ou six) jours en l'honneur des sans-culottes. Le calendrier romain christianisé a heureusement perduré, étant donné sa simplicité, son efficacité et sa tradition. Par contre, il faut reconnaître le génie derrière la conception du système métrique, avec en arrière-scène le profil de René Descartes.

La Révolution est d'une grande complexité, car elle implique de nombreux groupes, issus des différentes classes sociales qui s'opposent les unes aux autres ; les alliances ne sont pas toujours fermes, les amis deviennent des ennemis. À travers ces conflits, remplis de violences verbales et physiques, on sent une opposition générale entre les gens de pouvoirs et les gens du peuple ordinaire ; il y a un tiraillement continuel entre des tendances monarchiques et des tendances plus démocratiques.

Le fait que des historiens distinguent deux périodes dans la Révolution est significatif ; la première période, d'une douzaine d'années, qui est celle de la véritable Révolution, se termine avec la fin du 18^{e} siècle ; la seconde période, celle de Napoléon, se termine avec son exil en 1815. Je trouve donc étonnant que l'on considère Napoléon comme celui qui a, paraît-il, conservé des acquis de la Révolution alors qu'il a mis fin à la guerre civile par un

retour en force à un système impérial ; on voit mal comment il aurait pu revenir à un système féodal. Impossible ici de passer sous silence la formation des armées, tellement sollicitées durant ces périodes ; comme c'est souvent le cas, on a enrôlé beaucoup de jeunes hommes, pauvres, affamés, et même en mauvaise santé, des centaines de milliers sous les derniers rois et sous Napoléon. Il n'est donc pas étonnant que des « sans-culottes », des « canailles » ou des « guenilloux », issus des classes sociales inférieures, aient participé à plusieurs soulèvements armés, populaires ou militaires. D'ailleurs, c'est à la Révolution, si convaincue de liberté, qu'on a inventé la conscription ou le service militaire. La France, en plus d'être secouée intérieurement par une guerre civile, fut en guerre avec l'Autriche et la Prusse, puis la Belgique, et finalement l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne et l'Italie.

Si je me suis attardé à mieux comprendre la Révolution, c'est en particulier pour voir le sort réservé à la religion et au clergé. C'est tout de même à cette époque que l'on a commencé à réfléchir sur la séparation des pouvoirs civil et religieux, et donc sur le concept de laïcité. La Révolution a élaboré de nombreux idéaux, mais ils n'ont pas tous été appliqués dans la réalité. Le principe de l'égalité des droits a obligé les révolutionnaires à reconnaître ceux des protestants et des Juifs ; cela impliquait aussi de se pencher sur la liberté de culte et de religion. Par contre, le clergé français a été soumis à de fortes pressions pour prendre position par rapport à la Révolution ; on peut deviner que le clergé traditionnel, du moins dans sa structure hiérarchique supérieure, était très proche du pouvoir monarchique. Le clergé s'est ainsi divisé en deux et a suivi les tendances des autres groupes, pour ou contre la Révolution. Il faudra donc suivre de plus près les impacts de la Révolution sur la religion.

Chapitre 24
Les étapes de la Révolution française

Les débuts

La révolte commence à gronder en France vers 1787 alors que la monarchie française fait face à un endettement majeur, surtout parce qu'elle a finalement aidé les révolutionnaires américains à acquérir leur indépendance. L'Histoire est ici cocasse ; une monarchie française, en lutte contre l'Angleterre, participe indirectement à l'indépen-dance des États-Unis grâce à un esprit révolutionnaire qui est en gestation dans son propre pays et qui va la renverser. La monarchie veut augmenter les impôts pour les divers parlements qui représentent les régions, les grandes villes, etc. Si d'une part le pouvoir est détenu par une minorité, celle de la monarchie et d'une partie du clergé, il y a d'autre part, du côté des députés du Tiers-État qui théoriquement représentent le bas-peuple majoritaire, un accroissement des richesses ; les nouveaux riches, aristocrates, marchands, bourgeois et les notables ne sont pas d'accord pour enrichir davantage la monarchie.

C'est à Grenoble, en 1788 dans le Dauphiné, que débute la Révolution ; des manifestants montent sur les toits et arrosent de tuiles les gardes royaux. Les États généraux vont être convoqués pour dénouer la crise ; les représentants vont demander de modifier les règles de votation pour le Tiers-État. C'est à cette époque que l'état civil est accordé aux protestants ; je ne saisis pas vraiment pourquoi c'est arrivé à ce moment ; était-ce tout simplement pour avoir de nouveaux payeurs d'impôts ?

Il est intéressant de rappeler que M. Robespierre, jeune avocat d'Arras, ancienne capitale de la province d'Artois, s'est porté candidat, d'ailleurs avec le soutien de ses proches parents et amis, pour représenter le Tiers-État, plus précisément la Corporation des savetiers, des cordonniers nombreux et pauvres ; il fut de fait élu avec sept autres députés. On peut donc observer que dès le départ M. Robespierre prit le parti du bas-peuple pour y confronter ses idéaux de justice et d'égalité. De plus, c'était sûrement très innovateur que d'affirmer l'égalité entre les deux sexes. Un autre homme qui a inspiré les débuts de la Révolution est Honoré-Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau, reconnu comme un grand orateur (les Français aiment les grands orateurs) ; cet homme, frustré par l'attitude de la noblesse et le système de justice, s'est lui aussi présenté au Tiers-État ; malheureusement, il finit par se mettre au service du roi.

1789-1792 : la chute progressive de la monarchie

De 1789 à 1792, ce sont toutes les classes qui vont se soulever contre la monarchie, en commençant par la bourgeoisie, et suivie par les classes populaires ; au départ l'objectif était sans doute d'avoir une monarchie parlementaire, mais finalement c'est tout le système monarchique qui va être renversé, car dans les faits il y a

tellement d'idées révolutionnaires qui sont appliquées que l'on voit mal comment un régime monarchique aurait pu survivre à de tels changements.

1789 : un nouveau régime

L'année 1789 est définitivement l'année-charnière entre l'Ancien Régime et les grands changements qui préparent la République ; cette année a une valeur symbolique très puissante qui va influencer le cours de l'Histoire en Europe jusqu'en Russie. Les États généraux, convoqués par le roi Louis XVI, réussissent rapidement à abolir la monarchie absolue, avec l'aide de la noblesse et d'une partie du clergé ; de toute évidence l'autorité royale est déjà fort réduite. On assiste alors, le 14 juillet, future fête nationale des Français, à la fameuse prise de la Bastille ; l'événement est encore une fois très symbolique.

La Bastille Saint-Antoine, en fait un ancien château-fort construit pour défendre Paris, fut ensuite convertie en prison ; on y détenait des prisonniers politiques, apparemment assez bien traités aux étages supérieurs, mais aussi des gens sans titres aux caves inférieures. Ce qui caractérise la Bastille est que le plus grand secret entourait les emprisonnements ; c'est pourquoi sa chute est interprétée comme la fin d'un long despotisme royal. La Bastille va être détruite. On assiste alors à la naissance du drapeau tricolore et de sa représentation vestimentaire, la cocarde.

L'année 1789 est certes l'année de grands bouleversements qui vont modifier les institutions dès 1790, mais cela ne se fait pas sans heurts. Au contraire, des hommes et des femmes affamés vont marcher sur Versailles ; les campagnes s'agitent, les paysans et autres groupes du bas-peuple se révoltent contre le système féodal ; on parle déjà de la Peur, de la Grande Peur, et ce ne

sera pas la dernière fois. Des membres de familles royales fuient le pays avec l'espoir d'y revenir dans quelques mois. Les députés vont effectivement abolir les droits féodaux et les privilèges associés ; on va élaborer une première Déclaration des droits de l'homme. En fin d'année, l'Assemblée va débuter la nouvelle répartition en départements et municipalités, de même que des règles d'imposition fiscale. Il y aura aussi un nouveau papier-monnaie, mais ceci échouera finalement.

Le Tiers-État s'est ainsi autoproclamé Assemblée nationale pour aboutir à la création d'une Assemblée constituante qui verra à l'écriture de la première Constitution de la nation. Cette Assemblée est loin d'être homogène et présage déjà les prochains conflits, car elle est composée de monarchistes, de constitutionnels majoritaires et de patriotes-révolutionnaires, radicaux et minoritaires. À Paris, c'est la Commune qui représente les révolutionnaires et qui influence la politique. On peut noter que, quoique encore en petit nombre, de plus en plus de prêtres se joignent au Tiers-État.

En 1789 vont commencer à se constituer divers groupes d'action politique qui vont par la suite aboutir à de fortes oppositions, à des rencontres armées et à la guerre civile. Mentionnons tout d'abord la Société des Amis de la Constitution (qui aura son journal), influencée par le Club Breton (formé au départ de députés de Bretagne), et rapidement désigné comme le Club des Jacobins en raison du lieu des réunions, le Couvent des jacobins appartenant à des dominicains. Le Club Breton va devenir le Club des Cordeliers, en raison du lieu des réunions dans un couvent de franciscains (qui avaient une corde comme ceinture) ; Cordeliers et Jacobins vont s'opposer, car leurs hôtes étaient également en conflit. Le Club des Jacobins va avoir une influence prépondérante sur la Révolution jusqu'à la

mort de Maximilien Robespierre. Pas facile de suivre les changements d'appartenance et les affinités des hommes politiques ; vers 1792, à la Convention nationale, trois pseudo-partis s'arrachent le pouvoir ; il y a les Girondins, résolument « de droite », les Montagnards, formés en bonne partie de Jacobins, très à gauche et pour la République, et enfin un groupe hétérogène de modérés de la « plaine » ou du « marais » (les termes de désignation « géographique » réfèrent à la position des députés dans les gradins de l'assemblée ; on a ici un exemple précis du rapprochement entre la poésie très française et l'esprit révolutionnaire). Les principaux acteurs des Montagnards ne seront pas tous d'accord sur la façon de réaliser la révolution.

La loi martiale va finalement être adoptée, et les biens du clergé catholique sont nationalisés et vont devenir les biens de la nation. C'est le début d'une remise en question du statut de la religion, des biens ecclésiastiques, et des pouvoirs occupés par divers groupes religieux, comme dans l'éducation. Par ailleurs, les protestants acquièrent leurs droits civils.

1790 : un compromis impossible

Le roi n'a plus le contrôle sur les événements, car l'Histoire prend une autre direction. Il essaie de concilier son reste de pouvoir avec les demandes des révolutionnaires, même en ce qui touche au clergé ; et puis, dans une démarche propre aux souverains, il demande l'aide militaire d'un pays étranger, la Prusse. Le roi se prépare à fuir.

L'Assemblée constituante va s'engager, comme on l'a vu, dans des réformes en profondeur. Elle va simplifier toutes les anciennes administrations ; elle va supprimer les

douanes à l'intérieur du pays ; elle va supprimer également les corporations et leurs privilèges (comme d'autres coalitions et les grèves). Elle va renouveler, et là l'impact est plus important qu'il n'y paraît au départ, tout le système de poids et mesures. Elle va uniformiser les droits, en particulier au niveau de l'égalité, à l'échelle nationale ; il y a là un gain pour les Juifs et les protestants ; et sans doute marginalement, les femmes aussi vont en profiter à travers la création de sociétés ouvertes à l'égalité des hommes et des femmes. On va aussi aborder les droits des gens de couleur ; quelques années plus tard, l'esclavage sera aboli dans les colonies.

C'est le clergé catholique qui va être sérieusement bousculé. Le clergé passe désormais sous l'autorité d'une constitution civile, de sorte que prêtres et évêques deviennent des fonctionnaires de l'État. Évidemment, la papauté va condamner cette situation, tout autant que la Déclaration des droits de l'homme. Les vœux monastiques perpétuels sont interdits, ce qui supprime en quelque sorte les ordres monastiques. Les biens ecclésiastiques sont mis en vente. Le clergé doit faire serment de fidélité envers la nouvelle constitution et donc envers la nation. Les membres du clergé vont se diviser en deux groupes : d'une part, il y a ceux qui vont jurer fidélité, les « jureurs », et d'autre part, ceux qui vont refuser, les « réfractaires ». Des nominations viendront remplacer les prêtres et les évêques réfractaires. Et là, l'Histoire me montre d'étranges comportements où le conservatisme peut avoir plusieurs formes : les réfractaires sont plutôt soutenus par le monde rural, tandis que les jureurs sont appuyés par le monde citadin ; ceci laisse sous-entendre que les prêtres réfractaires sont du côté des paysans. Les paysans n'appuyaient-ils pas la Révolution ? La distance était-elle trop grande entre les paysans et les gens plus instruits, plus proches des révolutions intellectuelles dans les villes ?

1791-1792 : la chute de la monarchie

En 1791, la violence progresse… Le roi va tenter de fuir, mais il est rattrapé et ramené à Paris. Les Chevaliers du poignard, un petit groupe favorable à la monarchie, voudraient enlever le roi pour le sauver, mais la tentative échoue, et ils sont ridiculisés par les patriotes. Il y a aussi ce massacre au Champ-de-Mars, qui est un bon exemple de confusion quand des groupes descendent dans la rue pour manifester. Car les Cordeliers, désormais contre le roi qu'ils considèrent comme un traître, organisent une pétition pour le destituer ; celle-ci est inspirée par François Robert, un homme très actif depuis la naissance des Jacobins, et Louise de Keralio, une « féministe » et une femme de lettres, très remarquée par M. Robespierre. C'est le général La Fayette, qui a participé à la révolution américaine, qui reçoit les manifestants à la tête de la garde nationale. La Fayette va ordonner de tirer sur le peuple ; la cavalerie va charger ; c'est un massacre et une honte mal digérée par les révolutionnaires. La Fayette va démissionner. Beaucoup de têtes tomberont par la suite. La Fayette, associé à la « Terreur tricolore », devait donc protéger la monarchie contre les excès de violence du peuple ; il me semble que ce militaire de carrière, qui était sans doute admiré pour ses exploits en Amérique, n'a pas tout à fait saisi ce qui se passait en France ; il a été impliqué dans plusieurs répressions dont certaines ont échoué.

Au même moment, un nouveau Club apparaît, celui des Feuillants (encore une fois un lien avec un couvent, ici de cisterciens). Il s'agit, comme c'était à prévoir, d'une scission à l'intérieur des Jacobins, regroupant des aristocrates encore nostalgiques de la royauté et favorables à une monarchie constitutionnelle. Georges Jacques Danton, un activiste révolutionnaire important, à côté de

M. Robespierre, absent lors du massacre au Champ-de-Mars, fuit temporairement en Angleterre ; un autre homme, Jean-Paul Marat, prompt à la révolution, impliqué dans des soulèvements violents contre les royalistes, se cache. Un autre massacre a lieu à Avignon entre « papistes » et « patriotes » à propos de l'annexion des États pontificaux à la France. Un Comité de sûreté générale est créé avec son Tribunal révolutionnaire. De nombreux conflits vont surgir, même entre les premiers révolutionnaires ; un règne de terreur va insidieusement s'installer.

En 1792, la guerre, le clergé mis au pas, le roi destitué… Ce qui est frappant, désormais, c'est le climat de guerre qui s'étend partout, à l'intérieur comme à l'extérieur, comme si cette violence généralisée était la seule solution pour sortir de la crise. Plusieurs pays sont impliqués : la Prusse, l'Autriche, la Belgique et la Savoie. Robespierre est plutôt contre ces guerres. Un chant de guerre, comme c'est le cas de la plupart des hymnes nationaux, est composé et deviendra *La Marseillaise*. Sur un fond de résistance aux attaques de la Prusse-Autriche, et en réaction à des supposés complots royalistes, des massacres et des exécutions sommaires ont lieu dans plusieurs villes de la France, dont Versailles. C'est vraiment la Terreur, fortement inspirée par Danton et Marat ; des prisons, sans doute où l'on a enfermé des suspects contre-révolutionnaires, et des abbayes, où il y a sans doute des réfractaires, sont attaquées. Des gardes et des prisonniers sont tués, des religieux aussi, comme des carmes.

De nombreux nobles, encore fidèles à la royauté, ont émigré vers l'Allemagne, et sont prêts à intervenir militairement. Le roi pense qu'une guerre avec ses voisins, où la France serait défaite, lui serait favorable, sans doute à cause d'anciennes alliances. La Prusse attaque

effectivement la France, mais l'espoir du roi ne se réalise pas parce qu'un groupe de jeunes patriotes arrête l'invasion. Le général La Fayette tente un coup d'État pour sauver le roi, mais il échoue, car il n'a pas l'appui de la famille royale ; ce militaire est finalement mal perçu par plusieurs groupes, car on craint une dictature militaire. Le roi va finalement être destitué et emprisonné ; la monarchie est abolie ; on proclame la Première République. Il est prévu que l'Assemblée sera élue au suffrage universel !

À l'Assemblée législative, un décret est voté contre les prêtres réfractaires qui sont perçus comme hostiles à la révolution ; d'autres décrets suivront pour les bannir et pour « déchristianiser » les institutions civiles. Les municipalités peuvent renoncer au culte catholique. C'est donc le début d'une laïcisation de l'état civil où, par exemple, le divorce civil est désormais possible.

1792-1795 : un gouvernement révolutionnaire

De 1792 à 1795, les représentants révolutionnaires vont s'imposer politiquement, avec des excès de violence, inspirant la Peur et la Terreur, avec un appui du peuple qui ne durera pas. Le pouvoir des Girondins va être remplacé par celui des Montagnards qui à son tour sera vaincu par les forces conservatrices.

La Convention girondine, plutôt modérée, va de septembre 1792 à juin 1793, où la bourgeoisie libérale est finalement épuisée à la suite des assauts des Montagnards, aidés des sans-culottes, et dont le pouvoir est centralisé à Paris.

La Convention montagnarde va de juin 1793 jusqu'à la fin de cette année ; elle instaure une véritable dictature, en principe pour le salut public ; ces excès vont

coûter cher à Robespierre et ses partisans. À partir de 1794, les violences extrêmes des Montagnards vont se retourner contre eux ; politiquement, le peuple en général n'approuvait sans doute pas le pouvoir centralisateur de Paris. En 1795, les révolutionnaires n'ont plus de pouvoir.

L'année 1793 me semble marquée par une folie meurtrière. En début d'année, Louis XVI est exécuté ; vers la fin de l'année, ce sera au tour de Marie-Antoinette d'Autriche. La France entre en guerre avec la Grande-Bretagne, la Hollande, l'Espagne et la Savoie. La France aura ses victoires et aussi ses défaites. Mais comment mener autant de guerres ? C'est simple : cela prend beaucoup de soldats au front, prêts à mourir pour un idéal considéré comme patriotique ; qu'a-t-on promis à ces soldats ? S'ils ne sont pas volontaires, alors ils peuvent être forcés. La Convention va décréter deux fois durant cette année la levée de plusieurs centaines de milliers de soldats, principalement masculins, sans doute jeunes et sans avenir ; espéraient-ils monter en grade et accéder à la noblesse associée à des titres militaires ? En fait, une bonne partie du bas-peuple souffre de la faim ! Les soldats mangeaient-ils à leur faim ? À chaque fois qu'il y a une conscription, le sens patriotique n'est pas le même pour toutes les régions. Au nord de la France (Bretagne, Normandie, Vendée…), les protestations sont vives et déclenchent un mouvement contre-révolutionnaire ; il va y avoir d'interminables conflits guerriers ; des combattants sont appelés les Chouans (Chat-Huant, nom donné au départ au chef Jean Cottereau).

Durant ce temps ont été institués un Tribunal révolutionnaire, des Comités de surveillance et un Comité de salut public où Robespierre va avoir un rôle important. On sent que l'on instaure un climat de tension sociale, de surveillance de tous les suspects, un usage de la violence pour défendre les idéaux révolutionnaires. C'est

effectivement un climat de Terreur. Tous les montagnards ne partagent pas les mêmes moyens pour atteindre leurs objectifs ; ils suivent les chefs qui les divisent de l'intérieur. Si Robespierre est plus modéré et conciliant, d'autres s'affichent ouvertement pour la violence ; il s'agit de Danton et des « indulgents », des « enragés » groupés autour de Jacques Roux, et des « hébertistes » à la suite de Jacques René Hébert. Plus d'une fois, les tombeaux royaux seront profanés. Ça joue dur, car c'est un jeu de forces entre les Girondins et les Montagnards. Marat est arrêté, puis relâché, mais il est finalement assassiné. Des girondins sont arrêtés et exécutés. Des membres de l'Association bretonne sont exécutés. Plusieurs têtes tombent : celle de Louis Philippe Joseph, duc d'Orléans, qui avait pourtant changé son nom pour Philippe Égalité, celle de Manon Roland (Manon Phlipon, vicomtesse Roland de la Platière par son mariage), une femme d'action qui avait bien connu Robespierre, mais qui était assez près des Girondins, et celle de Jean Sylvain Bailly, premier maire de Paris, qui restait assez proche de la royauté et qui avait été en partie responsable de la fameuse fusillade au Champ-de-Mars.

En cette même année, la religion est à nouveau sévèrement critiquée. La religion catholique est abolie pour être remplacée par le Culte de la raison ; les églises sont fermées à Paris. Le calendrier républicain remplace le calendrier grégorien. On sait que Robespierre va s'opposer à cette radicalisation contre la religion catholique et est plutôt pour la liberté de cultes religieux ; sa « foi » personnelle ne s'opposant pas à ses idéaux révolutionnaires, il va proposer la reconnaissance d'un Être suprême. Non seulement la raison ne s'oppose pas à l'existence d'un Être suprême, mais peut même la justifier, tout comme pour l'immortalité de l'âme.

En 1794, le vent commence à changer de direction ;

c'est une année d'exécutions et de vengeances. On a l'impression que le gouvernement, initialement révolutionnaire, s'est retourné contre les plus grands des Montagnards ! Exécution d'« hébertistes », d' « enragés » et de « cordeliers » ; exécution de Danton et de ses partisans. Il y a malgré tout une fête de l'Être suprême, ce qui montre l'influence de Robespierre. Mais en même temps, la Terreur est toujours là ; il semble finalement que durant toutes ces années de révolution quelque 200 000 personnes furent tuées, dont environ 40 000 par la guillotine ; il y a eu environ un demi-million de personnes emprisonnées, et cela explique donc les complots contre les prisons où l'on voulait tuer les prisonniers.

À la fin de juillet 1794, de profondes divisions partagent la Convention ; au-delà des excès de la Terreur, très liée à la Commune de Paris, cela ressemble à une coalition du côté des forces de droite et du centre, de « girondins », de royalistes, de bourgeois, de modérés du « marais ». Robespierre est ainsi accusé, puis exécuté avec ses partisans. Bonaparte, qui va réapparaître en force bientôt, est même soupçonné d'avoir endossé les idées de Robespierre. C'est la fin des Jacobins et plusieurs « girondins » réintègrent la Convention.

Au niveau des religions, les Vendéens retrouvent leur liberté de culte, mais globalement en France, l'Église catholique et l'État sont définitivement séparés.

1795-1799 : un retour des forces conservatrices

De 1795 à 1799, qui correspond à la fin effective de la Révolution, le pays, dont le régime politique demeure la République, va être gouverné par les bourgeois et les grands propriétaires qui vont tenter de stabiliser la société. Ce qui me surprend à cette période, mais pas vraiment dans

le fond, est cette coïncidence entre la fin d'une révolution qui a dégénéré en guerre civile et une plus grande implication du pays dans de nombreuses guerres extérieures. Cela m'amène à deux conclusions. La première, qui n'est pas nouvelle, est que les hommes, surtout pris collectivement avec leurs gouvernements, sont incapables de résoudre leurs problèmes autrement que par la guerre. La seconde, qui relève de « l'art de la guerre » et qui est plus courante qu'il n'y paraît, est qu'une invasion salvatrice est vite remplacée par une occupation excessive ; bref, un messie-sauveur-militaire devient rapidement un dictateur. Je crois que Napoléon a eu cet instinct propre aux grands conquérants qui prétendent apporter la paix partout, alors qu'ils font la guerre partout. D'ailleurs, c'est durant cette période que le service militaire est définitivement institué ; cela prend beaucoup de simples soldats pour faire la guerre.

Certes, des traités vont réduire l'intervention d'autres pays, comme l'Espagne et la Prusse, mais il y a encore des guerres importantes en Vendée, en Hollande, dans l'Empire germanique, à l'île de Malte en Méditerranée, et surtout en Belgique. De nombreuses révoltes éclatent contre l'occupation française. Il faut croire que la guerre a encore une incidence religieuse puisque des milliers de prêtres seront déportés. La Belgique n'est-elle pas encore aujourd'hui divisée ? La France a toutefois agrandi son territoire avec de nouveaux départements ; il y a aussi des « Républiques sœurs » aux Provinces-Unies, en Suisse et en Italie. En 1799, bien que Bonaparte quitte l'Égypte et la région palestinienne, où il a perdu sa bataille à Saint-Jean-d'Acre, il arrive à Paris où il va mettre fin à une autre insurrection de royalistes. La République avec son Directoire est remplacée par une sorte d'Empire avec son Consulat. Les bourgeois n'ont plus le contrôle du pays.

Après la Terreur, le Tribunal révolutionnaire et la Convention, la nouvelle Constitution prévoit un gouvernement partagé entre plusieurs directeurs à l'exécutif, en plus d'une assemblée au législatif ; c'est le Directoire. Il y a alors un retour en arrière puisque le mode de votation redevient censitaire (non universel) ; pour simplifier, disons que la capacité de voter va de pair avec la richesse personnelle. De même, les répressions contre les prêtres réfractaires sont annulées. Une nouvelle mode apparaît, celle des « incroyables » et des « merveilleuses », où les tenues vestimentaires représentent la folie, la liberté, les réjouissances et la subversion ; les Français en ont assez de vivre dans la peur, ils veulent oublier ces années de violence. Mais il y a encore des révolutionnaires convaincus, comme François Noël Babeuf et ses partisans ; ils tentent une insurrection contre le Directoire, appelée « Conjuration des égaux », mais ils échouent et Babeuf sera rapidement exécuté. Napoléon, appuyé à cause de ses victoires militaires, met fin au Directoire et instaure un Consulat, c'est-à-dire un régime politique dirigé par trois consuls, en fait sous l'autorité de Napoléon. Ce dernier ne tardera pas à accaparer tout le pouvoir pour implanter un retour à l'Empire au début du 19e siècle.

Chapitre 25
La France, de la monarchie à la république
La religion et la laïcité

Une Contre-Révolution française

Comme on l'a vu à propos de la Révolution, les groupes qui à un moment donné convergent tous vers des actions subversives, anarchiques ou révolutionnaires, n'ont pas pour autant les mêmes intérêts, ni les mêmes objectifs ; il s'agit souvent d'alliances temporaires. Par exemple, les paysans, qui se sont soulevés à la suite des bourgeois, n'étaient pas d'accord à la fin avec les violences extrêmes de la Terreur encouragée par Robespierre et ses amis. Ces mêmes paysans ont de même appuyé les prêtres réfractaires et ont donc défendu indirectement un catholicisme traditionnel.

Il y a de fait dès les premières années de la Révolution plusieurs courants contre-révolutionnaires qui veulent garder leurs privilèges et leurs possessions, jusqu'à souhaiter même un retour à l'Ancien Régime. Là encore, des groupes, loin d'être homogènes, se rassemblent pour arrêter ou renverser le courant révolutionnaire ; quand ils ne sont pas actifs, ils attendent dans l'ombre le bon moment

pour reprendre le contrôle. N'a-t-on pas vu à la fin du 18e siècle les conservateurs reprendre le pouvoir, suivis d'un conquérant militaire et impérial !

Les contre-révolutionnaires appartiennent donc à des groupes idéologiques différents. Il y a des monarchistes ou royalistes, et des nationalistes possiblement républicains. Il y a des catholiques qui voient la religion comme le ciment social d'un vaste « Empire chrétien », de même que cela a existé pendant des siècles au Moyen Âge ; ce courant existe encore aujourd'hui. Il y a tout simplement ceux qui refusent le changement et prônent la conservation des traditions. Il y a des libéraux qui défendent la liberté individuelle qui à son tour justifie la liberté économique dans le commerce intérieur et extérieur. Ainsi des gens, souvent en politique, ont nié les principes de la Révolution et se sont regroupés dans un parti « légitimiste », pas clairement défini, mais qui existe encore aujourd'hui. Ce même siècle, si près de nous, avec sa Seconde Guerre, a connu des régimes qui se disaient « nationalistes », mais qui étaient en fait à travers leur refus des aspects les plus positifs de la Révolution des contre-révolutionnaires extrémistes, voire des dictateurs ou des fascistes. Il y a donc toujours un éternel tiraillement entre les forces de « droite » et celles de « gauche », avec possiblement quelques intermédiaires ; toutefois, on peut remarquer que les guerres renforcent immanquablement la polarisation vers deux camps opposés ; la guerre ne nuance pas.

Un bon exemple d'un courant contre-révolutionnaire est celui de l'Action française qui a été fort actif dans la première moitié du 20e siècle, surtout entre les deux guerres mondiales, et qui a évolué malgré tout jusqu'à aujourd'hui. Son idéologie est claire : elle est extrémiste, « nationaliste », contre-révolutionnaire, monarchiste, traditionaliste et même catholique. La pyramide sociale est

fondée sur des « lois naturelles » ; c'est un argument largement utilisé par les gens de pouvoir qui occupent le haut de la pyramide (toujours la même).

Il faudrait faire ici une parenthèse pour voir quels groupes ont participé à cette Action française. Par exemple, les régions limitrophes entre deux cultures, qui sont historiquement le lieu d'interminables conflits, ont des populations marquées par la guerre, la rancœur et la vengeance ; ainsi, les populations d'Alsace et de Lorraine, qui ont été annexées par l'Allemagne dans la seconde partie du 19e siècle, ont développé un « nationalisme français » qui a certainement nourri l'Action française. Dans le même ordre d'idées, il ne faudrait pas oublier l'affaire Dreyfus, survenue à peu près au même moment vers la fin du 19e, où le « nationalisme » prend aussi un sens raciste et xénophobe. Il y a eu aussi dans ces combats de « nationalismes » colonialistes la bataille de Fachoda, une ville très convoitée du Soudan pour sa position stratégique en Afrique du Nord où la France fut défaite par le Royaume-Uni. À la fin du 19e siècle et au début du 20e, la France est en crise, à l'extérieur avec ses colonies, à l'intérieur avec le statut de la religion. La France est divisée quant au statut de la religion, du clergé, des biens ecclésiastiques ; les gouvernements français successifs vont osciller entre la gauche et la droite dans la mesure où le catholicisme rappelle un ancien nationalisme.

L'Action française est d'abord un mouvement fondé par H. Vaugeois et M. Pujo qui ne sont pas royalistes ; ce mouvement va avoir une revue. À l'arrivée dans le groupe de C. Maurras, qui s'affirme comme agnostique, l'orientation devient royaliste et cela transparaît complètement dans le Journal de l'Action française qui d'ailleurs sera publié jusqu'à la fin de la Seconde Guerre. L'influence de Maurras est importante au point que les historiens parlent

d'un courant maurrassien. Assez bizarrement, des catholiques « nationalistes » vont adhérer au mouvement. L'Action française réunit ainsi différents groupes qui se ressemblent dans la mesure où ils sont « contre », contre à peu près tout du régime en place ; cela ressemble étrangement à d'autres mouvements bien connus composés de blancs chrétiens, surtout si l'on pense aux « camelots du roi » qui au départ s'occupaient de la vente du journal, mais qui finalement sont devenus des groupes de jeunes, violents, agitateurs et subversifs. La papauté n'approuvera pas l'Action française au départ, mais assouplira ses positions au début de la Seconde Guerre mondiale.

L'histoire de la politique

Impossible évidemment de faire ici une analyse complète de tous les courants socio-culturels dans la France du 19e ; c'est pourquoi je devais me limiter aux grandes lignes de la vie politique. Encore une fois, la politique va sans doute nous montrer sa proximité avec la guerre, mais je vais examiner en parallèle toute la question de la religion. Il était important de regarder de près le déroulement de la Révolution, car c'est là que sont les racines des tiraillements continuels de tous les gouvernements qui vont se succéder durant le 19e siècle.

Voici donc un sommaire des grandes étapes de l'histoire politique en France au 19e :

1787-1789, Période pré-révolutionnaire, Louis XVI (1774-1792)
1789-1799, Révolution française
1789-1792, Monarchie constitutionnelle
1792-1804, Première République
1792-1795, Convention nationale
1795-1799, Directoire

1799-1804, Consulat, Napoléon I et le coup d'État
1804-1814, Premier Empire, Napoléon I
1814-1830, Restauration
1814-1815, Napoléon I
1814-1824, Louis XVIII
1824-1830, Charles X
1830-1848, Monarchie de Juillet**,** Louis-Philippe d'Orléans
1848-1852, Deuxième République, Napoléon III
et le coup d'État
1852-1870, Second Empire, Napoléon III
1870-1940, Troisième République, Nombreux présidents
(1914-1918, Première Guerre mondiale)

La religion et la laïcité ! Les premiers concepts sur la laïcité émergent avec évidence avant le 19e siècle avec cette période de la Révolution. Il ne s'agit pas nécessairement d'une idéologie clairement structurée, mais plutôt de réactions contre des inégalités et des injustices sociales. L'ampleur et la violence qui accompagnent cette Révolution montrent le niveau de saturation de la population dominée et soumise à une minorité dirigeante. Comme on l'entend encore aujourd'hui, les révolutionnaires qui se déclaraient athées étaient en fait extrêmement antireligieux. Le culte de la Raison, une anti-religion, mais à la manière d'une religion, avait comme objectif d'attaquer les pouvoirs religieux. La réalité est plutôt simple ; cela fait des siècles que le système monarchique ou impérial soutient que le pouvoir du roi ou de l'empereur vient directement de Celui-qu'on-appelle-Dieu ; cela fait des siècles que le pouvoir, la richesse et de nombreux privilèges sont entre les mains d'une minorité composée de deux classes sociales qui travaillent la main dans la main, la noblesse et le haut-clergé.

Certes, tous les révolutionnaires ne sont pas des extrémistes. La Révolution a prôné l'égalité entre les

hommes qui ont des droits, la liberté de religion, même l'a-religion, mais l'irreligion a aussi un aspect très réactionnaire contre les institutions religieuses, leurs membres et leurs biens. Et il ne faut pas oublier l'estomac qui joue un rôle aussi important que le cerveau ; ce n'est donc pas par hasard que l'on ait pillé les ressources alimentaires (comme les grains) de certains couvents.

Les révolutionnaires ont certes posé des gestes concrets pour étouffer littéralement l'Église catholique, mais comme les objectifs immédiats étaient d'avoir une monarchie parlementaire, il a bien fallu réfléchir sur l'avenir du clergé. Séparer l'Église de l'État, ce n'est pas faire disparaître l'Église. Donc, d'une part, il y a des mesures comme la suppression de la dîme, comme la saisie (vente aux enchères, nationalisation…) des biens ecclésiastiques pour renflouer les coffres de l'État et réduire son déficit ; d'autre part, puisqu'il faut encore financer le clergé, pourquoi ne pas le transformer en un service de l'État. Les membres du clergé deviennent donc des fonctionnaires salariés qui devront être élus de manière plus démocratique. Si une partie de ces membres, les « jureurs », va rapidement suivre cette directive, c'est que l'Église française a déjà une longue tradition gallicane qui l'éloigne de l'autorité du pape. Cela n'empêchera pas le pape de se prononcer et d'alimenter une division sociale entre « jureurs » et « réfractaires », entre villes et campagnes, et par ricochet entre catholiques et protestants. Il va y avoir de nombreuses violences à propos des réfractaires ; ils devaient être déportés, mais se retrouvent en prison. On attaque alors les prisons pour tuer sans discernement tous les prisonniers, soient ces réfractaires, mais aussi tous les suspects anti-révolutionnaires, les criminels de droit commun, et même des prostituées.

La mise en place d'une première République est donc accompagnée d'une laïcisation de l'état civil.

Sous la Convention nationale et la Commune de Paris, les prêtres réfractaires ont une influence sur les guerres qui vont s'étendre dans la région de Vendée, mais partout ailleurs on pose des gestes très symboliques de déchristianisation. On abat des statues, des clochers et des croix ; on dépouille des églises et on célèbre la suppression des icônes ; des églises sont transformées en temples de la Raison ; on organise des processions. À la manière d'une religion, des révolutionnaires-martyrs ont leurs cérémonies. La fête de la Raison est célébrée dans la Cathédrale de Notre-Dame de Paris ; il y a même une déesse de la Raison. On se souviendra que Robespierre n'est pas d'accord, car comme théiste (ou déiste), défenseur d'une « religion naturelle », il souhaite qu'on reconnaisse la liberté de religion et aussi l'immortalité de l'âme. La nouvelle fête de l'Être suprême, associée à celle de la Raison, se déroule de manière très cérémonieuse, avec un hymne, des statues, des mannequins, des vêtements d'apparat, des députés, un défilé, etc. ; elle n'est pas bien vue par ses opposants qui imaginent Robespierre comme le Grand Prêtre autoritaire d'une nouvelle religion ; cela lui sera fatal. Bref, on est toujours pris dans des modèles ou profils sociaux de nature religieuse.

Sous le Directoire, même s'il y a un assouplissement en Vendée à propos de la liberté religieuse, des milliers de prêtres sont déportés de la Belgique qui les associe à l'ennemi français.

On arrive ainsi au 19^{e} siècle qui nous intéresse.

Le Consulat (1799-1804 Napoléon I)

Napoléon Bonaparte, ou Napoléon I, est sans doute le dernier des grands conquérants comme en a connu l'Histoire dans le passé. On a créé une légende autour de sa personne, d'autant plus qu'il était de petite taille ; on a dit qu'il était un génie dans « l'art de la guerre » ; beaucoup de gens ont développé à son égard une admiration sans bornes. Pour moi, ce n'est qu'un autre grand chef militaire, désireux de tout diriger, conquérir et contrôler, un autre, je suppose, qui devait considérer qu'il avait une mission divine à remplir. Il est né en Corse dans la seconde moitié du 18e siècle, et il avait une vingtaine d'années au moment de la Révolution ; il est mort à 52 ans dans la première moitié du 19e, vaincu selon la logique de la guerre, et expulsé sur l'île Sainte-Hélène appartenant à la Grande-Bretagne, une île volcanique perdue dans l'Atlantique Sud entre l'Afrique et l'Amérique du Sud, bref une île parfaite pour exiler des indésirables ou des prisonniers. Au moment où Napoléon I prend le pouvoir à la fin du 18e siècle, il est assez jeune, dans la trentaine, et j'imagine qu'il a la tête remplie de rêves militaires.

Certes, Napoléon I a freiné les nombreuses invasions des pays voisins de la France depuis la fin du 18e siècle, mais on peut deviner facilement que ses ambitions étaient bien plus grandes, puisqu'il a mené ses armées sur ce vaste continent de « l'Europe étendue », soit toute l'Europe jusqu'en Russie, la péninsule ibérique et certains pays côtiers de la Méditerranée. Il est difficile d'imaginer l'ampleur des armées déployées, mais on peut déduire que toutes ces guerres se sont faites grâce à la mort de centaines de milliers de soldats. Cela me dépassera toujours ; comment comprendre qu'autant de gens aient obéi à une telle folie de conquête ? Sans doute, tous ces pauvres soldats subissaient-ils des formes de contraintes. Et une

guerre, cela coûte très cher ; alors, les pays conquis devaient chèrement financer la suite des opérations militaires et des prochaines conquêtes.

La renommée de Napoléon I, à cause de ses exploits militaires, a débuté sous le Directoire, alors que ses Directeurs sont accusés de corruption et que la nouvelle monnaie subit une inflation incontrôlable. C'est à ce moment que Napoléon I intervient par un coup d'État pour mettre fin au Directoire. Napoléon I adopte alors un comportement tout à fait propre à tous les dictateurs ; bref, il contrôle tout lui-même ou par l'intermédiaire d'hommes entièrement soumis. Respectant en apparence une direction à plusieurs têtes, sa nomination comme premier consul l'assure des pouvoirs exécutifs, alors que les deux autres consuls sont limités à un pouvoir consultatif. Il nomme évidemment des parents à la tête des pays soumis. Les assemblées ne sont pas élues par un vote des citoyens, mais directement créées par lui. Le suffrage universel n'est qu'une fiction puisqu'il n'y a pas d'élections, ou, si elles sont rétablies, elles sont organisées par les plus riches pour élire des personnes privilégiées d'avance. Et comme tous les dictateurs, il est nommé à vie et peut même désigner son successeur. Quant aux libertés civiles, elles sont sérieusement diminuées, pour la presse, pour les éditeurs, les réunions d'assemblées populaires, et pour les artistes ; bref, les intellectuels ne sont pas les bienvenus, et ce n'est pas nouveau !

La religion et la laïcité ! Napoléon ne tarde pas à conclure une entente de concordat avec la papauté pour sauvegarder la paix civile. Il invite le clergé à revenir en France en lui garantissant la liberté de culte. Il arrête la vente des biens ecclésiastiques. Il propose des ententes avec la Vendée, grâce au clergé. Napoléon est un homme pratique qui a bien compris le rôle social et culturel de la

religion ; pour lui, elle est un élément de stabilisation. Le concordat aboutit ainsi à un double rôle de l'État et de l'Église dans l'organisation de l'Église française, et dans la nomination des évêques et des prêtres. Ceux-ci sont nommés et rémunérés par l'État, mais l'investiture canonique relève du pape. L'objectif de Napoléon est clair : l'Église est au service de la nation et de l'ordre social, pour ne pas dire de ses ambitions militaires et impériales.

Le Premier Empire (1804-1814 Napoléon I)

Le règne de Napoléon I est un règne de guerre ; c'est dans la logique d'un conquérant militaire ; en fait, à travers toutes ses conquêtes en Europe, il veut réduire la puissance du Royaume-Uni, un ennemi de longue date de la France. Et pourtant, durant cette période, il réussit à réformer la France à plusieurs niveaux, mais à la manière d'un dictateur. Il réorganise l'administration de l'État ; le nombre de départements augmente grandement à cause de ses nombreuses conquêtes ; il centralise les pouvoirs en nommant les représentants des préfectures et des arrondissements ; de même, il contrôle la nomination des juges et des directeurs des institutions judiciaires. C'est le même procédé pour les institutions financières où il a toutefois ramené une stabilité dans les finances publiques ; il crée d'ailleurs la Banque de France avec l'émission d'un nouveau franc. Il promulgue le Code civil.

La campagne de Napoléon I en Russie est désastreuse ; il perd pratiquement toute son armée. C'est le début du déclin de l'empereur et de son Empire.

La religion et la laïcité ! La stabilité de l'Église se poursuit comme elle a commencé sous le Consulat.

Par un effet de bord, sans doute non prévu, la déchristianisation avait favorisé le contrôle des naissances et donc une baisse de la nuptialité. Or, Napoléon va avoir besoin de beaucoup de soldats ! C'est pourquoi, à ce moment, les hommes mariés sont exempts de la conscription.

Napoléon va renouer avec les grandes traditions de symbiose entre l'État et l'Église. Il décide donc d'être « sacré » empereur dans la Cathédrale Notre-Dame de Paris ; la cérémonie est présidée par le pape Pie VII, contraint d'y être présent et d'y jouer un rôle de représentant de l'Église. D'habitude, la « divinisation » du roi est symbolisée par le geste du pape qui dépose la couronne sur la tête du roi, mais ici, Napoléon, qui est « non pratiquant », dos au pape, se dépose lui-même la couronne sur la tête ; il couronne ensuite son épouse et future impératrice, Joséphine. L'Empire, de même que ses grandes armées, sont sous la protection de Celui-qu'on-appelle-Dieu.

La Restauration (1814-1815 Napoléon I, 1814-1824 Louis XVIII, 1824-1830 Charles X)

La période de la Restauration est un bon exemple des tiraillements et des remous provoqués à la suite de la Révolution et de l'Empire de Napoléon I. On assiste alors à des tentatives pour retourner en arrière jusqu'à l'époque de l'Ancien Régime ; ces démarches n'incluent pas les gens du peuple ordinaire, sinon pour servir de soldats, mais engagent les classes supérieures. Après une année, Napoléon I est obligé d'abdiquer pour éviter une autre guerre civile. La faiblesse du système politique permet à la branche capétienne de la Maison des Bourbons de reprendre le pouvoir ; avec Louis XVIII, c'est une première restauration de la monarchie, sauf qu'elle s'apparente à une

monarchie parlementaire, telle qu'on l'envisageait au début de la Révolution. Napoléon, en bon soldat, va tenter de reprendre le pouvoir, durant une centaine de jours, pour être à nouveau battu ; il va abdiquer à nouveau et définitivement.

Une seconde restauration commence avec le retour de Louis XVIII. Son successeur et frère Charles X, qui semble bien loin des changements sociaux, veut revenir complètement à l'Ancien Régime ; cela va provoquer une autre révolution.

On peut mentionner très rapidement que le fils de Napoléon I, Napoléon François Charles Joseph Bonaparte, ou Napoléon II, fut effectivement empereur de France, mais durant de très courtes périodes (5 et 15 jours), à la suite des deux abdications de son père. Napoléon II, nommé Roi de Rome et Duc de Reichstadt, a de fait vécu du côté de la Maison d'Autriche en République tchèque.

Comme on peut le constater, la Restauration est une période de batailles entre gens de pouvoir. Ici, ce sont les nobles proches de la monarchie ; parmi eux, des « ultras » qui demandent de punir les partisans de Napoléon I ; bref, il ne s'agit pas d'impérialistes ! Louis XVIII, bien qu'acceptant une limitation des pouvoirs royaux, revient avec cette vieille notion d'une souveraineté de droit divin. L'autorité royale est bien assurée puisque c'est le roi qui détermine les lois votées au Parlement. Celui-ci est composé de la Chambre des pairs et de la Chambre des députés ; la Chambre des pairs, c'est le cas de le dire, comprend des membres nommés par le roi, tandis que la Chambre des députés, élus pour cinq ans, repose sur un suffrage censitaire.

Charles X, cette fois avec l'appui des « ultras », se fait sacrer (le mot est significatif) roi selon la vieille tradition politico-religieuse. Il veut tout simplement rétablir l'Ancien Régime en favorisant les deux classes dominantes, soient les nobles et le haut-clergé catholique. C'est pourquoi il rétablit les propriétés des nobles qui avaient fui, et protège les biens ecclésiastiques. Cet excès irréaliste d'un retour en arrière soulève l'indignation et le soulèvement de la bourgeoisie libérale. Ce n'est pas la première fois que nobles et bourgeois s'opposent. Le ministre Jules de Polignac émet des ordonnances qui finalement dissolvent la chambre et redonnent le droit de vote aux bourgeois et aux propriétaires fonciers. On est en juillet 1830 ; durant trois jours (27, 28, 29 juillet), « Trois Glorieuses » comme on les a appelés, ce sont encore des affrontements sanglants et meurtriers. C'est une autre révolution, mais ce n'est pas celle du peuple, puisque la majorité qui s'est soulevée contre Charles X est monarchiste ! On va donc remplacer un roi par un autre roi !

La religion et la laïcité ! Rien de nouveau ici, puisque l'Église est encore à l'intérieur d'un régime monarchique.

La Monarchie de Juillet (1830-1848 Louis-Philippe d'Orléans)

Le nouveau roi, qui sera le dernier roi de France, est Louis-Philippe duc d'Orléans, ou Louis-Philippe I ; la région d'Orléans, un ancien fief, représente une branche plus récente des Bourbons. Ce roi fait l'affaire des « Orléanistes » parce qu'il veut tout concilier, du moins en apparence, soient certains acquis de la Révolution, le prestige de la monarchie, les traditions des nobles, mais aussi les objectifs des libéraux du monde du commerce, de

l'industrie et de la finance. Les républicains ne sont pas alors en position de force.

Un homme parmi les partisans du roi est Adolphe Thiers dont il faudra reparler, car, tout en étant un véritable conservateur, il me semble avoir été un politicien opportuniste (je n'aime pas le mot ambigu « politique » pour désigner une personne). Son nom va en effet réapparaître plus d'une fois et clairement au début de la Troisième République. Né sous la Première République et ayant connu le Premier Empire, sa vie publique est manifeste sous la Monarchie de Juillet alors qu'il a environ 33 ans ; il va être présent au moment du passage du Second Empire à la Troisième République alors qu'il a environ 73 ans.

Adolphe Thiers a en fait été l'un des instigateurs (avec les banquiers Jacques Laffitte et Casimir Perier) pour décider le roi Louis-Philippe à prendre le pouvoir. Cet homme me semble un véritable politicien ; il oscille constamment, vers la résistance à la monarchie absolue, vers l'opposition à gauche, vers le centre ; il est proche du roi, mais pas de la famille royale. Il est finalement élu ministre de l'Intérieur, puis Chef du gouvernement ; c'est un carriériste en politique et il a de grandes ambitions tant pour d'autres ministères que pour les relations internationales. Mais les désaccords avec le roi sont fréquents et il finit par démissionner. Son attitude opportuniste suscite des réprobations. Il va rester comme simple député.

Le nouveau régime royal est en quelque sorte désacralisé. Le roi est désormais le roi des Français selon la volonté populaire, plutôt que roi de France. Le drapeau tricolore réapparaît. La Chambre des pairs est dissoute, mais la Chambre des députés demeure, toujours avec un vote censitaire, cette fois reposant sur les dynasties

bourgeoises. Il y a en fait deux courants, celui des conservateurs de la noblesse, et celui des libéraux du monde des affaires ; ces deux courants, divergents selon leurs origines, forment une sorte de coalition pour maintenir le pouvoir. On comprend pourquoi la France a alors connu un essor industriel et commercial, très évident par le développement des chemins de fer, et même un essor de colonisation, en particulier en Algérie, et globalement en Afrique même si l'esclavage sera aboli.

Comme c'est souvent le cas quand un pays est sous l'emprise des marchands et des financiers, la corruption va entacher le gouvernement ; une conjoncture va réduire les récoltes et provoquer la famine ; les nouveaux ouvriers de l'industrie, tout comme les paysans, vont se soulever à cause de leur estomac vide et de leur pauvreté ; il y a des épidémies importantes. Les républicains vont profiter de cette faiblesse du système politique.

La religion et la laïcité ! Cette période est marquée par l'instabilité qui provoque à nouveau une remise en question des valeurs traditionnelles et un retour en arrière vers la séparation de l'Église et de l'État. L'église Sainte-Geneviève redevient le Panthéon des gloires de la France. Des restrictions budgétaires frappent l'Église. Après la chute de Charles X, divers courants apparaissent ; il y a un mouvement anticlérical, mais en même temps, certains cherchent une voie de conciliation entre l'Église et une plus grande liberté ; certains proposent une école libre, mais le gouvernement et une partie de l'épiscopat s'y opposent, appuyés par une condamnation du pape. De véritables « croyants » vont quitter l'Église.

Un courant socialiste, méfiant de toute autorité, va aussi s'opposer à l'Église.

Même le courant romantique, comme on l'a vu, va se politiser en s'opposant au catholicisme parce qu'il est tout simplement associé aux royalistes du passé.

La Deuxième République (1848-1852 Napoléon III)

La Deuxième République est une courte transition de quatre ans qui rappelle étrangement ce qui est arrivé après le Consulat. Ici encore, on peut suivre les positions et les agissements d'Adolphe Thiers, comme s'il était la figure des changements politiques en France. Bien que sollicité par le roi Louis-Philippe, alors que débute une autre révolution en 1848 (qui ressemble à celle de 1830), il passe alors du côté des républicains désormais plus puissants et s'oppose aux socialistes. Le roi va abdiquer. Adolphe Thiers participe à la formation d'un Gouvernement Provisoire pour établir la Deuxième République qu'il souhaite conservatrice. Il soutient alors un mode de suffrage restreint et une plus grande participation de l'Église catholique au système national d'éducation. Mais le vent tourne à nouveau pour lui ; quand vient le temps d'élire un président, il appuie Napoléon III, soit Charles Louis Napoléon Bonaparte neveu de Napoléon I, ou Louis-Napoléon Bonaparte, qui est élu au suffrage universel des hommes seulement (il paraît qu'une bonne partie de la population illettrée pensait voter pour Napoléon I). On sait ce qui va arriver par la suite ; le président de la République va le renverser, à la suite du refus de l'Assemblée de réviser la constitution.

La religion et la laïcité ! Napoléon III prépare son retour comme empereur ! Il élargit les lois sur la liberté religieuse, ce qui profite aux catholiques. Il envoie un corps expéditionnaire pour renverser la république en Italie et redonner le pouvoir au pape Pie IX. Ce pape va avoir une influence énorme durant le Second Empire. Le ministre de

l'Instruction publique réorganise le système d'enseignement pour qu'il soit sous le contrôle de l'Église.

Le Second Empire (1852-1870 Napoléon III)

Notre homme-témoin, Adolphe Thiers, qui a participé à l'élection de Napoléon III, est désormais opposé à lui depuis le coup d'État et le début du Second Empire ; le balancier politique continue ainsi son alternance d'un régime à l'autre. Notre homme va se retirer en Suisse pour plusieurs années et attendre le moment propice pour son retour. Quelque dix ans plus tard, il est élu député de l'opposition pour en devenir ensuite le chef. À ce moment, Napoléon III, en digne empereur autoritaire qui a muselé ses opposants et réduit les libertés civiles, a engagé la France dans ses guerres sans fin en Europe, surtout contre la Prusse.

Mais le régime impérial va se libéraliser et se démocratiser, car Napoléon III est en train de perdre de nombreux soutiens à cause de l'Italie qui veut retrouver son indépendance, et à cause d'un traité de libre-échange avec le Royaume-Uni (comme l'Histoire se répète). Alors, il va accorder plus de libertés et d'indépendance financière aux ouvriers ; il va élargir les droits de l'Assemblée législative. La France va connaître une croissance industrielle ; le crédit est plus ouvert ; des travaux sont entrepris pour moderniser Paris ; des régions sont revitalisées.

Malheureusement, la guerre est toujours là, partout. La France veut occuper le Sénégal. En Indochine, la France est alors aux côtés du Royaume-Uni, son ancien ennemi ; elle est aussi impliquée dans l'Empire ottoman et au royaume de Sardaigne dans la guerre de la presqu'île de Crimée qui appartient à la Russie. La France se rend même au Mexique pour appuyer l'Autriche qui veut elle aussi y

instaurer un Empire catholique, mais c'est un échec. La guerre avec la Prusse, secondée par l'Allemagne, va aussi se terminer par un échec qui va déstabiliser l'Empire ; Paris, une fois de plus, va forcer le changement en proclamant la Troisième République. Comment un pays peut-il se développer intérieurement quand une bonne partie de sa population est envoyée à la guerre ?

La religion et la laïcité ! Le pape italien Pie IX, du nom de Giovanni Maria Mastai Ferretti, est mort assez âgé (85 ans) et a été pape durant 32 ans, ce qui lui a permis de « régner » sous la Deuxième République, le Second Empire, qui a duré 18 ans, et le début de la Troisième République. C'est un pape qui représente bien le style monarchique de la papauté. L'Église française, toujours gallicane, se range plutôt du côté de l'empereur, en opposition à un régime romain théocratique. L'Église reçoit ainsi l'appui de l'empereur, de même que, au niveau du financement, une augmentation du budget pour les cultes religieux. Faut-il rappeler que l'on est au cœur du 19^{e} siècle ! Voilà donc comment le monde fonctionnait il y a environ un siècle ! Il ne faut pas s'étonner si la laïcité a si peu évolué.

Si le Second Empire a débuté avec un régime très autoritaire, sans doute à cause des guerres avec la Prusse, il va obligatoirement devenir de plus en plus libéral ; Napoléon III va faire des concessions, car plusieurs courants d'opposition vont former une sorte de coalition d'une union libérale. Le Second Empire, comme tous les régimes précédents et même les suivants, ne connaîtra pas la stabilité souhaitée. Il y a des dissensions internes et des oppositions explicites. Il y a une opposition libérale-républicaine qui n'aime pas l'attitude conciliante de Napoléon III par rapport à la religion, même si celui-ci veut réduire les possessions territoriales de la papauté. Des

intellectuels considèrent que la religion catholique ne peut coexister avec la pensée moderne. Pour certains républicains, l'Église se tient près de l'Empire pour empêcher la révolution. On critique aussi l'Église pour attaquer indirectement l'Empire.

Les catholiques eux-mêmes ne sont pas unanimes ; il y a des extrémistes de droite qui d'ailleurs font revivre l'idéologie ultramontaniste et qui défendent la primauté de l'autorité papale ; il y a des libéraux ouverts et des défenseurs de la liberté de cultes. Un ministre de l'Instruction publique, un anticlérical, réforme le système d'enseignement en favorisant l'accès gratuit aux écoles primaires, en permettant l'accès au niveau secondaire pour les filles, et en créant l'École des hautes études ; il réforme aussi les programmes pour introduire des cours d'Histoire. L'Église, mécontente parce qu'elle avait le monopole de l'éducation, va s'opposer à ces mesures ; le pape Pie IX, en plein combat pour les droits de l'Église, va produire le fameux *Syllabus* de 1864. Il y a aussi une opposition socialiste, syndicaliste, désormais internationale, qui veut revenir à la séparation de l'Église et de l'État.

Pie IX, à l'inverse de Napoléon III, était au début plutôt libéral pour devenir finalement le défenseur d'un conservatisme généralisé et un dénonciateur de tous les aspects de la vie moderne. Ses positions extrêmes vont effectivement figer la religion catholique pour plusieurs années dans le conservatisme et le dogmatisme. Son *Syllabus* dénonce 80 erreurs « de son temps » ; il faut dire qu'il reprend des affirmations antérieures où les erreurs sont moins évidentes. Ce serait intéressant de reprendre chaque affirmation dans le contexte actuel, mais ce serait trop long.

La section I de 7 dénonciations porte sur le « panthéisme, le naturalisme et le rationalisme absolu » qui nient l'existence de Celui-qu'on-appelle-Dieu, de Jésus Christ, de la Révélation…

La section II de 7 dénonciations porte sur le « rationalisme modéré » qui prétend que la démarche théologique n'est qu'une approche philosophique parmi d'autres et qu'elle nuit au progrès de la science.

La section III de 4 dénonciations porte sur « l'indifférentisme et le latitudinarisme » qui affirment la liberté de religion et la valeur du protestantisme par rapport au catholicisme.

La section IV donne une liste de références sur ces « sortes de pestes » que sont « le socialisme, le communisme, les sociétés secrètes, les sociétés bibliques, les sociétés clérico-libérales ».

La section V de 20 dénonciations porte sur les « erreurs relatives à l'Église et à ses droits ». Toute cette section veut réfuter un comportement de l'Église, plutôt douteux, excessif et assez éloigné de l'Évangile chrétien, à savoir la primauté de l'Église sur l'autorité civile, l'affirmation de la supériorité du catholicisme, l'infaillibilité générale de l'Église, l'incursion de l'Église dans les pouvoirs temporels, son utilisation de la force (militaire), ses droits de propriété, ses cours de justice, l'immunité des clercs, le monopole de l'enseignement (religieux), le statut royal du pontife, les jeux d'influence dans les nominations et les intrigues politiques. On sait pourtant comment l'Église s'est comportée pendant des siècles ; Pie IX a voulu maintenir le passé !

La section VI de 17 dénonciations porte sur les « erreurs relatives à la société civile, considérée soit en elle-même, soit dans ses rapports avec l'Église ». Encore une fois, l'Église a la primauté sur l'autorité civile. De plus, elle est la seule à juger en matière de religion et de cultes. En matière d'éducation, l'Église a toute l'autorité pour former de jeunes chrétiens, et surtout pour enseigner aux futurs clercs. L'Église avait même un regard direct sur le système scolaire, sur les études supérieures (s'il y en avait) et sur les programmes. La section dénonce aussi des positions gallicanes de l'Église française. Seule l'Église peut déterminer l'âge d'admission dans les communautés et le moment des vœux. L'Église avait un système de protectionnisme pour des familles, pour les cas d'abandon des vœux, pour des églises collégiales, pour un droit de patronage, pour la gestion de biens matériels, pour les divers privilèges et bénéfices que le clergé pouvait en retirer. Et, évidemment, l'Église ne peut être séparée de l'État.

La section VII de 9 dénonciations porte sur les « erreurs concernant la morale naturelle et chrétienne ». Ici, on dénonce toute morale qui s'appuierait uniquement sur des besoins naturels, philosophiques ou scientifiques, et qui serait coupée de son inspiration chrétienne. Ensuite, on dénonce diverses circonstances qui permettraient de refuser l'autorité (religieuse).

La section VIII de 10 dénonciations et un *Nota Bene* très éclairant porte sur les « erreurs concernant le mariage chrétien ». On revient ici sur le mariage comme sacrement, sur son indissolubilité, sur l'usage des « empêchements dirimants » et de la validité du mariage, sur le mariage civil, les causes matrimoniales. Bref, l'Église avait dans ce domaine un immense pouvoir. Mais le *N. B.* est percutant et résonne encore jusqu'à aujourd'hui ! Pas question d'abolir

le célibat ecclésiastique ! Pourtant cela réglerait bien des problèmes. L'état de virginité est supérieur à l'état du mariage ! J'ai un choc en lisant cela, car cela fait 2 000 ans que l'Église traîne cette aberration qui met les chrétiens mariés dans une sous-classe de perdus, alors que cette sous-classe représente le bon sens de la majorité.

La section IX de 2 dénonciations et un *N. B.* avec des références porte sur les « erreurs sur le principat civil du Pontife romain ». On revient encore sur l'autorité suprême du pouvoir religieux.

La section X avec 4 dénonciations porte sur les « erreurs qui se rapportent au libéralisme moderne ». On dénonce la liberté de religion et de culte, « la corruption des mœurs et de l'esprit » et « la peste de l'indifférentisme ». Si l'on inverse la dernière dénonciation, on a donc : « Le Pontife Romain ne peut pas et ne doit pas se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne ».

Il ne faut pas s'étonner si quelques années plus tard, à la fin du Second Empire et au début de la Troisième République, le même pape en arrive au dogme de l'infaillibilité, et à la réaffirmation de la primauté de la papauté au concile du Vatican I, ajourné définitivement à cause de l'invasion de Rome par les armées italiennes. On peut supposer qu'un « lobby » ultramontaniste avait déjà préparé le terrain à un tel dogme. Mais comment peut-on accepter un tel dogme énoncé dans un contexte de guerres et de conflits politico-religieux ?

La Troisième République
(1870-1940 Nombreux présidents)

La Troisième République va naître dans le sang, comme c'est le cas à toutes les révolutions. Adolphe Thiers, qui est du côté des Républicains, mais dont plusieurs sont de tendance monarchiste, est nommé chef de l'État et du gouvernement ; il a d'énormes pouvoirs. Mais à Paris, d'où sont issus historiquement de nombreux soulèvements, et où on croirait revivre les valeurs passionnées de la Révolution, on craint un retour à un régime monarchique. Une nouvelle Commune est créée. Mais A. Thiers va organiser le siège de Paris pour écraser l'insurrection ; de nombreux communards sont tués, exécutés ou déportés ; l'archevêque de Paris est aussi assassiné. Ce sont des milliers de personnes (environ 25 000) ! A. Thiers a les mains pleines de sang.

Adolphe Thiers est quand même nommé président de la République à titre provisoire ; cela lui permet de réformer l'administration publique, le régime fiscal et l'organisation de l'armée. A. Thiers a toutefois beaucoup de difficultés à maintenir l'équilibre entre les tendances républicaine et monarchiste, ce qui va l'amener à démissionner deux ans après sa nomination. Il a cependant réussi à négocier le retrait de la Prusse en achetant à prix d'or la paix et en endettant la France.

La Troisième République va connaître des tiraillements incessants jusqu'à la fin, soit jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale. C'est que les tendances politiques et les partis sont nombreux : monarchistes, orléanistes, légitimistes, républicains modérés, républicains de gauche, républicains de centre-gauche, républicains progressistes, républicains de l'Alliance Républicaine Démocratique, etc. Durant toute cette période, pas moins de

quatorze présidents vont se succéder ; sur ce nombre, il y en a sept jusqu'à la fin du 19e siècle où il y aura jusqu'à sept législatures. Sous chaque président, il y aura parfois une succession de chefs (une sorte de président) du Conseil des ministres, presque une douzaine parfois ; le président du Conseil des ministres ne partage pas nécessairement la même orientation politique que celle du président de la République.

Les présidents de la Troisième République sont dans l'ordre :

Adolphe Thiers (1871-1873), ancien orléaniste et républicain centre-gauche, avec un président du Conseil des ministres. Un avocat qui s'est lancé en politique ; pas nouveau ! Nous avons déjà une bonne idée de cet homme.

Patrice de Mac Mahon (1873-1879), monarchiste et légitimiste, avec huit présidents du Conseil des ministres. Un militaire, un maréchal, qui a évidemment participé à de nombreuses guerres, en Crimée, en Algérie, en Italie ; contre l'Allemagne (le conflit sur l'Alsace) ; contre le soulèvement de la Commune de Paris. Avec lui, c'est une tentative de retour à la monarchie qui n'aboutira pas.

Jules Grévy (1879-1887), modéré et républicain de gauche, avec onze présidents du Conseil des ministres. Un homme bien différent du précédent ! Un avocat, franc-maçon, proche de A. Thiers, qui a institué une république parlementaire où le législatif a plus de pouvoir par rapport à l'exécutif, mais qui aurait exercé des influences abusives au parlement ; un pacifiste, un anticolonialiste et un anticlérical.

Sadi Carnot (1887-1894), modéré et républicain de gauche, avec neuf présidents du Conseil des ministres.

C'est un haut-fonctionnaire de l'État, un ministre des Finances ; il restreint les libertés civiles ; il y a un climat de violence, à cause des boulangistes, des syndicalistes et des anarchistes. Il est finalement assassiné par un de ces derniers.

Jean Casimir-Perier (1894-1895), modéré et républicain de gauche, en théorie, avec un président du Conseil des ministres. C'est un homme d'affaires riche qui possède des mines de fer. Un homme de carrière en politique, par tradition familiale et par les nombreux postes qu'il a occupés, mais finalement jamais totalement à l'aise, à cause des tendances extrémistes des partis. C'est plutôt un homme de droite, ou de centre-droite, qui a des amis du côté de la famille d'Orléans ; comme président du Conseil, il s'adapte mal aux requêtes des monarchistes et des radicaux. Il s'oppose aux anarchistes et est plus tolérant vis-à-vis de la religion. Son règne est court comme président de la République, moins d'un an !

Félix Faure (1895-1899), modéré et républicain progressiste, avec cinq présidents du Conseil des ministres. Un autre député et haut-fonctionnaire, encourageant le colonialisme, et fortement gêné par l'affaire Dreyfus. On a fait publiquement de l'humour sur sa vie personnelle amoureuse.

Émile Loubet (1899-1906), de l'Alliance Républicaine Démocratique, avec un président du Conseil des ministres. Un autre homme qui a une longue carrière politique ; maire, député, ministre, sénateur ; c'est un homme de la gauche modérée. Un coup d'État va échouer sous son mandat. Associé malgré lui à une réouverture de l'affaire Dreyfus, ce dernier sera finalement gracié. Il passe de nouvelles lois pour protéger les droits d'associations, et très important, l'Église et l'État ont des pouvoirs séparés.

Au niveau international, il poursuit la politique de rapprochement avec la Russie qui avait débuté avec les présidents précédents.

La Troisième République va quand même connaître des progrès importants malgré la succession des nombreux présidents. Les Républicains désormais au pouvoir vont ramener le plus de liberté possible dans les droits civils. Le divorce est possible, même dans la première année ; la liberté est redonnée à la presse et l'édition, aux réunions et aux associations, à la formation de partis politiques, à la syndicalisation. Les grands symboles de la Révolution reviennent, comme *La Marseillaise* et la fête nationale du 14 juillet.

La Troisième République, en réaction au Second Empire, va connaître un essor industriel, scientifique et technologique ; les expositions universelles en témoignent. Même si l'armée française est immense, elle va subir plusieurs défaites et cela va mener à une crise sociale importante.

La religion et la laïcité ! La Troisième République débute donc avec un déchirement entre, d'une part, des tendances modernes, libérales, parfois anticléricales, parfois tolérantes et ouvertes à la liberté de religion, et d'autre part, des conservateurs de diverses orientations, dont certains sont attachés à un catholicisme traditionnel, comme ces « Vieux catholiques » qui réussiront à retrouver leurs églises et leurs cultes.

Du côté de l'éducation, l'instruction publique est laïque et n'est plus contrôlée par l'Église qui est positionnée du côté des conservateurs. L'école primaire est toujours gratuite et obligatoire ; les filles ont accès à l'enseignement secondaire. Un enseignement « libre » est

même possible en parallèle au système public. Le corps professoral est fortement laïque et il y a évidemment des tensions avec le clergé. On continue à protéger l'accès au divorce.

Et on discute toujours de la séparation de l'Église et de l'État. Tous les présidents de la Troisième République seront pris avec le problème. Sous Patrice de Mac Mahon, au début de cette République, à la suite des demandes de plusieurs évêques à propos de la captivité de Pie IX, la Chambre, dominée par la gauche, demande de « réprimer les manifestations ultramontanistes » ; le président tentera un renversement et un coup d'État conservateur. Le président Émile Loubet, à la fin de cette République et à la fin du 19e siècle, passe une loi définitive sur la séparation de l'Église et de l'État.

La plus grande réforme se rapporte au système d'éducation qui a été traditionnellement contrôlé par l'Église catholique ; on comprend pourquoi celle-ci s'est toujours opposée aux diverses républiques. La Troisième République va ainsi instaurer un système public, laïque, obligatoire et gratuit ; il y aura même des lycées pour les filles. L'objectif est clair ; si l'on veut que la République résiste aux oppositions entre les progressistes et les conservateurs tenaces, il faut inculquer aux jeunes les valeurs du régime républicain ; le professeur, bien entendu laïque, a alors un rôle politique à jouer dans le processus d'éducation. Dans les faits, il y aura encore pour longtemps deux tendances opposées, d'une part, celle des républicains progressistes et socialistes, avec d'ailleurs un « Parti radical », et d'autre part, de vieux conservateurs, souvent monarchistes, avec des extrémistes-nationalistes, des bonapartistes, et des supporteurs (les boulangistes) du belliqueux général Georges Boulanger, le tout teinté d'antijudaïsme.

Au début du 20e siècle, les pouvoirs de l'État et de l'Église sont séparés ; plusieurs congrégations religieuses perdent le droit d'enseigner ou sont tout simplement expulsées. Les membres du clergé ne reçoivent plus leur salaire de l'État ; les biens ecclésiastiques sont nationalisés et redistribués en partie à des associations culturelles à caractère religieux. Bref, la religion est devenue une affaire privée. Toutefois, comme on peut le deviner, les lois du gouvernement sur la laïcisation ont suscité de fortes réactions, parfois violentes, dans les deux camps opposés.

Autobiographie

Je suis né à Paris, en France, en 1941, durant l'occupation allemande. Mon enfance a définitivement été bouleversée par la guerre et j'ai appris très tôt et pour toujours que la vie est fragile et d'une certaine façon exceptionnelle.

À la fin de la guerre, donc vers l'âge de cinq ans, mes parents ont décidé d'émigrer au Québec, au Canada, plus précisément à Montréal dans le quartier Parc-Extension où à l'époque il y avait encore de grands terrains vagues ; ce quartier est aujourd'hui fortement développé et multi-ethnique. Mon jeune frère, qui avait alors trois ans, était évidemment du voyage.

J'ai été très surpris de découvrir en septembre 1999 que les prénoms de mon frère et de moi, Michaël et Gabriel, avaient été les noms de deux bateaux : « En 1576, Élizabeth 1re confie à cet aventurier ambitieux, trafiquant d'esclaves et responsable de la répression en Irlande, le commandement de deux petits navires, le *Gabriel* et le *Michaël*, avec mission de découvrir un passage vers la

Chine. »[9]. Comment mes parents avaient-ils eu une telle inspiration ?

Je tiens à préciser ici que depuis ce changement de continent j'ai perdu tout contact avec la France et ma parenté française. Jeune homme marié, j'ai d'ailleurs fait des démarches légales pour perdre ma nationalité française afin d'éviter le service militaire, pour moi et mes enfants ; ce fut un geste très cohérent avec mes premières expériences sur la vie et la mort ! De fait, il n'y a plus rien de français en moi, ni aucune forme d'attachement à la culture française, si ce n'est ma langue d'origine, désormais québécoise.

Dès la fin de l'école primaire, comme mes parents ne pouvaient pas vraiment me conseiller au plan scolaire, j'ai décidé seul de poursuivre des études avancées pour me créer un avenir et combler ma passion d'apprendre. C'est à ce moment que le ministère de l'Éducation du Québec a permis la création d'une première section du « Cours classique » à la CECM (Commission des Écoles Catholiques de Montréal, actuellement CSDM, Commission Scolaire De Montréal) pour les quatre premières années ; ce cours, fréquenté par l'élite aisée et « libérale », était désormais offert à une classe sociale modeste et même pauvre. Cette occasion m'a ouvert la voie et j'ai donc accepté de faire partie des deux premières classes du « Cours classique » public. Comme j'étais un travailleur acharné, j'ai été un premier de classe et souvent un deuxième.

Après les huit années du « Cours classique », même si j'étais curieux de tout et passionné pour les sciences, j'ai choisi d'étudier pendant quatre ans à l'université en Sciences des religions (et phénoménologie des religions), car j'étais

[9] L'Actualité, numéro du 1 sept. 99, section Géographica, p. 14 ; article de G. H. Germain, *L'eldorado des glaces*, sur Martin Frobisher, dans le 4e paragraphe.

particulièrement attiré par la dimension spirituelle de l'existence, et c'est toujours le cas aujourd'hui ! J'ai ainsi complété une année de doctorat (sans thèse). C'est aussi à cette époque que j'ai fait la rencontre providentielle de ma conjointe puisque l'amour conjugal, qui est au cœur de toute notre vie, a toujours été très vivant, même après plus de 55 ans de vie commune.

Mais au Québec, être un jeune professeur de Sciences religieuses en même temps que débutait la « Révolution tranquille » n'était pas prometteur au niveau professionnel. Aussi, même si ma famille comptait déjà deux très jeunes fils, j'ai décidé de me réorienter professionnellement ; mon premier choix était la psychologie clinique, mais finalement comme le département était très contingenté, ce fut l'informatique, une voie qui apparaissait évidente et très ouverte sur l'avenir.

Après trois années d'études en Sciences pures (avec une spécialisation en informatique) à l'université, j'ai travaillé comme programmeur-analyste dans le public et le privé. Ensuite, je me suis orienté vers l'enseignement au niveau collégial (les Cegeps au Québec). J'ai occupé ce travail de professeur en informatique (surtout des divers langages de programmation) jusqu'à ma retraite en 1997 ; c'est à ce moment que l'Internet s'est développé pour le grand public. J'ai ainsi connu en quelques décennies l'évolution fulgurante de l'informatique depuis les premières cartes perforées jusqu'aux plus récentes technologies (microprocesseurs puissants, systèmes d'exploitation graphiques, écrans plats, clefs USB, Wi-Fi, etc.).

La retraite s'annonçait captivante. Il faut dire que je suis du genre intellectuel hyperactif, je suis toujours en mode recherches, les projets sont multiples en arts, en sciences, comme actuellement en robotique. J'avais plus de temps pour

lire et pour écrire, comme je l'ai fait toute ma vie, même si je ne me considère pas comme un écrivain. Avec mon épouse, qui connaissait l'art des émaux sur cuivre, nous avons développé une expertise artisanale dans le domaine des géodes et des pierres semi-précieuses. Et nous avions plus de temps aussi pour des vacances en amoureux…

Quelques années plus tard, à la fin de l'année 2000, la maladie a frappé durement : un lymphome NH (non hodgkinien) ! Ce cancer nous a entraînés dans un véritable tourbillon qui s'est étiré jusqu'en 2005. En même temps, durant la pire année de la maladie en 2002, une expérience spirituelle éclaire toute ma vie. Les pronostics de rémission étaient toutefois négatifs, la mort était imminente, la fin était proche, mais je suis encore là presque vingt ans plus tard. Il apparaît que je suis une sorte de survivant qui échappe à la mort à la frontière de la survie.

Après un début incertain de rémission en 2003 et quelque dix ans d'écriture, j'ai produit en 2012 un premier essai, *Pourquoi… moi ?*, où je présente mes réflexions sur la maladie, la souffrance, le système de santé, la force de l'amour conjugal et évidemment mon expérience spirituelle d'une grande intensité intérieure.

Comme je connaissais très bien les grands auteurs du Carmel[10], j'ai publié en 2013 un second essai, *La spiritualité du Carmel*. Ayant vécu en profondeur des souffrances physiques et psychologiques, j'ai pris position à l'égard du dolorisme chrétien qui a prévalu pendant des siècles dans le christianisme. J'en ai aussi profité pour revaloriser le couple, l'amour entre conjoints et la sexualité qui a tellement été « diabolisée » dans le christianisme.

[10] Thérèse de Jésus, Jean de la Croix, Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, Élisabeth de la Trinité.

Il était essentiel pour moi de faire un retour critique sur ces années de maladie et d'expériences spirituelles. Je me devais d'approfondir rationnellement les données de la théologie, de regarder de plus près les valeurs du christianisme primitif, de faire des analyses exégétiques des textes du *Nouveau Testament*, et surtout de tenir compte des connaissances acquises grâce à la phénoménologie des religions. Allais-je maintenir ma position sur une « spiritualité d'inspiration chrétienne détachée des religions » ? C'est ainsi que j'ai publié en 2016, après environ six ans de travail, mon troisième essai, *Espérances pour un prochain millénaire*. J'y ai fait la synthèse de toutes les réflexions de ma vie, tellement unifiée, sur l'Histoire, les guerres, les religions, les spiritualités, la conscience et le temps, la mort, le sens possible de la vie… Pour moi, la science et la spiritualité, dégagée de toute religion ou organisation ecclésiastique, sont deux modes complémentaires de connaissance.

Après un 2e cancer en 2015, j'ai publié un quatrième essai en 2019, *Psychanalyse existentielle*, une autobiographie au 2e degré.

Après un 3e grave cancer en 2020, j'ajoute donc mes deux derniers essais. Le cinquième essai, *La bonne planète*, est une prise de conscience profonde de ma personnalité et du but ultime de mes essais. Le sixième essai, *Colonialisme et catholicisme*, est une réflexion personnelle sur les violences guerrières et les inégalités sociales[11] aux 16e et 19e siècles.

[11] 2020 : Je dois revenir une fois de plus sur l'essai, *Capital et idéologie* (Seuil, 2019), de Thomas Piketty ; c'est certainement un des auteurs qui m'a le plus impressionné parce que, pour une fois, on a un auteur d'une grande rigueur scientifique qui a analysé en profondeur la réalité des inégalités sociales à travers le temps dans divers pays, du passé jusqu'à l'époque actuelle. Il faut lire avec grand intérêt la *Quatrième partie*,

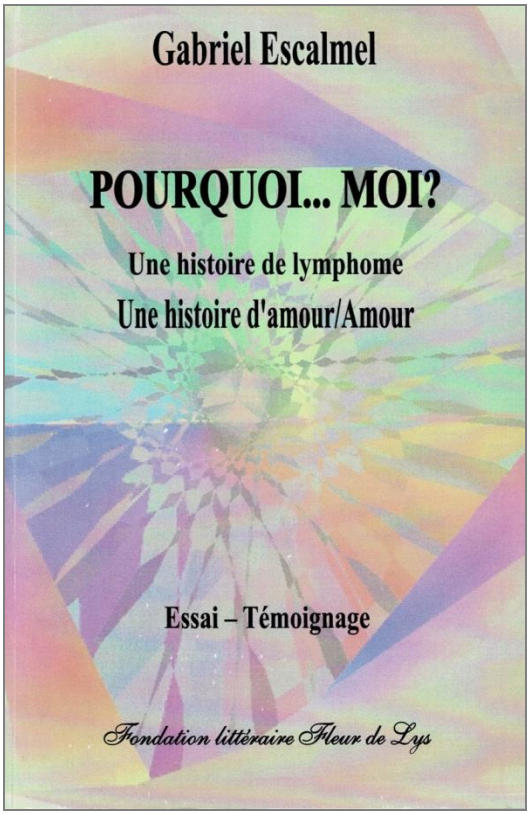
Montréal, province de Québec, Canada
Juin 2020

Repenser les dimensions du conflit politique, pages 835ss. Mais la lecture du *Chapitre 17, Éléments pour un socialisme participatif au XXI^e^ siècle*, pages 1111ss, mérite la plus grande attention. On pourrait penser que cet auteur est tout simplement utopiste, mais en réalité il arrive avec plusieurs suggestions concrètes pour souhaiter une société plus juste et égalitaire. D'une manière générale, on peut dire que les personnes, individuelles ou morales, qui possèdent les pouvoirs et les richesses, en veulent toujours plus et se refusent à tout partage ; pour moi, ce n'est pas une nouveauté ! Bref, l'auteur analyse les différents thèmes qui fondent les inégalités et injustices sociales : les propriétés (argent et capital, or, placements, paradis fiscaux, immobiliers, terrains…), les systèmes de taxation et d'impôts, surtout l'impôt progressif, les successions, le patrimoine, les propriétés d'État, les propriétés temporaires, les privilèges des riches, les partages coopératifs, l'égalité des votes dans les administrations, le rôle des syndicats, l'accès égalitaire aux formations académiques, les systèmes de votation des gouvernements, les systèmes politiques, la fiscalité mondiale, etc., etc. Évidemment, toutes ces suggestions de l'auteur ont une part de réalisme, mais je pense que leurs concrétisations se feront par petits pas durant sans doute quelques siècles ! C'est mon opinion, car il faudrait que l'humanité abandonne l'esprit du combat ; on est encore très loin d'une collaboration honnête entre les pays. Il faudra bien que les « grandes puissances » perdent leur droit de veto dans les organisations internationales !

Autres publications

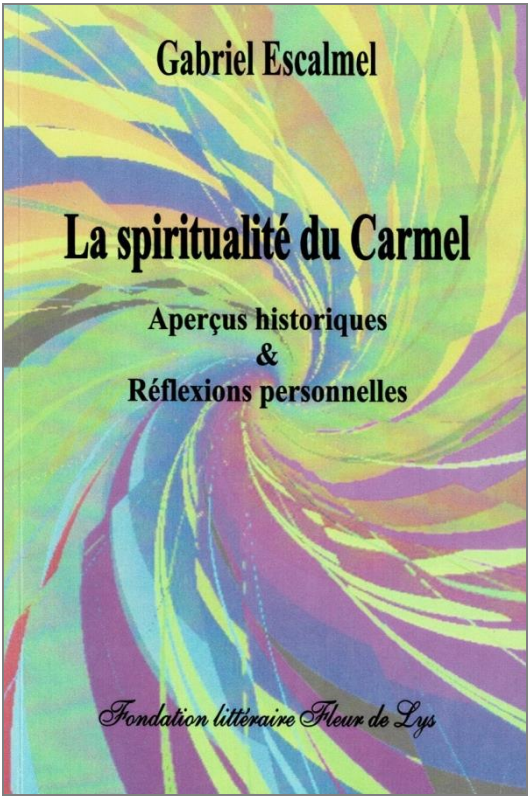
Mes premiers essais ont été publiés par l'éditeur québécois Fondation littéraire Fleur de Lys.

Mon premier essai a été publié en 2012 et a pour titre :



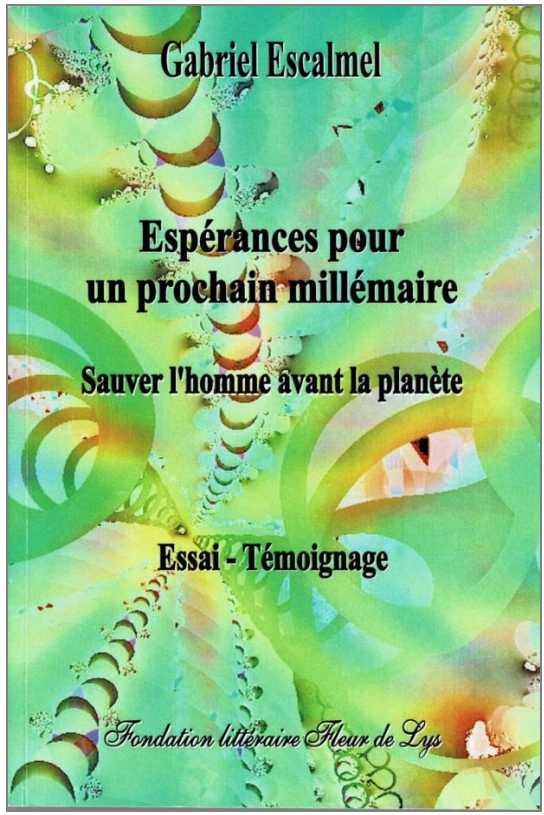
Pourquoi… moi ?
Une histoire de lymphome
Une histoire d'amour/Amour
498 pages
http://manuscritdepot.com/a.gabriel-escalmel.1.htm

Mon second essai a été publié en 2013 et a pour titre :



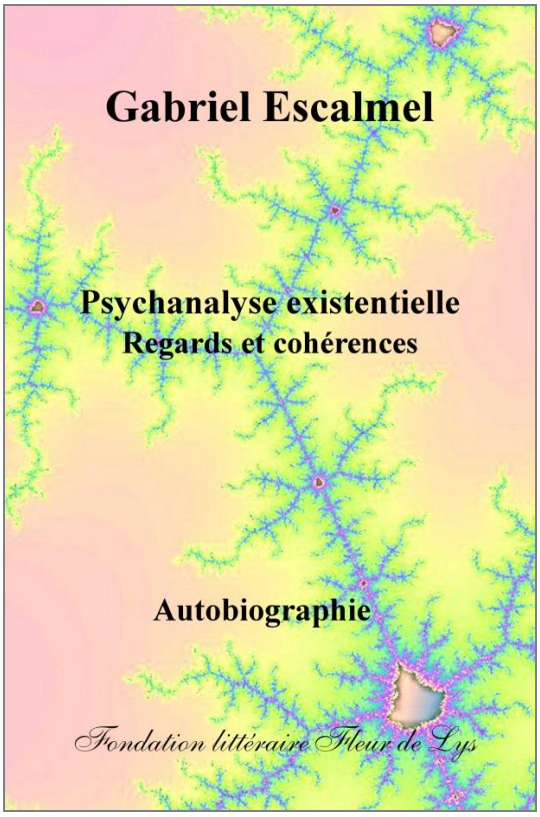
La spiritualité du Carmel
Aperçus historiques et réflexions personnelles
108 pages
http://manuscritdepot.com/a.gabriel-escalmel.2.htm

Mon troisième essai a été publié en 2016 et a pour titre :



Espérances pour un prochain millénaire
Sauver l'homme avant la planète
582 pages
http://manuscritdepot.com/a.gabriel-escalmel.3.htm

Mon quatrième essai a été publié en 2019 et a pour titre :



Psychanalyse existentielle
Regards et cohérences
63 pages
http://manuscritdepot.com/a.gabriel-escalmel.4.htm

Mon cinquième essai a été publié en 2020 et a pour titre :

La bonne planète
Journal d'un extraterrestre
239 pages
http://manuscritdepot.com/a.gabriel-escalmel.5.htm

Communiquer avec l'auteur

Adresse électronique

gabffl@videotron.ca

Page dédiée à ce livre sur le site de la
Fondation littéraire Fleur de Lys

http://www.manuscritdepot.com/a.gabriel-escalmel.6.htm

Table des matières

Nouvelle édition....7

* * *

Prologue....9
PARTIE I ─ MON REGARD SUR L'HISTOIRE....11
1. L'Histoire et la guerre....13
2. L'Histoire et la religion....17
3. L'Histoire et les guerres de religion....21
4. L'Histoire et la laïcité....27
PARTIE II ─ RELIGIONS DE L'EUROPE....31
5. La géographie des religions....33
6. Le judaïsme....35
Un peuple dispersé....35
L'antijudaïsme....40
Les Juifs et le monde financier....44
7. Le christianisme....47
La première communauté chrétienne....47
Le christianisme au Moyen Âge....52
8. L'islamisme....57
PARTIE III ─ 16e SIÈCLE....61
9. La culture....63
Les transformations sociales....63
Le colonialisme....65
L'esclavage....66

10. Les conquêtes et le Portugal 69
Le Portugal et l'Espagne 69
L'exploration et le commerce 71
Le traité de Tordesillas 73
11. Les conquêtes et l'Espagne 75
La géographie 75
La Reconquête 75
Le Nouveau Monde 76
Les *Conquistadores* 76
Les motivations religieuses 77
L'influence de Christophe Colomb 78
Les conquêtes et les colonisations 78
Le système colonial 79
12. Les conquêtes d'autres pays 81
La Hollande 81
La France 83
L'Angleterre 85
13. Les réformes religieuses 89
La Réforme protestante et Martin Luther 89
La Réforme protestante et Jean Calvin 95
La Réforme en Angleterre 98
La Réforme en France 100
14. La Contre-Réforme catholique 103
Le laxisme dans l'Église 103
L'influence des humanistes 104

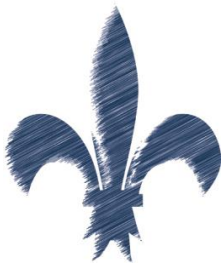
Une réforme de l'intérieur 106
15. Les jésuites 111
Ignace de Loyola 111
Nouvelle fondation contre la Réforme 112
L'histoire des jésuites 114
16. Le concile de Trente 117
17. Le jansénisme 123
Les définitions du jansénisme 123
Cornelius Jansen 126
L'histoire de Port-Royal 127
18. L'Espagne au 16e siècle 137
La géographie 137
L'Espagne avant le 16e siècle 138
Les groupes culturels 142
Les grands bouleversements du 16e siècle 145
Le renforcement de la monarchie 148
Les populations 149
Les relations internationales 151
La Renaissance 151
L'Inquisition 152
PARTIE IV ─ 19e SIÈCLE 157
19. La culture 159
Les crises de croissance 159
La créativité 162
La révolution industrielle 164

20. L'abolitionnisme et l'exploitation des travailleurs 169
Le « Code noir » 169
L'*Asiento* 170
L'abolitionnisme dans le monde 171
21. La décolonisation et le colonialisme impérialiste.. 173
L'anticolonialisme 173
Le colonialisme impérialiste 175
La conférence de Berlin 176
22. De la révolution à l'indépendance des États-Unis d'Amérique 181
Une révolution américaine 181
Les « Treize colonies » 182
La guerre d'indépendance 184
L'expansion des États-Unis et la vie politique.... 185
La Sécession 188
La scène internationale 189
23. La Révolution française 191
Une religion sans Celui-qu'on-appelle-Dieu 191
Liberté, Égalité, Fraternité 193
Les droits de l'homme 194
Une révolution française 196
24. Les étapes de la Révolution française 199
Les débuts 199
1789-1792 : la chute progressive de la monarchie . 200
1789 : un nouveau régime 201
1790 : un compromis impossible 203

1791-1792 : la chute de la monarchie 205
1792-1795 : un gouvernement révolutionnaire ... 207
1795-1799 : un retour des forces conservatrices . 210
25. La France, de la monarchie à la république
La religion et la laïcité 213
Une Contre-Révolution française 213
L'histoire de la politique 216
Le Consulat
(1799-1804 Napoléon I)..... 220
Le Premier Empire
(1804-1814 Napoléon I)..... 222
La Restauration (1814-1815 Napoléon I,
1814-1824 Louis XVIII, 1824-1830 Charles X) . 223
La Monarchie de Juillet
(1830-1848 Louis-Philippe d'Orléans)..... 225
La Deuxième République
(1848-1852 Napoléon III)..... 228
Le Second Empire
(1852-1870 Napoléon III)..... 229
La Troisième République
(1870-1940 Nombreux présidents)..... 235

* * *

Autobiographie 241
Autres publications 247
Communiquer avec l'auteur 252



Éditeur écologique

L'édition en ligne sur Internet contribue à la protection de la forêt parce qu'elle économise le papier.

Nos livres papier sont imprimés à la demande, soit un exemplaire à la fois suivant la demande expresse de chaque lecteur, contrairement à l'édition traditionnelle qui doit imprimer un grand nombre d'exemplaires et les pilonner lorsque le livre ne se vend pas. Avec l'impression à la demande, il n'y a aucun gaspillage de papier.

Nos exemplaires numériques sont offerts sous la forme de fichiers PDF. Ils ne requièrent donc aucun papier. Le lecteur peut lire son exemplaire à l'écran ou imprimer uniquement les pages de son choix.

http://manuscritdepot.com/edition/ecologique.htm

Achevé en

Juillet 2020

Édition et composition

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

Adresse électronique

contact@manuscritdepot.com

Site Internet

www.manuscritdepot.com

Libre téléchargement sous format numérique
à compter de

Juillet 2020

Colonialisme et catholicisme

La honte et l'oubli

Ceci est mon sixième et dernier essai ; la maladie, une fois de plus, m'indique que mon espérance de vie est désormais très courte.

Mes essais forment un tout très cohérent même si les sujets abordés semblent différents. J'ai essayé dans ma vie d'être polyvalent et autodidacte ; je me suis intéressé, et parfois personnellement investi, à plusieurs branches des connaissances humaines : spiritualité, théologie, sociologie, histoire, psychologie, sciences, robotique, arts, artisanats, botanique… Il est évident que depuis ma petite enfance j'ai profondément réfléchi sur le sens de la vie et de la mort, sur les violences dans l'univers, surtout celles de l'humanité, et sur les injustices inacceptables dans tous les aspects des sociétés humaines. Je demeure une personne très indignée par les écarts considérables entre les riches et les pauvres.

Je veux vous remercier, vous, lecteurs et lectrices qui avez téléchargé mes œuvres depuis mon premier essai en 2012 ; cela donne environ 15 000 téléchargements. Avec Facebook, vous auriez pu être mes « amis » ou être des « abonnés » à mon groupe ; toutefois, après une brève expérience de quelques mois avec Facebook, j'ai vite réalisé que l'univers des « réseaux sociaux » n'était pas le mien. Vous avez sans doute remarqué que j'existe dans un univers plutôt parallèle et différent.

Je ne sais pas si vous avez lu effectivement mes œuvres au complet, mais le plus important est que j'aie réussi à susciter votre intérêt et à déclencher des interrogations. En fait, mon espoir est que certaines de mes intuitions les plus valables soient reprises et approfondies par d'autres dans les prochaines générations.

Fondation littéraire Fleur de Lys

Collection Le peuple en écriture

Le premier éditeur libraire québécois
sans but lucratif en ligne sur Internet

manuscritdepot.com

ISBN

978-2-89612-589-0